PALLI

Digitized by Google

LIVRES-ANTIQUITÉS-BEAUX-ARTS
MUSEO 18 - PIAZZA VITTORIA N.° 4
FRANCESCO PERRELLA
NAPLES

P. J. 15. IV. 15

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO IV
N.° CATENA 15

Digitized by Google

Digitized by Google

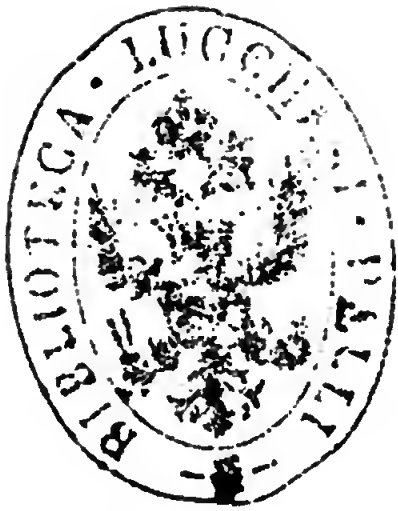
Digitized by Google

ÉLÉGIES
DE PROPERCE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Digitized by Google



Digitized by Google

Devir

Digitized by Google

ELEGIES de Properce

traduites en Vers Français,

PAR **P. DENNE-BARON,**

de plusieurs Academies.

A PARIS;

chez LADVOCAT Libraire

de S.A.R.Mgr le DUC de CHARTRES.

1826.

Digitized by Google

ÉLÉGIES

DE PROPERCE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

ET DÉDIÉES A M. LE VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD,

PAR P. DENNE-BARON,

DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXV.

PERRIN

Ministre.

Digitized by Google

A Monsieur

Le Vicomte de Larochefoucauld,

AIDE-DE-CAMP DU ROI,

chargé du département des Beaux-Arts.

MONSIEUR LE VICOMTE,

AUGUSTE plaça Mécènes entre son trône et les Muses, afin que par l'intermédiaire de son illustre ministre elles pussent participer à ses faveurs, et s'embellir de l'éclat de son règne. Non moins zélé protecteur des lettres que ce prince, le Roi de France ne pouvait trouver autour de lui un personnage plus digne que vous de remplir une place où vous savez si bien seconder sa vigilance paternelle sur les progrès des beaux arts, et éclairer son inépuisable munificence; c'est cette bonté que vous imitez si naturellement du meilleur des monarques, qui seule, sans doute, vous a déterminé à accepter la dédicace de ma traduction d'un poëte de l'ancienne Rome, de ce

Properce qui, sans posséder la lyre majestueuse de Virgile, n'en a pas moins fait les délices de la cour d'Auguste. Puissent les grâces antiques de cet auteur revivre avec assez d'éclat dans mes vers, pour qu'ils charment quelquefois les heures de loisir dont vos travaux vous rendent si peu prodigue.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE VICOMTE,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Denne-Baron.

Digitized by Google

NOTICE

SUR PROPERCE.

Sextus Aurélius Properce, poëte élégiaque latin, naquit à Mévanie, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bévagna, dans le duché de Spolète, l'an 702 de Rome, 52 ans avant J. C. C'est l'opinion la plus raisonnable, c'est celle de M. Schœll. Sept villes de la Grèce se disputèrent la gloire d'avoir été le berceau d'Homère, huit villes de l'Ombrie se disputèrent celle d'avoir donné naissance à Properce ; il

faut encore y ajouter Pérouse, ville de l'Étrurie, si célèbre par le siège et la famine qu'elle eut à souffrir dans la lutte sanglante d'Octave et d'Antoine. Thaddée, savant commentateur italien, qui lui-même était de Spello, l'antique Hipsellum, ville de l'Ombrie, a composé un livre en latin uniquement pour prouver que ce poëte y était né. Si l'amour qu'on a ordinairement pour son pays semble avoir dicté cette opinion, elle n'est pas non plus sans fondement, puisqu'on a trouvé à Hipsellum, le v juin M. D. CCXXIII, le tombeau de cet élégiaque, avec cette inscription :

SEXT. AUREL.
PROPERT.
SEXT. F. LEM.

ce qui veut dire : Sextus Aurélius Properce, fils de Sextus de Lémonie. Cependant la découverte de ce tombeau ne serait point une preuve convainquante que Properce eût vu le jour précisément aux lieux où l'on trouva sa sépulture ; car tel est né à Paris qui peut être enterré aux bords du Gange. Quelle que soit la ville où il prit naissance, on est certain que l'Ombrie fut sa patrie, puisqu'il nous le dit lui-même dans une de ses élégies. C'est ainsi qu'il se compare à Callimaque, en des termes d'ailleurs assez peu modestes : « Que l'Ombrie « s'enorgueillisse de mes poëmes, l'Ombrie, « patrie du Callimaque romain. » Son père était de l'ordre Equestre ; comme il avait suivi le parti d'Antoine après la prise de Pérouse, il fut immolé par la cruelle politi-

que d'Octave sur l'autel du *divin* César, ainsi que deux cents sénateurs, aux supplications desquels cet impitoyable vainqueur fit cette seule réponse : *Il faut que vous mouriez!*

Le pouvoir naissant d'Octave ne présenta d'abord aux Romains qu'un avenir sinistre, une domination désastreuse. Dans ces temps de proscription les pipeaux du sensible Virgile ne craignirent pas de se prêter aux plaintes des bergers, que des vétérans avides, tout fumans du meurtre de leurs concitoyens, allaient dépouillant de leur héritage. On n'entendait dans les campagnes que ces vers si tristes de la première églogue :

Ah ! pour nous, malheureux, à l'exil condamnés,
Nous fuyons la patrie et ses champs fortunés !
.....

Ah ! mes yeux satisfaits, après quelques saisons,
Ne pourront-ils encore admirer mes moissons ?
Un barbare aura donc ces guérets si fertiles !
.....
Troupeau jadis heureux, partez, chèvres chéries !

TRAD. de M. TISSOT.

Témoin des derniers soupirs de la liberté dans la mort glorieuse de Cassius et de Brutus, Horace, sans patrimoine, sans asile, avait jeté son bouclier à la bataille de Philippes, et Cicéron, sans daigner se défendre, présentait silencieusement sa tête aux glaives des bourreaux envoyés par Antoine et tolérés par Octave. C'est sous de pareils auspices que Properce vint à Rome, sortant à peine de l'enfance, sans fortune, sans protection, et, pour tout dire enfin, orphelin d'un proscrit; mais son savoir, l'élégance de sa versi-

fication et la politesse de son esprit ne permirent pas qu'il fut long-temps ignoré dans une ville où tant de grands écrivains faisaient éclore sous leur plume cette fleur de style dans laquelle le beau siècle d'Auguste est comme empreint en traits à jamais reconnaissables. Mécènes, si soigneux de la gloire de son maître, et qui sentait combien l'éclat des lettres ajoute à celui du pouvoir, ne tarda pas à admettre ce poëte au nombre de ses célèbres protégés, admirable réunion qui comptait dans son sein Ovide, Horace, Tibulle, Cornélius Gallus, Ponticus, et cet immortel Virgile, non moins grand aux yeux du sage qu'Auguste lui-même.

Qu'il était beau de voir ces hommes d'un génie si varié, exempts d'envie, étrangers à

tous les manèges de nos rivalités littéraires, insensibles à la cupidité, recevant noblement de la munificence d'Auguste des bienfaits aussi noblement accordés, rehausser de leurs écrits et de leur présence la cour du maître du monde. Ce phénomène s'est renouvelé depuis à la cour de Louis XIV, et les bienfaits que le meilleur des rois, Charles X, répand sous son règne sur les hommes de mérite. nous montrent aujourd'hui l'aurore d'un semblable phénomène.

Est-il rien de plus touchant que d'entendre Ovide, exilé chez les Sarmates, rappeler dans ses *Tristes* comment se formèrent ces illustres amitiés? « Souvent Properce, dit-il, qui était le compagnon de mes plaisirs, me récitait ses vers, me peignait les

ardeurs de sa flamme amoureuse; Battus et Ponticus, tous deux renommés, l'un pour le poëme héroïque, et l'autre pour les vers iambiques, ont été ceux que j'ai chéris avec le plus de douceur et de familiarité; Horace par la cadence nombreuse de ses vers charmait mon oreille; pour Virgile, j'eus seulement le bonheur de le voir, sans avoir moyen de le fréquenter; pour l'aimable Tibulle, les destins ne m'ont point envié ce contentement : nous avons été long-temps amis ensemble, et joui des doux fruits d'une agréable conversation. Le poëte Gallus fut le premier qui commença la chaîne de ces amitiés; Properce vint ensuite, moi après eux; en peu de temps mes vers eurent de la réputation comme ceux de mes amis. »

Nous savons de Properce lui-même qu'il était d'une petite taille et d'une santé délicate, mais qu'en revanche Cynthie, sa maîtresse, était d'une stature majesteuse, avait les cheveux blonds et la main fort belle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Philétas de Côs, poëte élégiaque, et qui servit de modèle au chantre de Mévanie, était aussi d'une très petite taille, et si grèle, dit un biographe, qu'il mettait du plomb dans ses souliers quand il faisait grand vent. Comme dans les poëtes élégiaques leurs maîtresses jouent le premier rôle, nous ne pouvons pas séparer Cynthie de Properce; nous sommes si persuadés que les premières amours influent si puissamment sur le caractère et le génie des poëtes de ce genre, que nous commencerons par elles.

Digitized by Google

Martial a bien senti de quelle importance avait été Cynthie dans la vie et les compositions de ce poëte, car c'est ainsi qu'il s'exprime dans une de ses épigrammes : « Aimable Properce, c'est Cynthie qui t'a fait poëte ; et toi, Gallus, la belle Lycoris était tout ton génie. » A l'exemple de Tibulle, qui avait donné à sa maîtresse le surnom de Délie, Properce donna à la sienne celui de Cynthie, surnoms que tous deux empruntèrent à la chaste Diane. Etait-ce une pure galanterie ? Etait-ce pour engager leurs maîtresses à ressembler en quelque chose à cette déesse, du moins par la fidélité, sœur de la chasteté ? Le véritable nom de Cynthie était Hostia ou Hostilia. Quelques commentateurs prétendent qu'elle descendait de Tullus Hostilius,

troisième roi de Rome ; alors il n'y eût eu chez les Romains que Jules-César, qui descendait d'Énée, qui eût pu l'emporter sur cette belle par l'ancienneté et l'illustration de sa naissance. Ce qu'il est vraisemblable de croire, c'est qu'elle fut fille d'Hostilius, écrivain érudit qui composa une histoire de la guerre d'Istrie. L'éducation brillante de Cynthie, sa supériorité dans tous les beaux-arts, et surtout dans celui de la poésie, viendraient à l'appui de cette opinion. Elle comptait parmi les adorateurs de ses talens et de sa beauté Cornélius Gallus, Horace et Virgile, qui ne rougissaient pas de la consulter sur leurs ouvrages. Properce fait de sa maîtresse une brillante peinture dans une de ses élégies.

La jeunesse, la beauté, les talens de Cyn-

thie devaient attirer à Properce des rivaux redoutables. Parmi eux il comptait un certain Statilius Taurus, riche préteur d'Illyrie, qui bâtit un amphithéâtre du fruit de ses concussions. Le poëte, revenant un jour de Mévanie, surprit le préteur soupant chez Cynthie tête à tête avec elle; il s'en vengea par ces vers adressés à sa maîtresse, d'ailleurs assez peu délicats :

De ta brebis stupide exploite la toison :
Quand pauvre il pleurera ses richesses taries,
Fais voile, diras-tu, vers d'autres Illyries.

Cynthie en pareille occasion se montra moins patiente envers Properce. Un jour qu'elle le surprit aux Esquilies avec Phyllis et Téia, vidant les coupes de Lesbos, que la première

tarissait d'un trait, elle entra dans une telle fureur à cette vue, qu'elle arracha les cheveux, et mit en pièces les robes des courtisanes, qui n'eurent que le temps de fuir; puis, revenant à son amant, elle lui déchira le visage de ses mains tremblantes, laissa sur son cou la trace de ses morsures, et, d'un bras fatigué des coups qu'elle lui avait donnés, enleva l'esclave Lygdamus aux colonnes du lit qu'il tenait embrassées. Cette scène tant soit peu scandaleuse est décrite dans une des élégies de l'auteur. Du reste, si ce ne sont ces courtisanes de passage, et une certaine Lycinnia, dans les filets de laquelle, pour me servir des expressions du poëte, il ne fut pris que quelque temps, Properce ne donna point de rivales à sa maîtresse de prédilection.

Baies surtout (*), le rendez-vous des voluptueux, où Cynthie s'était rendue pour quelque temps, lui portait ombrage; mais par fois aussi la piété de Cynthie envers les dieux rassurait son amant; car après sa convalescence d'une maladie douloureuse, qui inspira à Properce désolé une de ses plus touchantes élégies, elle passa dix nuits dans le temple d'Isis, prosternée aux pieds des autels, habillée de blanc, et couverte d'un voile de lin, remerciant la déesse du retour inespéré de sa santé. Properce eut la douleur de voir mourir avant

(*) O joie, ô soins d'une âme à ton âme assortie!
Oui, tout ce que je suis, je le suis par Cynthie.
Mais toi, fuis à jamais un séjour séducteur
Où l'inconstance souffle un poison corrupteur:
Et toi, Baie, ah! péris sous la mer écumante,
Si tu dois m'enlever le cœur de mon amante.

TRAD. DE M. MOLLEVAUT.

lui, à la fleur de l'âge, la compagne de ses travaux, l'inspiratrice de son génie, le charme de sa jeunesse, et l'ornement de Rome. Toutefois, la douleur du poëte s'efforça de se tromper elle-même, en plaçant les cendres de sa maîtresse aux environs de Rome, dans un des sites les plus rians. Il voulut que des restes si chers encore à son cœur reposassent près des cascades de Tibur, aux bords fleuris de l'Anio. On ignore si Properce survécut long-temps à Cynthie; mais on peut présumer qu'il mourut à l'âge d'environ quarante ans. Il composa une élégie sur la mort de sa maîtresse, qui est un chef-d'œuvre. Le début surtout a quelque chose de sombre et de solennel, qui ressemble plutôt à l'école moderne des peuples du Nord qu'aux compositions de

l'antiquité. — Properce dans ses écrits n'a point, comme Catulle, fait rougir ses lecteurs ; Horace est beaucoup moins chaste que lui, quoiqu'un de ses biographes se soit avisé de dire que l'amant de Cynthie n'était point un honnête homme. Certes, voilà l'honneur d'un poëte compromis bien légèrement, et cela parce qu'il a adressé des vers tendres ou passionnés à une femme qui s'y est montrée sensible. Si la postérité a quelques reproches à faire à Properce, c'est d'avoir encensé dans ses ouvrages la main puissante de celui qui lui ravit un père de la même manière qu'un prêtre immole une victime au pied des autels : mais aussi est-il bien avéré que le père de Properce ait été chevalier romain, et qu'il ait été égorgé sur l'autel du

divin César? La preuve qu'on n'a pas toujours été d'accord sur l'extraction de notre poëte, c'est qu'une édition fort recherchée de ses œuvres porte ce titre : *Sexti Aurelii Propertii* nautæ *monobiblos ad Cynthiam*, livre unique de Sextus Aurelius Properce *le marin*, à Cynthie. Voilà Properce matelot ou pour le moins pilote, opinion assez ridicule accréditée par l'un de ses vers où il est appelé *navita*. Si en effet le père du poète fut chevalier romain, s'il fut égorgé sur l'autel de Jules-César, peut-être les bienfaits d'Octave affermi vinrent-ils au-devant de ce fils malheureux, que lui-même avait fait orphelin ; le poëte alors, forcé par la reconnaissance, aura loué le bienfaiteur et non le meurtrier, car Octave ne fut cruel que par ambition ; le tem-

ple de Janus fermé trois fois sous son règne, sa générosité, sa munificence envers ses amis, sa clémence envers Cinna, qu'il fit consul l'année suivante de sa conspiration, l'attestent assez. D'ailleurs ce siècle était loin de l'innocence du premier âge de la poésie : l'adulation était son défaut dominant. Virgile place César dans le zodiaque ; Horace compare Auguste à Jupiter ; Ovide sur les rives glacées du Tanaïs, tous les matins, brûlait de l'encens et des parfums sur un autel qu'il avait consacré à Auguste du vivant de ce prince, qui l'avait exilé sans appel ; et plus tard le sévère Lucain n'a pas rougi de placer Néron sur le char du Soleil.

Je traduis ici ce passage de Lucain, comme un monument de la flatterie la plus basse,

la plus criminelle, ou la plus politiquement fausse qui ait jamais existé :

Mais si par tant de maux dont Rome encor soupire
Les destins t'entr'ouvraient une route à l'empire,
O Néron ! par nos pleurs ne troublons plus les dieux.
C'est à force de sang qu'ils sont maîtres des cieux ;
L'Olympe n'obéit au dieu qui tient la foudre
Qu'au jour où les Titans furent réduits en poudre.
Tu règnes : tant d'horreurs sont douces aux Romains.
Que d'Annibal encor les mânes inhumains
S'assouvissent de sang aux plaines d'Emathie ;
D'un carnage nouveau que Munda soit rougie ;
Qu'à Pérouse la faim consume nos soldats ;
Que Modène offre encor son siège et ses combats ;
Que les rocs de Leucade entr'ouvrent nos galères ;
Que sous l'Etna brûlant renaissent d'autres guerres,
Qu'importe ; César règne, et le Tibre est heureux
De l'acheter du sang de ses peuples nombreux !
César, quand, terminant ta carrière mortelle,
Tu prendras ton essor vers la voûte éternelle,
Les dieux te céderont leur rang et l'univers.
De l'Olympe déjà les palais sont ouverts ;

Si tu veux y régner, prends le sceptre du monde.
Veux-tu donner le jour à la terre féconde?
Sur son char enflammé remplace le Soleil;
Et la terre sans crainte attendra son réveil.
Mais ne vas pas régner vers ces zones lointaines
D'où soufflent de l'Auster les humides haleines,
Ou que l'Ourse glacée obscurcit de brouillards;
Rome n'aurait de toi que d'obliques regards,
Et l'Olympe verrait fléchir son axe immense;
Monte au sommet des cieux et tiens-les en balance;
Là, que jamais l'orage, altérant leur azur,
N'obscurcisse l'éclat de ton front toujours pur;
Qu'alors la Paix, brisant le glaive de la Guerre,
Fasse un peuple d'amis des peuples de la terre.

(PHARS., liv. 1er.)

Les temps étaient passés où Homère n'invoquait que la *Déesse*, où Hésiode dédiait son poëme à Persès son frère, poëme dans lequel son âme toute patriarcale lui adresse des maximes si sages, lui donne des avis si tendres.

Dans cet âge d'or de la poésie, les juges, aussi candides que les poëtes, donnèrent au pur et correct Hésiode le prix sur le divin Homère, par cela seul que le premier avait chanté, dans son poëme *des Travaux et des Jours*, l'art qui nourrit les hommes, et que le second, dans son *Iliade*, avait chanté l'art qui les détruit.

Properce composa un assez grand nombre d'élégies qu'il divisa en quatre livres; il est à remarquer que le caprice n'a pas présidé à la place qu'elles y occupent : elles y sont classées de manière qu'elles s'élèvent progressivement du style le plus simple à des beautés du premier ordre. Le premier livre roule sur sa flamme naissante; l'amour, dans toute sa force, ses tourmens, ses plaisirs, est tracé en traits de feu dans le second; et, quand vous

avancez dans l'ouvrage, c'est alors que se succèdent des élégies d'une beauté supérieure ; enfin des morts touchantes ou célèbres donnent au quatrième livre une teinte plus sévère et plus sombre. Aréthuse à Lycotas, Tarpéia, y montrent à quelle hauteur pouvait s'élever le génie de notre poëte, et combien il savait varier tous les tons : quelle majesté et quel luxe de poésie dans le triomphe de César ! quel tableau de l'amour conjugal, quelle mélancolie, que de larmes maternelles dans l'ombre de Cornélie à Paulus ! quel enthousiasme dans le dithyrambe à Bacchus, quelles grâces naïves dans Properce poursuivi par les Amours ! quel esprit dans la statue de l'Amour ! quelle âme dans l'anniversaire de Cynthie. Un vers de Properce, cité par Ful-

gence, et qui ne se trouve pas dans ses élégies, ferait croire que toutes ses compositions ne nous sont point parvenues; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il exista depuis lui un auteur du même nom, qui composa un livre adressé à Chalcidius, *sur le vieux langage*. L'élégie antique et particulièrement la latine sont composées de vers alternativement hexamètres et pentamètres; le sens finit toujours avec le vers pentamètre, ce qui lui donne une allure si compassée et si monotone, qu'il faut beaucoup de talent et d'art pour lui imprimer du mouvement; Properce y a réussi très souvent, mais point toujours: de son temps on ne goûtait déjà plus que les derniers mots du vers pentamètre fussent de plus de deux syllabes; comme il vit que Tibulle et Ovide

réussissaient mieux que lui à cause de cette mode, il se corrigea. Plusieurs poëtes, plusieurs savans critiques font unanimement l'éloge de cet écrivain. Après Ovide et Martial, que nous avons déjà cités, Stace, dans son épithalame de Stella, en parle ainsi : « Pour chanter un si beau jour, dit-il, Philétas de Cos, le vieux Callimaque, Properce goûtant le frais dans un antre de l'Ombrie, le triste Ovide lui-même dans les glaces de Tomes, et l'opulent Tibulle près d'un riche foyer, eussent rivalisé de talent. »

Quintilien, ce critique si habile, n'ose prononcer entre Tibulle et Properce. Voici comme il s'explique : « Parmi nos élégiaques, Tibulle me paraît un poëte d'un style poli et d'une extrême élégance ; il y en a qui préfè-

rent celui de Properce ; le style d'Ovide a moins de retenue que celui de ces deux derniers, et le style de Gallus a moins de flexibilité. » Pétrarque, dans son poëme du *Triompho de l'Amour*, donne à l'amant de Cynthie un assez bel éloge :

L'uno era Ovidio, e l'altro era Catullo;
L'altro Propertio, che d'amor cantaro
Fervidamente, e l'altro era Tibullo.

« Parmi ces poëtes, dit-il, l'un était Ovide, l'autre Catulle, l'autre Properce, ce chantre brûlant des Amours, et l'autre était Tibulle. » Les transitions de Properce sont quelquefois si brusques, qu'elles rendent sa diction obscure, et que le sens de sa pensée ne se développe pas au premier coup d'œil : de

là sont nées mille façons d'interpréter plusieurs de ses vers, et la multitude de leçons qui ont été faites sur son texte ; c'est à cause de cela que Barthius recommande de lire Properce avec soin et patience, et assure qu'alors on y rencontrera à chaque pas des beautés inaperçues d'abord.

L'emploi fréquent que cet élégiaque fait de la fable, la croyance des Romains, ralentit souvent, dans ses plus beaux morceaux, le mouvement de la narration, éteint la chaleur du sentiment ; le savant alors se montre, et l'amant disparaît. Malgré cela le célèbre Vossius veut que l'emploi que fait Properce de la mythologie soit son plus beau titre de gloire ; il prétend que cela seul lui donne l'avantage sur Tibulle. Le chantre de Mévanie imita les

Grecs; il prit pour modèles Mimnerme, Philétas de Cos et Callimaque de Cyrène. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans le siècle d'Auguste comme dans celui où nous vivons, les grammairiens divisaient la littérature en deux classes, sous la dénomination du style *clair* et du style *exotique*; autrement dit, la littérature nationale et la littérature imitée de l'étranger. Tibulle était aux yeux des Romains un poëte *national*, et Properce un poëte *exotique*, à cause de ses fréquentes imitations des élégiaques grecs.

Par le parallèle que je vais établir entre Properce et Tibulle on se fera plus aisément une idée du talent de notre poëte. On est encore incertain auquel des deux on doit donner la palme élégiaque; tant les beautés qui

brillent dans chacun de ces écrivains les met à une haute élévation; on trouve dans Tibulle une grande élégance et une parfaite propriété d'élocution : le style de Properce se distingue par une abondance et une richesse d'érudition poétique extraordinaire, et surtout par la variété des images. Le style de Tibulle est tout romain; celui de Properce sent l'école grecque. Dans le premier, la langue latine éclate dans toute sa pureté, tout chez lui respire le poëte national, né, élevé, nourri dans Rome; chez le second, les formes et le caractère du style révèlent un poëte plus grec que romain; l'amant de Délie est plus tendre, plus délicat; l'amant de Cynthie est plus châtié, plus vigoureux : l'un vous charme; vous admirez l'autre. Les idées de l'un sem-

blent nées sous sa plume ; les idées de l'autre semblent méditées d'avance : dans celui-ci la nature se montre dans sa simplicité ; dans celui-là le travail et l'art se laissent apercevoir, et, lors même que l'on distingue toutes ces choses, on est embarrassé de savoir à qui on donnera la préférence.

Je ne finirai point cette notice sans toucher quelque chose des deux genres de littérature qui semblent aujourd'hui avoir jeté un schisme entre nos poëtes ; on voit bien que je veux parler du classique et du romantique : ces deux mots sont en telle antipathie, que, prononcés en même temps dans un cercle, ils donnent lieu aussitôt à des discussions interminables, les parties ne pouvant définir d'une manière précise ces deux qualifications. Ce que

nous savons touchant le classique, c'est qu'il signifie littérature de premier rang, et qu'il est convenu d'appeler ainsi tout ce qui depuis Homère jusqu'à nos jours a paru, en fait d'écrits en vers et en prose, de sublime ou de beau, soumis à des règles tant soit peu variables, et auquel le goût et l'admiration d'un ou de plusieurs siècles ont apposé le sceau de l'immortalité terrestre. C'est ainsi, ne leur en déplaise, que les romantiques dans les ouvrages desquels étincèlent des beautés du premier ordre, eux-mêmes deviendront un jour classiques.

Je n'irai point chercher, comme tant d'autres, dans des abstractions, l'origine du mot romantique, la plupart voulant que dans lui on ne voie que l'expression d'une âme rêveuse

qui se berce dans l'idéal ; je n'irai point non plus le tirer d'une étymologie savante, quelques uns voulant que ce soit M. Schlegel qui l'ait ainsi nommé, à cause de la langue *romane,* dans laquelle furent composés en France les premiers ouvrages d'imagination. Sans remonter si loin, je pense qu'on a donné à cette littérature la qualification de romantique, parce qu'ennemie des règles et de la symétrie, riche d'images variées, terribles, gracieuses et familières, qu'elle sème à son gré et au hasard, elle présente l'aspect de ces sites auxquels elle a emprunté son nom, ces sites enfin qui forment une scène où sont éparpillés çà et là des bois, des bruyères, des cascades, des torrens, des palais, des chaumières, des vieilles tours, des abbayes, des

ponts, des ruines et tous les accidens qu'offre une nature libre et abandonnée à elle-même. Je m'attends presque à voir frapper de ridicule cette définition, mais elle me paraît plus raisonnable que toute autre : je puis me tromper. Après tout, il faut convenir que le romantique est un genre fort attachant par sa nouveauté, son allure libre et ses formes vierges, et que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Concluons de ce parallèle que, quels que soient le charme, la riche variété, le coloris neuf, l'indépendance de la littérature du 19e siècle, l'imagination n'en est pas moins satisfaite, n'en est pas moins ravie; lorsqu'elle se recueille au milieu des trésors poétiques de la Grèce et de Rome : c'est dans leurs livres qu'elle

exhume de leurs tombes les héros qui ont été, qu'elle relève de dessous l'herbe des cités fameuses, qu'elle ressaisit des mœurs, des modes, des usages évanouis, qu'elle retrouve la trace de fleuves qui depuis ont changé de nom et quelquefois de lit, et qu'enfin elle remonte, toute pensive, au vieux berceau du monde. Citons un exemple : combien ce Properce, qu'un peu plus de dix-huit-cents ans a séparé à jamais de notre époque, ne nous fait-il pas rêver délicieusement, ce Properce que ne put oublier la muse mélancolique de M. de Lamartine, quand, sur le golfe de Baya prenant sa lyre, il chanta :

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,

Fuyait les pompes de la cour ;
Properce y visitait Cynthie,
Et, sous les regards de Délie,
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.

(De Lamartine, *Méd.*)

Eh! qui, en parcourant les vers de l'amant de Cynthie, n'aime point à suivre Tullus, le compagnon d'armes de César, à travers les écueils de l'orageuse Adria, parmi ces groupes d'îles qui surgissent des flots d'Egée ; qui n'aime à s'asseoir avec lui, lorsqu'aux bords du Tibre il tarit, sur des lits de fleurs, les coupes de Lesbos ! Les élégies de ce poëte sont un vaste théâtre où se succèdent mille scènes différentes : César sur un char de triomphe y monte la voie qui mène au capitole, précédé des images du Nil soumis, entouré de Parthes

Digitized by Google

enchaînés, et suivi de nombreux trophées faits des arcs recourbés des peuples de l'Aurore. Tantôt on l'y voit dispersant, brisant sur les rochers d'Actium la flotte d'Antoine et cette flottille de la reine d'Egypte, ces *barris*, barques funèbres, qui naguère transportaient les momies sur le lac Achéruse; tantôt Modène et Pérouse y sortent de leurs ruines, le phare éteint sur la tour de Memphis s'y rallume, le son de la trompette lointaine y ébranle sur son roc ce capitole que Romulus n'avait bâti que d'argile. Ici, le pâtre accorde sa flûte monotone, et le laboureur moissonne sur les ruines de Nomente et de Cora, villes des Véiens et des Volsques, et sur la poussière de ce Forum où leurs chefs dictaient orgueilleusement des lois si simples

et si naïves : là jaillit la fontaine où venait puiser Tarpéia la vestale ; voilà la plaine où les rustiques Sabins plantaient leurs piques, et où Tatius, leur roi, brillant de jeunesse et de grâces, exerçait son coursier et ses soldats à la prise de Rome. Plus loin, vêtu d'un sayon gaulois éclatant de mille couleurs, penché sur un char agile, armé d'un arc démesuré, le cou orné d'un collier d'or, couvert d'un bouclier immense, fils d'un fleuve, du Rhin aux flots grondans, Viridomar, chef des Germains, est peint des mains du poëte avec un pinceau gigantesque ; tandis que le nom de Mécènes, ce nom si cher aux lettres, cet astre si propice à la gloire d'Auguste, s'entremêle par fois au milieu de ces scènes sévères, et vient les embellir de son doux éclat. Ailleurs

les grottes si fraîches et les pins harmonieux du Ménale vous offrent leurs abris; Castalie vous berce au faible murmure de sa source prophétique; et, présens à la lutte des Géans contre les Dieux, vous voyez, dans la Thessalie bouleversée, Pélion sur Ossa, Ossa sur Pélion. Dans ce vers sont associés les noms de Pergame et d'Homère; dans cet autre l'Hellespont mugit indigné des chaînes de Xerxès; et dans celui-ci les Cimbres et Marius montrent leurs farouches images. Dans cette élégie sont ressuscitées les colombes fatidiques de cette Epire aujourd'hui chrétienne et mise à feu et à sang par les descendans de ses antiques frères d'armes et de paganisme, qui depuis, par une étrange fatalité d'évènemens, ont changé la foudre de Jupiter contre

le croissant de Mahomet. Dans cette autre, vous apparaît sur un cap le tombeau sablonneux de Misène, et non loin cette Bayes voluptueuse, où mourut dans sa fleur ce jeune et infortuné Marcellus, qui inspira au tendre Virgile cette moitié de vers à jamais admirable, ce *tu Marcellus eris* (*), qui fit répandre à l'inconsolable Octavie un torrent de larmes. Dans plus d'un endroit des spectacles gracieux délassent le lecteur : c'est le lac Lucrin qui déroule, à ses yeux, ses nappes transparentes sur lesquelles glissent des barques légères, et dont Cynthie sépare de ses bras de neige le blanchissant azur : c'est Properce qui, dans son espoir que Cynthie ne lui sur-

(*) Tu seras Marcellus!

vivra point, montre dans le lointain sa tombe, où sa maîtresse, versant des larmes et des roses, vient faire offrande à ses mânes de ses blonds cheveux. Ailleurs, comme si la riche érudition de ce poëte se jouait avec les amours, il cite des femmes savantes à toucher la lyre, Erinna et Corinne, ou d'illustres courtisanes, Laïs, Thaïs, et cette Phryné qui, de l'or qu'elle reçut des rois et des philosophes, eût rebâti une autre Thèbes ; puis, s'emparant bientôt du miroir du ridicule, il y reflette la stupide figure d'un préteur consumant en débauches les richesses de cette malheureuse Illyrie qui depuis devait changer si souvent de maître!

Là, le poëte ressuscite à nos esprits curieux l'art de la mode chez les romains ; il repro-

che à sa maîtresse et aux femmes de se peindre le visage de carmin et d'azur à la manière des Belges, nous montre la voie Appienne couverte de courtisanes venues des bords de l'Oronte et de l'Euphrate, étalant aux regards les robes de Tyr, les tissus de Côs, tout parfumés d'essences et de nard; tandis que les bois de Diane, Préneste fameuse par ses oracles, la fraîche Tibur, le portique de Pompée orné de tapis brodés d'or et de soie, et ses superbes allées de platanes attirent la noblesse romaine. Ici, c'est Properce lui-même fuyant les caprices de Cynthie sur les flots d'Adria, disant adieu aux tours lointaines de Rome et surgissant au port de Leschée, et qui, gravissant la route qu'Athènes, appelle le chemin de Thésée, a recours, pour guérir

d'un amour insensé, aux écrits de Platon, d'Epicure, de Démosthènes, de Ménandre, d'Euripide, d'Eschyle et de Sophocle, ces dépositaires des trésors de Minerve. Le poëte Calvus et sa Quintilie, cet infortuné Gallus qui se donna la mort, inconsolable d'avoir perdu en même temps l'amour de sa Lycoris et l'amitié d'Auguste, Varron et sa Leucadie, revivent dans ses vers, ce Varron à qui *la destinée des livres* a envié un poëme aussi beau que l'*Énéide ;* il n'y oublia pas non plus ce vieil Ennius accoutumé à réchauffer son génie dans des flots de Cécube et de Falerne ; cet Ennius qui sur une lyre informe chantait la gloire des Romains, lorsque ceux-ci, sous des plafonds incrustés d'or, d'ivoire et d'ébène, entre des colonnes faites du marbre précieux de Té-

nare, ne reposaient point encore dans des lits de térébinthe, sur des plumes émaillées de mille couleurs.

Nous ne finirions pas si nous voulions esquisser tous ces brillans détails de poésie, dont nous avons tracé une partie pour montrer à quelques incrédules que les anciens étaient aussi grands peintres dans leurs écrits que les modernes.

Digitized by Google

Livre Premier.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉGIES

DE PROPERCE.

LIVRE PREMIER.

A Gallus.

Je t'ai vue, ô Cynthie! au même instant tes yeux
Ont porté dans mon cœur un feu séditieux.
Tu fus l'objet fatal d'une flamme première,
Le fier Amour, aux pieds, foula ma tête altière,
Abaissa de mon front le fastueux dédain,
Vint m'enseigner à vivre et sans chaîne et sans frein,
Et m'apprit à haïr la rougeur innocente
Des vierges qu'effraîrait le nom même d'amante.
Les dieux, les dieux jaloux combattent mon ardeur.

Tout un an révolu n'éteint pas ma fureur.
Hé quoi! Milanion, patient et fidèle,
Ne sut-il point fléchir le cœur d'une cruelle?
Tantôt triste, éperdu, troublé par ses amours,
Aux monts Parthéniens, dans les antres des ours,
Il errait; et tantôt tout couvert de blessures,
Sous les rocs menaçans des cavernes obscures,
D'Hylée on l'entendait pleurer la cruauté.
C'est ainsi qu'il dompta cette agile beauté:
Tant les soins et les pleurs en amour ont d'empire!
C'est pour moi seul qu'Amour de l'esprit qui l'inspire,
A perdu la puissance, et que, plein de lenteurs,
Il a mis en oubli l'art qui soumet les cœurs.

Vous qui forcez la lune à descendre sur terre,
De qui le chant magique enchaîne le tonnerre,
Faites donc que, le front plus pâle que le mien,
D'un même amour Cynthie étreigne le lien,

Et je croirai dès lors que les astres et l'onde
Règlent à votre gré leur course vagabonde.
Amis, tous vos secours ne sont plus de saison ;
Ah ! s'il se peut, du moins guérissez ma raison !
Je puis tout endurer, et le fer et la flamme,
Mais dans son désespoir laissez gémir une âme :
Jetez-moi sur des rocs, sous de lointains climats,
Où femme n'ait jamais encor porté ses pas.

O vous ! pour qui Vénus a l'oreille facile,
D'un mutuel amour goûtez le soin tranquille !
Pour moi, son fils assiége et mes jours et mes nuits,
Les remplit d'amertume et de pleurs et d'ennuis.
Heureux amans ! fuyez ces angoisses cruelles,
Ne vous engagez pas en des chaînes nouvelles ;
Si quelque oreille altière est sourde à mes avis,
Que de tourmens suivront ses funestes mépris !

Digitized by Google

A Cynthie.

O mon ame ! ô ma vie ! à quoi bon tes cheveux
Sous tes habiles mains forment-ils tant de nœuds ?
Pourquoi les inonder des parfums de l'Oronte ?
L'or paya ces atours : Amour voit-il sans honte
Les fils brillans de Côs tissus pour tes appas,
En robe éblouissante ondoyer sur tes pas ?
N'est-ce point là te vendre à de vaines richesses ?
Sois belle par toi-même : avec tant de largesses
Cythérée a sur toi répandu ses trésors !
Oui, l'art pour t'embellir perdrait tous ses efforts.
L'Amour veut être nu : vois la terre riante ;
En liberté, le lierre avec grâce y serpente,

L'arbousier fleurit mieux aux antres écartés,
Le ruisseau, sans erreurs, suit des bords indomptés;
Les flots, en se brisant, de brillans coquillages
D'eux-mêmes sans mesure émaillent leurs rivages;
Aux doux chants des oiseaux, nos chants cèdent toujours.
Télaïre et Phœbé, par d'étrangers atours,
Des enfans de Léda n'embrasèrent point l'âme;
Quand Idas et Phœbus, en leur rivale flamme,
Se disputaient entre eux la fille d'Evénus,
Ses appas n'étaient dus qu'aux bienfaits de Vénus;
Sur le char de Pélops, à s'enfuir toute prête,
Hippodamie au fard ne dut pas sa conquête;
Son front libre du poids de l'or, du diamant
Sous le pinceau d'Apelle eût été moins brillant.
Ces beautés savaient vaincre, et sans art, et sans armes;
La naïve pudeur composait tous leurs charmes;
Et leur front, ignorant mille ornemens nouveaux,
Par sa simple rougeur soumettait ces héros;

De nos jours, en mes vers, sois leur donc comparée :
Qui plaît à son amant se trouve assez parée.
Les Grâces t'ont transmis et leurs voix et leurs chants,
Calliope sa lyre, et Phœbus ses accens :
Oui, Vénus et Minerve ont approuvé Cynthie ;
Par ces charmes tu fais le charme de ma vie.
Pourquoi te défier du pouvoir de tes yeux ?
Ils peuvent plus, crois-moi, qu'un luxe infructueux.

Digitized by Google

A Cynthie.

Quand fuyait sur les mers la voile de Thésée,
De doux songes berçaient Ariadne abusée ;
Un sommeil bienfaisant, loin du monstre et des flots,
Sur les yeux d'Andromède épanchait ses pavots ;
Sur les gazons fleuris d'une source sacrée,
Un long repos surprend la bacchante enivrée :
Ainsi rentrant la nuit, aux lueurs des flambeaux,
Plein encor des vapeurs du doux vin de Lesbos,
Dans les bras du sommeil je trouvai mon amante,
Le front demi-penché sur sa main vacillante :
Bacchus ne m'avait pas ravi tout sentiment,
Jusqu'au bord de son lit j'avançai doucement.

Digitized by Google

Bien qu'Amour et Bacchus, ces tyrans de mon âme,
Dans mon sein embrasé versant leur double flamme,
Enhardissent ma bouche à cueillir un baiser,
A la prendre en mes bras, enfin à tout oser,
Muet, je respectai son repos et ses charmes :
Tant Cynthie en courroux me causerait d'alarmes !
L'œil attaché sur elle, on m'eût pris pour Argus
Suivant de ses cent yeux la fille d'Inachus.

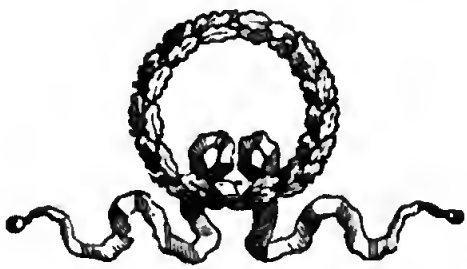
Tantôt sur ton beau front, comme en un jour de fête,
Je déposais les fleurs qui couronnaient ma tête ;
Tantôt, armant d'audace une furtive main,
Tremblant, je mesurais les contours de ton sein,
Ou de tes blonds cheveux, épars à l'aventure,
J'arrangeais le désordre et soignais la parure.
Mais jusqu'en ton sommeil, fiers et pleins de rigueurs
Ton front, ton sein ingrat, ont rejeté mes fleurs ;
Et moi, faible, crédule, incliné sur ta couche,

J'épiais un soupir échappé de ta bouche,
Craignant qu'un songe affreux ne te glaçât d'horreur,
Qu'un fantastique amant ne lassât ta pudeur.

Phœbé brillait alors au haut de sa carrière ;
Après un long combat ta pesante paupière
S'ouvrit au doux éclat de ses paisibles feux ;
Et le coude appuyé sur le duvet moelleux :

« Quoi ! vil rebut d'une autre, amant fourbe et parjure,
« M'as-tu dit, en mes bras, tu me viens faire injure !
« Quoi ! tes feux assouvis me donnent par pitié
« D'une nuit qui m'est due une indigne moitié !
« Ah ! puisses-tu souffrir l'affreuse solitude
« Des nuits dont tu m'as fait une triste habitude !
« Tour à tour, ou la lyre, ou l'aiguille à la main,
« Je trompais mes douleurs : effort pénible et vain !
« Délaissée, en des lieux déserts sans ta présence,

« Je pleurais, j'accusais ton infidèle absence,
« Quand sur mes yeux lassés, versant ses doux pavots,
« Morphée à mes ennuis donna quelque repos. »



A Bassus.

Parmi tant de beautés que ta bouche me vante
Mes fenx chercheraient-ils une nouvelle amante ?
Que de biens ou de maux tous mes jours soient semés,
Qu'importe ? laisse-moi mes fers accoutumés,
Bassus ; pourquoi, t'armant d'une éloquence vaine,
M'exalter Antiope et la fille d'Hélène,
Du printemps de la Grèce heureux et frais boutons ?
Le seul nom de Cynthie éclipsera leurs noms ;
Vois auxquels des appas qui fleurissent dans Rome
Le juge le plus fin accorderait la pomme :
Sa beauté de ma flamme est le moindre aliment,
De plus puissans attraits nourrissent mon tourment ;

C'est ce front ingénu que la pudeur colore ;
Ce sont ces frais appas que voile et que décore
L'abri voluptueux d'un vêtement discret,
Et ces arts dont Pallas lui montra le secret.
Plus tu portes de coups à ce nœud qui nous lie,
Sous leurs jaloux efforts plus il se fortifie.
Crois-tu de ton forfait jouir impunément?
J'en instruirai Cynthie, et son ressentiment,
Te faisant en tous lieux une guerre éternelle,
Ainsi que loin de moi te chassera loin d'elle.
Aux regards démasqué, honteux de ta noirceur,
Des belles parmi nous tu deviendras l'horreur ;
Point d'autel, point de temple où les pleurs de Cynthie
N'arment les dieux vengeurs contre ta tête impie.
Un cœur qu'on lui ravit, une atteinte à nos nœuds,
C'est de tous les malheurs le plus triste à ses yeux.
Qu'en de tels sentimens elle reste constante,
Je l'adore, et l'appelle *irréprochable amante*.

A Gallus.

Mets fin, jaloux Gallus, à ta vaine prière;
Ne marchons point de front dans la même carrière;
Insensé! que veux-tu? Ressentir mes fureurs,
Malheureux, c'est monter au comble des malheurs;
C'est sur des feux couverts marcher toute ta vie;
C'est boire lentement les sucs de Thessalie.
Ne traite point Cynthie en volage beauté;
D'un regard, d'un soupir son cœur est irrité;
Près d'un adorateur, insensible et muette,
Elle est sourde aux aveux d'une flamme indiscrète.
Mais, diras-tu, Properce est aimé sans rivaux:
Eh bien! si tu le veux, prends avec tous mes maux

Ces chaînes qu'elle impose à l'ame la plus fière ;
Dès lors le doux sommeil fuira de ta paupière.
Que de fois sur le seuil tes sanglots et tes cris
M'apprendront ses dédains, source de tes ennuis?
Tes frissons, ta pâleur, tes yeux remplis de larmes,
M'expliqueront assez tes secrètes alarmes :
Nous te verrons, en proie au trouble de tes sens,
Laisser tomber les mots sur tes lèvres errans,
Et, dans le triste accès d'une démence extrême,
Te chercher, t'éviter et t'ignorer toi-même.
Alors tu connaîtras Cynthie et sa rigueur,
Et de son joug enfin quelle est la pesanteur.
Mais, hélas! la pâleur qui couvre mon visage
Et ce corps amaigri t'en disent davantage.
Pourquoi, jaloux Gallus, étaler à ses yeux
Ces images d'airain où vivent tes aïeux?
Des titres, des honneurs, l'Amour rit et se joue :
Sur ces égaremens que ton sang désavoue,

A l'instant Rome entière aurait les yeux ouverts.
Quand je meurs sans secours sous le poids de mes fers,
Quel baume espères-tu que j'apporte à tes peines?
On nous verrait tous deux chargés des mêmes chaînes
Dans nos seins oppressés et baignés de nos pleurs,
Confondre nos amours ainsi que nos douleurs.
Ah! des yeux de Cynthie évite la présence,
Gallus, ils vendent cher leur triste préférence.

Digitized by Google

A Tullus.

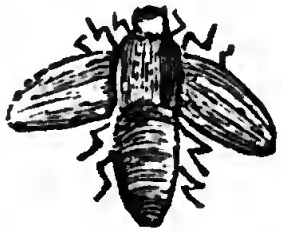
A tes côtés, Tullus, les écueils de l'Egée,
La vague d'Adria par les vents assiégée,
Me verraient-ils pâlir? moi, qui du froid Strymon,
Jusqu'aux rives du Nil, serais ton compagnon.
Mais son teint languissant dont la rose est ternie,
Ses reproches, ses pleurs m'enchaînent à Cynthie;
Par ses plaintes, la nuit, elle irrite mes feux,
Et dans son abandon, dit qu'il n'est point de dieux;
Enfin, du nom d'amante en son cœur indignée,
Elle reprend la foi qu'elle m'avait donnée :
Par mes mains aussitôt ses pleurs sont effacés.
Périssent ces amans aux cœurs durs et glacés!

La sagesse d'Athène et tout l'or de l'Asie
Sont-ils d'un prix si grand pour qu'à mes bras ravie,
L'œil fixé sur les flots, le sein ensanglanté,
Sur les rochers déserts pleurant ma cruauté,
Elle accuse les vents d'emporter sur leurs ailes
Des baisers qu'elle eût dû trouver purs et fidèles.

Courez soumettre encore un parjure climat,
Des faisceaux de votre oncle effacez y l'éclat;
Vous dont jamais l'Amour n'a dompté le jeune âge,
Dont la seule patrie occupe le courage,
De cet enfant cruel, fuyez, fuyez les fers,
Fuyez les tristes nuits, les maux que j'ai soufferts!
Mais vous, dans les langueurs d'une mollesse infâme,
Puisque le sort le veut, laissez-moi rendre l'âme.
Mille, d'un long amour nourrissant le flambeau,
Par des sentiers fleuris parvinrent au tombeau:
De ces volupteux que le Styx vit descendre,

Ma cendre aussi sans bruit ira trouver la cendre.
Insensible à la gloire, et haï de Pallas,
Je préludai tout jeune aux amoureux combats.

Ah! soit que vous fouliez ou la molle Ionie,
Ou les sillons dorés de la riche Lydie;
Soit qu'on vous voie enfin sur la terre ou les flots,
Partager de César les glorieux travaux,
Si de moi, loin de Rome, un souvenir vous reste,
Songez que je suis né sous un astre funeste.



Digitized by Google

Digitized by Google

A Cynthie.

Vain railleur des amans je te l'avais prédit,
Que toi-même amoureux, suppliant, interdit,
Aux pieds d'une maîtresse à tout prix achetée,
Tu viendrais recevoir ta chaîne redoutée.
Pour prédire à quel cœur l'Amour lance ses traits,
Aux colombes d'Epire eus-je recours jamais?
Mes chagrins en leur art me rendirent habile :
Que ne suis-je en amour ignorant, mais tranquille?
Que te sert de chanter sur un lugubre ton
Les remparts qu'éleva la lyre d'Amphion?
Ah! malheureux! crois-moi, le tendre Amour préfère
Les plaintes de Mimnerme aux vers pompeux d'Homère;

Laisse tes noirs pinceaux : de tableaux gracieux
Il faut de nos beautés charmer l'œil curieux :
Si tu t'en défendais sur ta muse inféconde,
Autant crier la soif au sein même de l'onde.
L'Amour n'a point encor jeté, dans sa fureur,
La pâleur sur ton front, la flamme dans ton cœur.
D'un futur incendie en toi vois l'étincelle ;
Tourne, Ixion nouveau, sur la roue éternelle,
Fréquente aux antres creux les monstres des forêts,
Ton sort sera plus doux que d'être en butte aux traits
De ce perfide enfant qui jusqu'au fond de l'âme
Vous perce, et vous enchaîne aux genoux d'une femme.
Favorables d'abord les ailes de l'Amour,
Ont en se repliant un perfide retour.

Dès qu'elle est toute à toi, redoute une maîtresse,
Cher Ponticus ; un mot, un soin, une caresse,
Sont autant de liens qu'elle t'a préparés.

Digitized by Google

Loin de nous un amour de qui les fers dorés
Nous liant à jamais au char d'une cruelle,
Nous défendent l'assaut d'une beauté nouvelle.
L'Amour que tu crois loin est au fond de ton cœur;
Des caresses surtout redoute la douceur;
Si par leur charme on vit une roche amollie,
Quel sera leur pouvoir sur une âme affaiblie.
Ami, fais-moi l'aveu de ton égarement,
Ces aveux, de l'amour sont le soulagement.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Cynthie.

Oubliant nos amours et tant de nuits charmantes,
Tu leur préfères Baye et ses sources fumantes;
Tu contemples ces bords que Thesprote a soumis,
Le vieux cap de Misène et la route où jadis,
Vainqueur de Géryon, passa le fils d'Alcmène.
Peux-tu rompre sitôt une si belle chaîne!
Sous de fausses ardeurs c'est quelque cœur pervers
Qui t'arrache à ma flamme et t'enlève à mes vers.
Ah! si, sur le Lucrin prenant la rame agile,
Tu promenais sur l'onde une barque fragile,
Ou si, t'enveloppant du pur voile des eaux,
De tes bras délicats tu séparais les flots,

On ne te verrait point mollement attentive,
Sur un roc solitaire, écouter sur la rive,
D'un amant empressé les aveux enchanteurs.
Ainsi l'on voit souvent, malgré les dieux vengeurs,
Un amant pénétrer jusqu'à sa jeune amante,
Dont un prétexte vain éloigne la suivante.

Aucun bruit, je le sais, n'effleura ton honneur;
Mais un amant surtout guérit-il de la peur?
Pardonne, ô ma Cynthie, à ces vers qui t'outragent,
Pardonne à mes terreurs; les chaînes qui m'engagent
Sont plus fortes cent fois que les liens du sang :
Mes parens, ma maison, la fortune, le rang,
Ma tendre mère enfin, tout est dans ma Cynthie,
Ma Cynthie est mon bien, mon bonheur et ma vie.
Amis, dans quelque état que je m'offre à vos yeux,
C'est elle qui me fait un front triste ou joyeux.
Ah! fuis, fuis sans délai ces eaux empoisonnées,

Ces bords, théâtre impur d'amours désordonnées,
Ecueil de la pudeur, asile des discords.
Périsse à jamais Baye, et ses eaux et leurs bords!

A Tullus.

Assis aux bords du Tibre, au doux bruit de ses flots,
Videz parmi les fleurs les coupes de Lesbos;
Suivez des yeux, sur l'onde, ou la barque volante,
Ou de nos lourds vaisseaux la course plus pesante;
Contemplez ces bois verts, pareils à ces forêts
Qui du Caucase altier surchargent les sommets;
O Tullus! mon amour surpasse vos délices:
L'Amour, avant Plutus, reçoit nos sacrifices.
Soit qu'en un long baiser s'écoule tout un jour,
Soit qu'en ses bras, la nuit, je rêve encor d'amour,
Aux pieds et sur le sein d'une amante adorée,
Je trouve le Pactole et la perle Erythrée.

Le premier roi du monde envîrait mes plaisirs :
Puissent-ils n'expirer qu'à mes derniers soupirs !
Un amour malheureux attriste la Fortune,
Si Vénus ne lui rit, elle n'est qu'importune,
Vénus qui des héros aime à briser le sein,
A porter la douleur en des âmes d'airain.
Sans crainte elle franchit le seuil des hauts portiques;
Et, sans avoir égard aux couches magnifiques,
Malgré la pourpre et l'or de leur tissu vermeil,
Des yeux de sa victime écarte le sommeil.
Oui, pour moi, de Cypris je prefère un sourire
Aux biens d'Alcinoüs, au fardeau d'un empire.

A Cynthie.

Ma voix appelle en vain l'alcyon solitaire,
Cassiope aux nochers a voilé sa lumière,
Sur cette rive ingrate expirent tous mes vœux;
Je voulais fuir, hélas! mon amante et mes feux;
Mais les airs et les flots vengent Cynthie absente.

J'entends gronder les vents sur l'onde turbulente:
Aucun dieu ne viendra rendre la paix aux flots,
Un peu de sable à peine y couvrira mes os!
L'enfer est sous mes pieds, la foudre est sur ma tête:
Ah! du moins que tes vœux conjurent la tempête.

Digitized by Google

Pourrais-tu sur ton sein presser après ma mort
Une urne vide, hélas! monument de mon sort?
Périsse le premier qui déploya les voiles,
Et courut l'océan sur la foi des étoiles.
Si ton cœur est cruel, qui t'égale en beauté?
Ah! j'eusse dû plutôt vaincre ta cruauté,
Que d'affronter au loin des rivages arides,
Et lasser de mes cris les brillans Tyndarides.
Si près de toi, la Parque eût moissonné mes jours,
Une tombe eût caché ma cendre et mes amours;
Ni des marbres pompeux la riche architecture,
Ni l'or, ne couvriraient ma simple sépulture:
Les cheveux de Cynthie en feraient l'ornement,
Et mes os sur des fleurs dormiraient mollement.
Mon nom trois fois redit par ta voix douce et tendre,
Du fardeau de la terre allégerait ma cendre.

Vous, filles de Doris, venez, essaim nombreux,

Déployez notre voile à des vents plus heureux ;
Si l'Amour descendit en vos grottes profondes,
Compagnes de mes maux, aplanissez vos ondes.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Cynthie.

Bois aimés des zéphyrs, silencieux asiles,
Où les cœurs amoureux gémissent plus tranquilles,
Si vos rocs sont du moins fidèles et discrets,
Soyez les confidens de mes tourmens secrets.

De tes dédains, Cynthie, où commencer l'histoire?
Peindrai-je dès sa source une action si noire?
Ah! tout à l'heure encore, amant égal aux dieux,
Je me vois aussitôt avili dans mes feux.
Que t'ai-je fait, ô ciel! quel charme t'a changée?
Quelque rivale en nom t'aurait-elle outragée?
Reprends, reprends ta foi, si jamais ces parvis

D'autres pas que les tiens se sont vus embellis.
Cependant que mon cœur de sa longue souffrance
Pourrait si justement tirer quelque vengeance,
Il se résigne, il craint ton éternel courroux,
Et que tes yeux en pleurs brillent d'un feu moins doux.
L'inconstance, dis-moi, sur mon front perce-t-elle?
Sans cesse sur ce front parle une âme fidèle :
Verts enfans du Ménale, ô pins harmonieux,
Et vous, hêtres touffus, confidens de mes feux,
Vous en êtes témoins, votre écorce chérie
Offre de tous côtés le doux nom de Cynthie.

Quel abîme de maux m'entr'ouvrent tes rigueurs!
Triste, à ton seuil muet je conte mes malheurs;
J'enferme mes ennuis et les force à se taire :
Tant je crains les éclats de ton humeur altière!
Aux bords des frais ruisseaux, au fond des antres verts,
Dans les bois ténébreux, en des sentiers déserts,

Je cherche en vain la paix; là, ma lyre amoureuse
Mêle aux chants des oiseaux sa plainte douloureuse.

Sois plus ingrate encor, les échos de nos bois,
Pour redire ton nom, auront toujours des voix.

Digitized by Google

A Cynthie.

La dette du bûcher n'a pour moi rien d'affreux,
Je ne crains ni le Styx, ni ses mânes hideux;
Mais je crains ton amour, je crains, ô ma Cynthie,
Qu'il ne puisse survivre au flambeau de ma vie.

Cupidon trop avant m'a percé de ses traits,
Pour que mon ombre oublie un seul de tes attraits;
Protésilas, errant sur la rive infernale,
Sans cesse regrettait la couche conjugale,
Son ombre avide encor d'un fantastique amour,
La nuit vint visiter son modeste séjour.
Tu vivras dans mon ombre ainsi qu'en ma mémoire;

Les ailes de l'Amour franchissent l'onde noire !
Les beautés d'Ilion, jeune et brillant essaim,
Que traîna dans Argos un vainqueur inhumain,
Pour vaincre tes appas ne trouveraient point d'armes;
L'Enfer applaudirait et mon choix et tes charmes...
Dût le fil de tes jours fatiguer Lachésis,
Je verserai des pleurs sur tes restes chéris;
Ah ! puisses-tu, vivante, en donner à ma cendre !
Tranquille alors, au Styx on me verrait descendre.
Mais je crains qu'un désir criminel et nouveau,
Malgré toi ne t'arrache aux soins de mon tombeau,
Ne dompte de tes pleurs la longue résistance :
Aux assauts de l'Amour cède enfin la constance ;
Ce dieu fuit emporté sur les ailes du temps :
Tandis qu'il nous sourit usons de ses présens.

Livre Second.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉGIES

DE PROPERCE.

LIVRE SECOND.

A Mécènes.

On s'étonne pourquoi Rome charmée admire
Mes vers, enfans nombreux d'un amoureux délire :
Ma Cynthie est ma Muse, elle est mon Apollon,
Ma Calliope, enfin tout mon sacré vallon.
De longs tissus de Côs marche-t-elle parée ?
Tout un volume naît de ma plume inspirée.
Son front aux doux zéphyrs livre-t-il ses cheveux ?
Je peins en vers brillans ce front si gracieux.

Digitized by Google

Si de ses doigts d'ivoire elle touche la lyre,
Je chante de leur art l'harmonieux empire.
Le sommeil sur ses yeux descend-il lentement?
En poëte fécond elle change un amant.
Si, nue, elle défend sa pudeur irritée,
Une longue Iliade est alors enfantée.
Sur un geste, un sourire, un mot qu'elle aura dit,
Je bâtis le projet d'un vaste et beau récit.

Mécènes, si ma voix, pour les héros formée,
Pouvait à la victoire entraîner une armée;
Les enfans de la terre en leur rebellion,
Exhaussant jusqu'au ciel Ossa sur Pélion,
Pergame par Homère illustrée en nos âges,
L'Hellespont sous Xerxès unissant ses rivages,
Carthage, son orgueil, les fossés de Rémus,
Les menaces du Cimbre, et le fier Marius,
Sur d'antiques récits n'useraient pas mes veilles:

Du seul nom de César j'emplirais les oreilles :
Je dirais ses combats, ses exploits, ses travaux ;
Ton nom au second rang brillerait sans rivaux.
Soit que ma voix chantât les revers de Sicile,
Les plaines où mourut la discorde civile,
Et Modène et Pérouse, et la triste Memphis,
Au haut du phare éteint pleurant encor ses fils,
Le Nil, faible ruisseau promené sur nos rives,
A peine s'échappant par sept bouches captives,
Et par des colliers d'or, l'un à l'autre enchaînés,
Les rois vaincus, dans Rome en triomphe traînés ;
Soit que ma Muse enfin, en ses chants moins frivole,
Du butin d'Actium ornât le capitole,
J'associrais toujours ton nom à ces hauts faits,
Nom fidèle à César, aux camps et dans la paix :
Mes vers attesteraient un dévoûment si rare.
Tel Achille sur terre, et Thésée au Tartare,
L'un à Patrocle, et l'autre au fier Pirithoüs,

De leur tendre amitié montrèrent les vertus.
Mais le doux Callimaque eût-il pu d'Encelade
Peindre aux champs Phlégréens l'impuissante escalade?
Si j'avais plus de voix, j'irais, en vers pompeux,
Placer le grand César au rang de ses aïeux;
Mais toujours le soldat s'entretient de conquêtes,
Le berger de troupeaux, le nocher de tempêtes :
Chacun dans son esprit pèse et voit ce qu'il vaut.
Dans un étroit boudoir, moi, je livre l'assaut;
Sous les traits des Amours je veux perdre la vie;
Ma gloire est d'être seul aimé de ma Cynthie.
Dans Homère elle hait l'épouse de Pâris :
Tant par fois l'inconstance excite ses mépris !

Non, les philtres dont Phèdre, incestueuse amante,
Attaqua de son fils la vertu triomphante,
Les herbes de Circé, les poisons dont Colchos,
En des vases d'airain, fait bouillonner les flots,

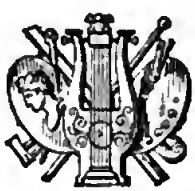
Digitized by Google

N'éteindraient point mes feux ; une seule a ma flamme,
C'est dans son sein chéri que je veux rendre l'âme.

Esculape combat tous les maux des humains,
Le seul Amour résiste à ses secours divins.
A l'aveugle Phénix Chiron rend la lumière,
Philoctète guéri vole aux champs de la guerre,
Androgée, en sa fleur, aux enfers descendu,
Par le dieu d'Epidaure à Minos est rendu,
Par Achille blessé, le héros de Mysie,
Au fer qui but son sang, doit la force et la vie.
Amour, blessé par toi, l'on meurt sans guérison;
Celui qui de mon cœur chassera ton poison,
Fixera dans sa main, aux infernales rives,
De Tantale affamé les pommes fugitives,
Allégera du poids de leurs tonneaux remplis
Ces bras dont la fatigue a desséché les lis,

Et pourra, du Caucase enlevant Prométhée,
Arracher au vautour sa proie ensanglantée.

Protecteur envié d'un poëte nouveau,
O Mécène, ô ma gloire au-delà du tombeau!
Lorsque mon nom tracé sur ma tombe modeste
Attestera les coups de la Parque funeste,
Si vos brillans coursiers, conduits par le hasard,
Passent près de ces lieux, arrêtez votre char,
Et dites en versant des larmes sur ma cendre :
Son amante au tombeau l'a fait sitôt descendre !



Louanges de Cynthie.

Malheureux ! tu croyais avoir vaincu l'Amour,
Ton courage d'un mois est tombé dans un jour,
Et tes vers vont offrir ta défaite honteuse !
Insensé ! j'ignorais que la plaine poudreuse
Ne sert point de retraite aux habitans des eaux,
Que l'affreux sanglier ne vit point sous les flots,
Que je ne suis point né pour les muses sévères.
Les trêves de l'Amour enfantent d'autres guerres !

Tel d'abord indocile, au joug dur et pesant
Enfin le fier taureau soumet son col fumant;
Telle en tes fers, Amour, s'indigne une jeune âme,

Farouche, elle frémit, et repousse ta flamme :
Mais fatiguée enfin sous tes fréquens assauts,
Elle supporte en paix et tes biens et tes maux.
Quand la belle Péro, par un chaste hyménée,
Au fils d'Amythaon unit sa destinée,
En faveur de ce frère, objet cher à son cœur,
Mélampe se changeant en un vil ravisseur,
Des troupeaux d'Iphiclus, traînés dans d'autres plaines,
Expia le larcin en de honteuses chaînes.

De sa seule beauté je ne suis point épris;
Et cependant son front a la blancheur du lis :
On y croit voir briller le vermillon du Tage;
Dans les flots d'un lait pur, c'est la rose qui nage.
Ses cheveux avec art épandus sur son sein,
Son regard aussi doux que l'astre du matin,
Ses vêtemens tissus dans la molle Arabie,
Tous ces riens éclatans n'enchantent point ma vie.

Mais si, posant soudain la coupe de Bacchus,
Elle forme des pas applaudis par Vénus,
Je crois voir de Naxos la charmante prêtresse,
Des Ménades en chœur régler la folle ivresse.
Sur le luth de Lesbos cherche-t-elle des airs?
Apollon veut l'entendre, et suspend ses concerts.
Elle chante, et bientôt cette Muse divine
Vole, loin d'Erinna, sur les pas de Corinne.

Pour d'autres que Cynthie, avare de présens,
De quels charmes l'Amour orna tes premiers ans!
Sur ton berceau, dit-on, ce dieu battit de l'aile:
Depuis ce doux augure, il t'est resté fidèle.
Chère âme! c'est aux dieux que tu dois ces bienfaits;
Un sein d'argile eût-il enfanté tant d'attraits?
Jamais, jamais Lucine, en ses sacrés mystères,
N'eût formé ces beautés à ce globe étrangères.
Oui, des vierges du Tibre éternel ornement,

Tu verras Jupiter s'avouer ton amant,
Et tu dédaigneras une couche mortelle;
Cynthie est notre Hélène, Hélène vit en elle.
Les cœurs à ton aspect brûlent d'un feu soudain;
Tes yeux eussent armé le Grec et le Troyen.
Jadis je m'étonnais qu'une épouse ravie
Eût soulevé dix ans et l'Europe et l'Asie,
Mais je loue aujourd'hui Pâris et Ménélas
D'acheter de leur sang Hélène et ses appas;
Ses appas que paya la chute d'une ville,
La mort du vieux Priam, et la tombe d'Achille.

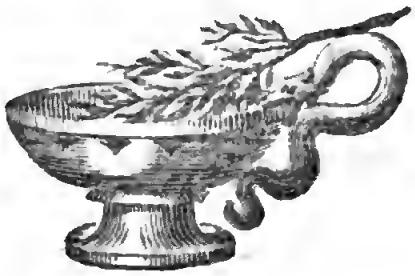
La toile, ô ma Cynthie! où vivront tes attraits,
De l'antique peinture éclipsera les traits;
Du berceau de l'Aurore, aux champs de l'Hespérie,
Les cœurs adoreront cette image accomplie.
J'excuse, ô Jupiter! tes larcins amoureux:
Mortelle, elle devrait fouler l'azur des cieux!

Les Grâces ont poli l'or de sa chevelure,
Ont arrondi ses doigts, élevé sa stature :
C'est le port de Junon, la taille de Pallas,
Lorsque le casque en tête, et que l'égide au bras,
En pompe elle paraît dans les états d'Ulysse,
Ou que de sa pudeur pleurant le sacrifice,
Des baisers de Mercure, en un lac de cristal,
Elle ne peut sauver son honneur virginal.
C'est la belle Lapithe, oui c'est Hippodamie,
Qu'au milieu des banquets le Centaure a ravie.
Vous, qui jadis, aux yeux du plus beau des bergers,
Quittâtes sur l'Ida vos vêtemens légers,
Cédez à tant d'attraits : puisse sur son visage
Ne point fondre des ans l'irréparable outrage!
Dût parmi nous sa vie, en son immense cours,
De la vierge de Cume égaler les longs jours!

A un Ami.

Que ne souffre-t-on pas du caprice des belles?
Plus vous les suppliez, moins vous obtenez d'elles :
Vous mordez de dépit vos ongles innocens,
Et tourmentez le sol de longs trépignemens.
Des parfums les plus doux la chevelure humide,
Près d'une ingrate en vain, d'un pas lent et timide,
J'approche tout tremblant : les poisons de Colchos,
Tous ceux de Périmède et leurs livides flots
N'y peuvent rien : suit-on le mal en sa retraite,
Quand ses coups sont muets, quand sa cause est secrète?
La victime qu'il frappe, hélas! n'exige pas
La coupe d'Esculape, ou des lits délicats :

Que lui font les saisons, ou Borée, ou Zéphyre ?
Aux yeux de ses amis, en marchant elle expire !
Amour, tels sont tes jeux ! Que de fois, mais en vain,
Mon or alla chercher un perfide devin !
Que de fois une vieille, interprétant mes songes,
Sous mille sens divers m'a vendu ses mensonges !
Aux fers d'une beauté je voue un ennemi :
Il faut à son ami souhaiter un ami.
Un ami sait choisir des rives peu profondes,
C'est un esquif léger qui glisse sur les ondes.
Un mot seul d'un ami peut nous rendre le cœur :
C'est du sang que demande une amante en fureur ?



A Cynthie.

Des flots de mille amans vingt boudoirs envahis
Virent la Grèce entière aux genoux de Laïs ;
Idole de Ménandre et délices d'Athènes,
Thaïs mit autrefois mille cœurs en ses chaînes :
De l'or qu'elle conquit par la main des Amours
Phryné de Thèbe en cendre eût relevé les tours ;
Toi seule, ô ma Cynthie ! égalas leurs conquêtes.
A donner des baisers tes lèvres toujours prêtes
Trouvent quelques parens que tu feints à ton choix.
Tout m'est suspect, un nom, l'enfant même sans voix,
Le berceau qui l'enferme, et jusques aux images
Des héros et des dieux à qui tu rends hommages :

Je me trouble aux baisers que te donne ta sœur,
Ta mère, ta compagne; hélas! à ma frayeur
Pardonne, ma raison s'égare, et sous ta robe
Je pense qu'un rival à mes yeux se dérobe.

L'Amour seul attela les noirs coursiers de Mars;
C'est lui qui d'Ilion fit crouler les remparts;
Des coupes d'un banquet sa fureur vint encore
Contre Pirithoüs armer le fier Centaure :
Pourquoi chercher la Grèce? en nos murs dissolus
Ce dieu peut tout oser, du jour où Romulus,
Que le lait d'une louve excitait aux rapines,
Ravit impunément tant de vierges sabines.
Alceste, Pénélope, et vous, augustes lits,
Qui brûlez des seuls feux du chaste Hymen permis,
Salut : à la Pudeur, quoi! Rome élève un temple,
Et la mère adultère à sa bru sert d'exemple!
Celui dont le pinceau né pour la volupté,

Le premier de nos murs souilla la pureté,
Enflamma, par l'aspect d'une molle peinture,
Des cœurs vierges encore où dormait la nature.
Malheur à ce pinceau dont l'art insidieux
Immola nos vertus au court plaisir des yeux!
Jamais chez nos aïeux des couleurs peu sévères
N'ont égayé nos murs de tableaux adultères :
Aussi l'herbe croît-elle en nos temples déserts,
Et des fils d'Arachné nos dieux sont-ils couverts.
Quelles clefs, quels verroux répondront de Cynthie?
Mais quel Argus jamais d'une maîtresse aigrie
A pu contre son gré nous assurer le cœur?
Je donne ma Cynthie en garde à sa pudeur :
De mon cœur ma Cynthie est épouse et maîtresse,
Elle le fut toujours, et le sera sans cesse.

Digitized by Google

Sur son Rival.

Un rival après moi possède tes appas,
Puis un autre à son tour passera dans tes bras.

Pénélope, vingt ans, à son époux fidèle,
Vingt ans, trompa les feux d'une cour criminelle.
Dans l'ombre de la nuit, ses doigts inaperçus
Rompaient des fils légers aux yeux du jour tissus;
Dans sa couche déserte où veillait la tristesse,
Elle attendit l'honneur d'une chaste vieillesse.
D'une main égarée on a vu Briséis
Flétrir de son beau sein les roses et les lis,
Quand près d'Achille éteint, sur la terre étendue,

Elle appelait cette âme aux enfers descendue;
Thétis était absente, et veuve du héros,
Déidamie en vain l'attendait dans Scyros;
Le vieux Pélée enfin foulait une autre rive;
Du gigantesque Achille, une jeune captive,
Seule, en ses faibles bras, souleva les débris,
Les porta, tout en pleurs, au lit du Simoïs,
Et là, de sang souillée, au milieu de son onde,
Lava de son amant la blessure profonde.
Ah! la Pudeur, en Grèce, habitait dans les camps,
Nul père n'eût douté du sang de ses enfans!
Mais toi, pleine de feux qu'un rival alimente,
La chasteté d'un jour te pèse et te tourmente;
Heureux, si dans l'excès de vos bruyans festins,
Je ne sers point de but à mille traits malins!
Chercher qui t'abandonne est un délire infâme.
Livre-toi tout entière à ton indigne flamme:
Formais-je de tels vœux, quand pâle et consterné,

Je soulevais ton front vers le Styx incliné?
Dis, l'ingrat parut-il en cette nuit affreuse,
Où mes larmes trempaient ta couche douloureuse?
O dieux, qu'eusses-tu fait, si dans l'Inde, en nos camps,
Si sur les flots lointains coulaient mes jours absens!
Mais une femme, hélas! perfide par nature,
Pétrit en se jouant le fard de l'imposture:
Quelle qu'en soit la cause, et sans frein et sans loi,
Une femme est plus prompte à violer sa foi
Que les vents déchaînés sur la mer et la plaine,
A balayer les flots, à disperser l'arène.
Mes tourmens font ta joie, hé bien! je me soumets,
Dans ce cœur malheureux enfonce tous tes traits,
Amour, et viens couper la trame de ma vie,
Mon sang illustrera jusqu'à ta barbarie!

Humide Aurore, et vous, astres silencieux,
Et toi, porte, autrefois si propice à mes vœux,

Digitized by Google

Si vous fûtes témoins que je n'adorai qu'elle,
A l'infidèle encor vous me verrez fidèle!
Dans mon lit solitaire, à toute autre fermé,
On m'entendra gémir, amant jadis aimé.
Mais puisse ce rival, qu'un dieu vengeur menace,
Se changer sur ton sein en un rocher de glace!
Pour un trône, en un jour, par trois coups inhumains,
La Mort joignit Jocaste aux deux frères Thébains;
Heureux, si rappelant cette scène sanglante,
J'expire dans les bras de Cynthie expirante!

Sur l'Amour.

Qu'il est ingénieux, l'artiste dont les mains
Ont modelé l'Amour sous des traits enfantins;
Il sut que les amans, faibles toute leur vie,
Immolent de vrais biens à leur douce folie;
Avec le cœur de l'homme, il lui fit don encor
D'ailes qui des zéphyrs ont le volage essor,
Parce qu'en nos amours, notre raison flottante
Erre jouet des vents sur une onde inconstante.
Aux mains de cet enfant il mit un arc crétois,
Et sur son dos poli suspendit un carquois,
Puisque ennemi rusé sa flèche inaperçue
Toujours inévitable, ou vous blesse ou vous tue.

Digitized by Google

Je porte au fond du cœur son image et ses traits;
De mon âme ce dieu ne s'envola jamais.
Ah! pour moi seul, Amour, as-tu perdu tes ailes?
Mon sang tari coula sous tes flèches cruelles :
Dans un cœur desséché trouves-tu tant d'appas?
Par pudeur, sur un autre exerce enfin ton bras;
De tes flèches ailleurs cours épuiser le nombre,
En les lançant sur moi, tu n'attaques qu'une ombre :
Si je meurs sous tes coups, qui chantera tes lois?
Va, ma muse légère est propre à tes exploits;
C'est elle qui peignit l'œil noir de ma maîtresse,
Son bras, et de ses pieds l'élégante souplesse.

Digitized by Google

A Cynthie.

Les Atrides vainqueurs regardaient avec joie,
Sous la flamme et le fer tomber les murs de Troie;
Après vingt ans d'exil, Ulysse avec transport,
De son Ithaque enfin a reconnu le port;
Au lieu d'une urne vaine, aspect triste et funeste,
Electre avec délire embrassa son Oreste;
Lorsque du Labyrinthe échappa son amant,
D'Ariadne éclata le doux ravissement;
Plus doux fut mon bonheur en cette nuit dernière :
Une encore; immortel, j'abandonne la terre!
Aussi vil qu'un esclave et qu'un lac desséché,

Digitized by Google

Autrefois je marchais le front humble et penché ;
Mais on n'oppose plus de dédains à ma flamme,
Mes larmes de Cynthie ont enfin soumis l'âme.
Ah ! je connus trop tard un bonheur si divin !
C'est à ma cendre froide offrir un médecin !
Devant mes pas s'ouvrait une route brillante,
Mais l'Amour est aveugle en sa flamme naissante ;
Affectez des dédains, soupirans dédaignés,
Et vos feux de succès se verront couronnés.

De leur maîtresse en vain mille assiégeaient la porte;
Dans les bras de Cynthie, au dieu qui me transporte,
Moi, je sacrifiais ; et l'astre du matin
Me surprit même encor reposant sur son sein.
Que d'autres sur le Parthe exaltent leur victoire,
Cynthie est ma conquête, et ma pompe et ma gloire.
Je te voue un autel, ô mère des Amours !
Mes mains des plus beaux dons l'orneront tous les jours.

Digitized by Google

On y lira : *Properce a d'une nuit heureuse*
Consacré par ces dons la mémoire amoureuse.

Astre propice et doux, en des sables mouvans,
Laisseras-tu ma nef languir encor long-temps?
Si ta foi quelque jour devait m'être ravie,
A ta porte, crois-moi, je tomberais sans vie.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Cynthie.

Couche brûlante encor de ma flamme amoureuse,
O nuit, charmante nuit, nuit à jamais heureuse,
Salut ! Et toi flambeau qui brillais près de nous,
Eclairas-tu jamais des entretiens plus doux !
Et quand tes feux mourans cédaient à la nuit sombre,
A de plus doux combats prêta-t-elle son ombre ?
Tantôt d'un sein charmant on me livrait les lis,
Tantôt d'un lin léger on m'opposait les plis :
M'endormais-je, un baiser me rouvrait la paupière :
Tu dors, me dit Cynthie ; en mes bras je la serre ;
Jusqu'à l'heure où le jour reparut sur son char,
D'un éternel baiser nous bûmes le nectar !

Les combats de Vénus préfèrent la lumière ;
Car c'est l'œil qui conduit les flèches de Cythère.
Si Pâris pour Hélène embrasa tant d'états,
Ah ! c'est qu'il l'a vit nue au lit de Ménélas ;
C'est nu qu'Endymion des nuits charma la reine,
Nus tous deux, des Amours ils formèrent la chaîne.
Si dans tes vêtemens ton lit t'offre à mes yeux,
J'irai mettre en lambeaux ces voiles odieux,
Et si je ne commande aux feux de ma colère,
Je meurtrirai tes bras, dût en pleurer ta mère !

Mais cependant ton sein fait pour la volupté
Des fureurs de Lucine est encor respecté.
O ma Cynthie, avant que le destin nous presse,
Rassasions nos cœurs d'amour et de tendresse !
Aimons-nous ! Elle vient cette éternelle nuit !
Jusqu'au dernier soleil aimons-nous ! le temps fuit !
De nos amours, Cynthie, éternisons la chaîne,

Toujours unis, du temps bravons la rage vaine.
Aux nids des tourtereaux apprends la chasteté ;
Imite leur tendresse et leur fidélité.
Les sincères amours toujours sont éternelles :
Au soc du laboureur les plaines infidèles
Se couvriront de fruits inconnus à Cérès,
Le dauphin se joûra dans les flots des guérets,
Les tranquilles ruisseaux reviendront vers leur source,
Et sur le char des nuits Phébus prendra sa course,
Avant qu'une étrangère ait ébranlé ma foi :
Absent, vivant ou mort, je ne serai qu'à toi !
Encore quelques nuits de nos doux sacrifices
Et j'aurai trop vécu : dans des flots de délices
Je deviens immortel ! une nuit seule, ô dieux,
Peut transporter un homme à la voûte des cieux !
Sous les pampres en fleur, sur la couche des belles
Que ne reposons-nous ! Entre nos mains cruelles
Le fer ne luirait pas ! Dans les flots écumans

Actium n'aurait pas roulé nos ossemens ;
De victoires sans nombre enfin Rome accablée
Ne triompherait pas sanglante, échevelée.
Notre gloire fera l'orgueil de nos neveux,
Je le sais, mais Bacchus offense-t-il les dieux !
La jeunesse a ses fruits, cueille-les, le temps presse ;
Rends-moi mille baisers, j'en ai soif, et sans cesse !
Ainsi qu'une couronne aux riantes couleurs
A la fin d'un banquet voit s'effeuiller ses fleurs,
Peut-être à peu de jours nos amours sont bornées,
Un soir effeuillera la fleur de nos années !

Digitized by Google

A Cynthie.

Le voilà de retour, ce préteur d'Illyrie,
Ton espoir, ton butin, ce tourment de ma vie;
Si les rocs de l'Epire eussent brisé ses os,
Neptune, de quels dons j'enrichirais tes flots!
Dès lors toute la nuit ta porte est entr'ouverte,
Ta table de mets fins est tout le jour couverte,
Non pour Properce, ingrate! au moins fais ta moisson,
De ta brebis stupide exploite la toison :
Quand, pauvre, il pleurera ses richesses taries,
Fais voile, diras-tu, vers d'autres Illyries.
L'or aux yeux de Cynthie à lui seul fait l'amant,
La pourpre et les faisceaux n'en sont que l'ornement.

O Vénus! venge-moi : qu'en ses fureurs l'infâme
Succombe, et soit dès lors desséché jusqu'à l'âme!
Par qui veut, ainsi donc l'amour est acheté.
Quelle tache, ô grands dieux, l'or fait à la beauté!
Crains les présens, ingrate; Eriphyle d'un crime
Paya leur faux éclat, Créuse en fut victime.
Tant d'outrages n'ont pu triompher de mes pleurs;
Nos faiblesses, hélas! nourrissent nos douleurs.
Combien de jours perdus et que de vaines larmes!
Le champ de Mars, les jeux n'ont plus pour moi de charmes;
Et je ne rougis pas, ô honte! mais l'on dit
Que l'amour vil est sourd et jamais ne rougit.
Vois ce chef criminel dont les flottes puissantes,
Fatiguant d'Actium les vagues mugissantes,
Les troublaient d'un vain bruit : la voix d'un lâche amour
Fit retourner sa flotte aux lieux où naît le jour :
Mais César, unissant la clémence à la gloire,
Retint son bras vengeur armé par la victoire.

Puisse du haut des monts, ou du milieu des mers,
Fondre un noir tourbillon qui roule dans les airs
Tes voiles, tes rubis, tes topazes brillantes,
Dons précieux, vils fruits d'amours humiliantes :
Toujours sourd à nos cris et tranquille toujours,
Jupiter ne rit point des perfides amours.
N'entends-tu pas des cieux souvent tonner la voûte?
N'y vois-tu pas la foudre égarée en sa route?
Non, ce n'est point Maïa, l'Orion pluvieux
Qui l'appellent sur nous, c'est le maître des dieux,
Qui, lui-même, jouet d'amantes infidèles,
Tonne et venge les pleurs qu'il répandit pour elles.
Quand Cynthie entendra le noir Auster frémir,
Qu'elle [illegible] l'effroi sous sa robe de Tyr!

Digitized by Google

A Cynthie.

Les querelles d'amour sont mères de la haine ;
C'est à la patience à vaincre une inhumaine.
Si vous voyez trop clair, niez avoir des yeux,
Au milieu des tourmens, proclamez-vous heureux.
Mais je suis jeune ! ô ciel ! que serait-ce si l'âge
Eût blanchi mes cheveux, sillonné mon visage !
L'Aurore, réponds-moi, désertant l'horizon,
Laisse-t-elle en son lit languir le vieux Tithon ?
Son char descend à peine, et le joug fumé encore,
Qu'elle échauffe en ses bras cet époux qu'elle adore ;
Quand aux rives du Gange elle dort sur son sein,
Elle accuse les dieux et l'astre du matin,

Et sa main à regret prend ses rênes de rose ;
Oui, ce vieillard vivant, qui jour et nuit repose,
Reçut plus de soupirs de ses chastes ardeurs,
Que Memnon au bûcher ne lui coûta de pleurs :
De ses jeunes baisers l'Immortelle caresse
Des cheveux qu'a blanchis une antique vieillesse ;
Et toi que va bientôt courber le faix des ans,
Tu dédaignes ma flamme et mes jours fleurissans !
Heureux d'abord, l'amour a des retours funestes :
De mes chagrins mourans étouffons donc les restes.

De quel vice nouveau ton cœur se montre atteint !
Quoi ! d'un fard étranger tu composes ton teint !
La beauté doit son lustre aux mains de la nature ;
Le vermillon du Belge à nos fronts fait injure.
Dieux ! fermez l'Elysée à la femme dont l'art
A sur son teint menteur pétri le premier fard.
O Cynthie ! à mes yeux, veux-tu paraître belle ?

Viens me voir à toute heure, et sois simple et fidèle :
Crois-tu qu'un teint formé de carmin et d'azur
Soit pour domter les cœurs le charme le plus sûr?

Etrangère au doux nom et de sœur et de mère,
Je serai tout ensemble et ton fils et ton frère;
Ne cache point ton front sous un lustre emprunté,
Que ton lit soit gardien de ta fidélité;
Mais crains la Renommée, elle sème en sa course
Tous les secrets éclos du midi jusqu'à l'ourse.

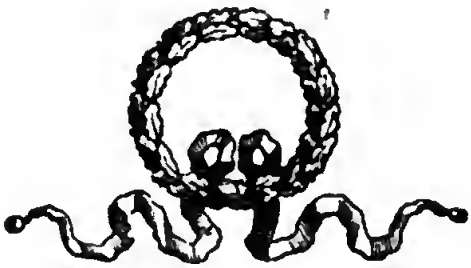
Digitized by Google

A Cynthie.

Qu'à jamais de Panthus Cypris soit ennemie,
De Panthus qui sur moi versant la calomnie,
Me noircit à tes yeux! Ne suis-je pas devin?
Ton bel adorateur est lié par l'hymen,
Je l'ai prédit : Dodone envîrait mon oracle;
En butte aux traits malins, à présent en spectacle,
Tu rougis de ces nuits qui devaient être à moi!
Le fat dit qu'à regret il restait près de toi,
S'il passe à tes côtés, sans pudeur il fredonne,
Et libre, il montre au doigt celle qu'il abandonne.
Que je sois à l'instant au Styx précipité,
Si son amour pour toi n'était point vanité.

Digitized by Google

Tel autrefois Jason à Médée infidèle
Mit Créuse en son lit moins puissante et moins belle ;
Telle on peint Calypso cherchant d'un œil errant
La nef déjà lointaine où fuyait son amant.
Vous que l'Amour trouva naïves et faciles,
Beautés, dans l'abandon rendez vos pleurs utiles,
Soyez de vos baisers avares désormais :
L'amant à vos genoux exaltant vos attraits
Se donne un successeur et vous quitte en idée.
La plus simple à ce prix doit être intimidée :
Brillante de santé, mourante de langueur,
O Cynthie, en tout temps sois reine de mon cœur.



De la Servitude de l'Amour.

Dans les sentiers battus je commence à me plaire,
Allons puiser aux lacs fréquentés du vulgaire :
C'est pour un homme libre un rôle avilissant
Que d'aller suborner, sous l'appât d'un présent,
Un esclave à son maître, afin qu'avec mystère
Il remette à sa belle un billet adultère,
Qu'il sache le jardin qu'embelliront ses pas,
Et quels bords fortunés attendent ses appas.
Enfin elle t'écrit : ce seul fruit d'une peine
Qu'au rang de ses travaux mettrait le fils d'Alcmène,
Que te rapporte-t-il ? Rien, sans doute ? non, rien

Que l'importun aspect d'un avare gardien.
Ah ! malgré cet Argus qui veille pour ta couche,
Heureux, si d'un mari redoutant l'œil farouche,
Dans quelque coin tu peux, d'ombres enveloppé,
Te dérober aux coups de son amour trompé.
Dieux ! à quel prix s'achète une nuit si rapide !
L'Amour sous les verroux traîne une aile timide.
Ah ! que j'aime bien mieux cette jeune beauté
Qui sans suite dans Rome, avec légèreté,
Marche libre en son air, élégamment vêtue,
Et laisse apercevoir sa gorge demi-nue :
Son feu pour qui l'aborde éclate en un instant.
La voit-on soutirer par un mot séduisant
Cet or tant regretté que donne un père avare ?
Viendra-t-elle d'un œil que la terreur égare,
Vous dire : Levez-vous, il est temps, mon mari
Revient de la campagne, on l'attend aujourd'hui ?
Les Nymphes de l'Oronte, et celles de l'Euphrate

Donnent les seuls baisers dont la douceur me flatte ;
Plus de feux clandestins ; l'Amour porte des fers ,
La liberté , voilà l'idole que je sers.

Digitized by Google

Digitized by Google

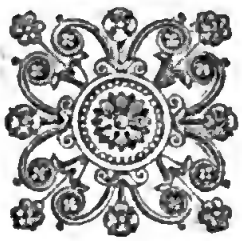
A Cynthie.

Sont-ce là les beaux jours que tu me promettais?
Te croirait-on, parjure, en voyant tant d'attraits?
J'eus à peine deux nuits les faveurs de ta couche,
Que déjà mes baisers importunaient ta bouche.
Hier tu me vantais, moi, mon nom et mes vers,
Aujourd'hui ton amour s'envole dans les airs.
Qu'il vienne, ce rival, ma lyre le défie;
De boudoirs en boudoirs une flamme avilie
A tes yeux, ma Cynthie, a-t-elle tant d'appas!
Qu'il coure, s'il le veut, dans les jardins d'Atlas
Ravir des pommes d'or; que d'une hydre aux cent têtes
Il brave la fureur; qu'il cherche les tempêtes;

Et qu'enfin à toi seule immolant son repos,
Il trouve son bonheur dans l'excès de ses maux;
Je ferai plus encor; chère âme, quoi qu'il fasse,
Près de mes feux brûlans ses feux ne sont que glace;
Ces feux dont aujourd'hui se vante mon rival,
Mourront avec l'année, et moi, toujours égal,
Je voudrais voir les miens surpasser en durée
Les ans de la Sibylle, et même en l'Elysée,
Quand Clotho cessera de me filer des jours,
Je voudrais, s'il se peut, prolonger mes amours.
Tu t'écrîrais, Cynthie, en recueillant ma cendre :
« Voilà Properce, hélas! c'est cet amant si tendre,
« Cet amant qui jamais ne faillit à sa foi,
« Hélas! qui ne vécut, ne mourut que pour moi.
« Cependant son amour ne tirait pas son lustre
« Ni de l'éclat de l'or, ni d'un aïeul illustre. »

Je puis tout endurer, haine, dédain, fureur,

Tant le joug d'une belle a pour moi de douceur.
Des cœurs que tu blessas un seul fut-il fidèle ?
L'un et l'autre jurant une flamme éternelle,
Démophoon, Thésée, aux bords des mers assis,
Quittaient en espérance Ariadne et Phillis;
Médée, à qui Jason doit la gloire et la vie,
Voit payer tant d'amour par une perfidie.
Plus cruelle est cent fois la volage beauté
Qui compose son front pour l'infidélité.
Au nombre des puissans ne va pas me comprendre;
Viennent-ils au bûcher recueillir votre cendre ?
On m'y verra pour eux; puisse plutôt ta main
Me rendre cet office en te frappant le sein !



Digitized by Google

A Cynthie.

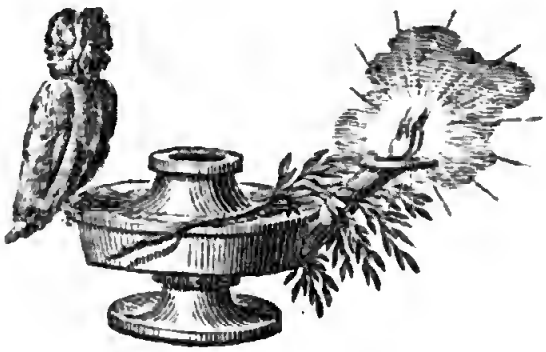
Seul tourment de mes jours, ô trop belle Cynthie,
Puisque loin de ta couche un sort cruel me lie,
Viens, parais dans ces vers où ma muse à jamais,
En dépit de Lesbie, illustre tes attraits.
Le soldat vieillissant gagne en paix sa retraite;
Des vieux taureaux au joug la corne n'est plus faite;
L'antique bouclier pend au temple de Mars;
Tout vieillit, tout repose, esquifs, vaisseaux et chars:
Point de repos pour moi! de l'époux de l'Aurore,
Du vieux roi de Pylos donnez-moi l'âge encore,
Esclave je mourrai sous le joug amoureux.
Dieux! il fallait plutôt, chez un tyran affreux,

Dans le brûlant taureau que se forgea Pérille,
Par mes gémissemens soulever la Sicile;
Au Caucase plutôt il fallait m'attacher,
Ou, la Gorgone en main, me durcir en rocher.
Le glaive est lentement dévoré par la rouille,
L'onde perce le roc que d'abord elle mouille;
Mais par l'œil d'une belle Amour n'est point dompté;
Il brave une menace, ou rampe sans fierté.
On l'offense, il s'accuse; on l'outrage, il supplie;
Il fuit pour revenir, tant il se contrarie.
Toi qui nourris tes feux de superbes dédains,
Trop crédule rival, pesas-tu dans tes mains
Et le cœur d'une femme, et les maux qu'il t'apprête?
Acquitte-t-on ses vœux au fort de la tempête?
Plus d'un vaisseau souvent s'abîme dans le port:
Tout près de triompher rend-on grâces au sort,
Si par la roue en feu sept bornes effleurées
N'ont mis sur votre front des palmes assurées?

Dans le calme trompeur où nous berce l'Amour,
L'orage n'est qu'un point qui grossit chaque jour.
Pour toi, bien que l'on t'aime, enferme dans ton âme
Les traits encor douteux d'une secrète flamme,
La jactance et l'éclat sont l'écueil des amans;
Ne réponds que par fois à ces empressemens
Dont te vient fatiguer une maîtresse altière;
Un bonheur envié fuit d'une aile légère.

Si nos belles du jour, de nos antiques mœurs
Suivaient les chastes lois, toi seul par qui je meurs,
O rival odieux! je serais à ta place.
Le siècle m'a vaincu : cependant, quoi qu'il fasse,
D'un siècle corrupteur je remonte les flots;
Chacun suit son chemin. Mais vous qui, sans repos,
Courez, dans les accès d'une ardeur vagabonde,
Du teint vif de la brune au teint pur de la blonde,
De tant d'appas divers également charmés,

Vos yeux sont sans relâche à vous perdre animés;
Ils errent en tous lieux des Grecques aux Romaines,
Et des robes de Tyr aux robes plébéiennes.
Pour déchirer vos cœurs toute belle a des traits!
Insensés! qui d'ennuis cherchez mille sujets,
Quand une femme seule est la source des larmes,
Qui des plus douces nuits empoisonnent les charmes!

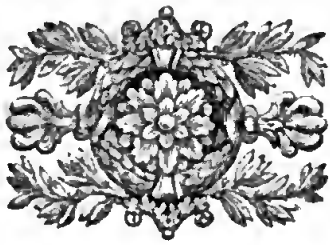


Digitized by Google

A Cynthie.

Il m'a semblé, mon âme, en un songe funeste,
De ton vaisseau brisé voir s'abîmer le reste,
Et toi poussant des cris, seule au milieu des eaux;
De tes bras fatigués frapper en vain les flots;
Pâle, la tête alors sous la vague affaissée,
Tu confessais aux dieux ta conduite passée:
Telle assise jadis sur le bélier doré,
Hellé disparaissait sous le flot empourpré.
Je craignais que la mer, de ton nom enrichie,
N'apprît à nos nochers le destin de Cynthie.
Je fatiguais de pleurs, et de vœux et d'encens,
Neptune, Ino, Pollux, et son frère, et les vents;

Mais toi, le bras levé sur les gouffres de l'onde,
Tu murmurais mon nom sous la vague profonde.
Si Glaucus eût alors aperçu tant d'appas,
Il t'eût dans son ardeur emportée en ses bras,
Et Nymphe de la mer, en tes palais humides,
Ton sort eût fait envie aux blondes Néréides.
Déjà je m'élançais du sommet d'un rocher,
Quand à tes cris, vers toi, je crus voir s'approcher
Un rapide dauphin, dont la croupe éclatante
Sillonnait à grand bruit la vague mugissante :
Joyeux, je l'appelais le sauveur d'Arion,
Mais tout à coup l'effroi troubla ma vision.



Digitized by Google

A Cynthie.

Qu'on ne s'étonne plus si pour riche vanté,
Seul je remplis le cœur d'une jeune beauté :
L'Amour eût à ses pieds mis tout l'or de Cambyse,
Au trône d'Orient, en espérance assise,
Comme une âme vulgaire elle n'eût jamais dit :
« Nourrisson des neuf sœurs, va-t'en, sors de mon lit ».
Amante de mes vers, quand sa voix les cadence,
Elle me dit haïr la stupide opulence ;
Ma Cynthie aux beaux vers rend un culte pieux :
L'Amour par ma constance accroît encor ses feux.
Celui de qui la main peut semer les richesses
Renouvelle à son gré l'essaim de ses maîtresses.

Digitized by Google

Si tu franchis des mers les espaces lointains,
Cynthie, un même vent conduira nos destins.
Nous dormirons tous deux sur le même rivage,
Un même arbre à tous deux prêtera son ombrage,
A la poupe, à la proue, un seul et même lit
Contiendra deux amans que Jupiter unit.
Dût ma voile être en butte à l'Auster infidèle,
A l'Eurus, si fameux par sa rage cruelle,
Je puis tout supporter; j'affronterais ces vents
Qui, déchaînés jadis sur les Grecs triomphans,
De leurs mille vaisseaux dispersés sur les ondes,
Enrichirent d'un coup le sein des mers profondes;
Ou qui, réunissant de contraires efforts,
De deux rocs éloignés rapprochèrent les bords.

Dans ce désordre affreux si toi seule me restes,
Périsse mon vaisseau sous les foudres célestes!
Aux mêmes bords le flot nous portera tous deux;

Digitized by Google

Hélas ! s'il me rendait à l'abîme orageux,
Puissent sur toi les vents souffler un peu de terre !
Mais Neptune est le sang du maître du tonnerre,
Aux mêmes flancs tous deux ils ont puisé le jour,
Neptune à Jupiter est égal en amour ;
Il aime : à nos ardeurs son cœur sera sensible ;
Témoins les coups affreux de son trident terrible,
Qui, des marais de Lerne ébranlèrent les bords,
Quand Amymone, un jour, cédant à ses transports,
Pour prix de ses faveurs, vit d'une urne dorée
Jaillir les flots brillans d'une source sacrée.

Borée est-il cruel pour l'objet de ses feux ?
Amour, tout l'univers porte ton joug heureux.
Scylla, Charybde, enfin, dont les roches profondes
Absorbent tour à tour et vomissent les ondes,
Pour la première fois se tairont devant nous ;
Les mers s'aplaniront, et d'un éclat plus doux,

L'Orion, le Bélier, orageuses étoiles,
D'une nuit lumineuse embelliront les voiles.
Mais dussé-je après toi rendre l'âme en ton sein,
Remercions les dieux d'une si belle fin.

Que la Mort est inévitable.

Près du cap sablonneux où repose Misène;
Près du bruyant chemin du vaillant fils d'Alcmène,
Où brûlant de combattre on vit ce dieu thébain,
Marcher au bruit confus des cymbales d'airain;
Près des lieux où l'Averne, usurpant le rivage,
Retient le flot captif sous son lugubre ombrage,
L'humide Baye étend ses bains voluptueux,
Ces bains qu'un crime horrible a rendus odieux.
Ah! ces perfides eaux cachaient une Euménide!
Il (1) y trouva la mort! Là sur ce Styx livide,

(1) M. Marcellus.

Son front si jeune encor s'est penché pour jamais;
Son ombre sur ces lacs promène ses regrets.
Que lui servit son nom et sa vertu guerrière,
Les foyers de César et l'amour de sa mère,
De son cirque pompeux les longs voiles flottans,
Et sous l'œil maternel tant de faits éclatans!
Il n'est plus! cette fleur à vingt ans moissonnée,
Vit un tour de soleil borner sa destinée.

Des suffrages du peuple enflez donc votre cœur,
Et montez en espoir sur le char du vainqueur!
Aux théâtres, aux jeux que notre orgueil étale
Avec des diamans les étoffes d'Attale!
Il faudra tôt ou tard les donner au bûcher:
Tous les rangs sont égaux aux yeux du vieux nocher,
Il nous passera tous dans la barque infernale;
Le chemin est affreux! mais une loi fatale
Sur ces lugubres bords appelle l'univers:

Il nous faudra flatter le gardien des enfers,
Et cette triple gueule, hélas! à qui tout cède!
Dans des bustes de fer se cache en vain le Mède,
La Mort sait le frapper sous son casque d'airain.
Les pieds légers d'Achille au rivage troyen,
Les charmes de Nirée, et tout l'or de Lydie,
De Crésus, de ces chefs n'ont pu sauver la vie!

Digitized by Google

A Jupiter.

Ma Cynthie est mourante, enfin prends pitié d'elle,
O Jupiter! Déjà sur nos champs étincelle
La canicule en feu, l'air en est embrasé:
D'un trépas si cruel tu serais accusé!
Mais ce n'est point l'été, ni ses flèches brûlantes,
Qui furent de tout temps le fléau des amantes,
C'est leur impiété, ce sont leurs faux sermens,
Ces mobiles jouets de la vague et des vents.
Comparée à Vénus de ses charmes si fière,
Aurais-tu mérité sa jalouse colère?
Aurais-tu de Junon méprisé les autels,

Injurié Pallas et ses yeux immortels?
Toute belle est en butte aux traits d'une autre belle,
Ta langue et ta beauté t'ont faite criminelle.
Victime de la vie, échappée à ses flots,
Ton dernier jour sera le jour d'un doux repos!

Buvant les flots du Nil, Io dans sa jeunesse,
Mugissante génisse, est aujourd'hui déesse :
Ino, jadis errant de rochers en rochers,
Reçoit, Nymphe des mers, les vœux des durs nochers :
Au pied d'un roc sauvage, Andromède enchaînée,
Vit changer ses destins en un noble hyménée,
Et Calisto, jadis ourse affreuse des monts,
Dirige, astre éclatant, nos vaisseaux vagabonds.
Va, de ton dernier jour par la Parque hâté,
Dût se rompre le fil, rends grâce à sa bonté :
Sémélé, qu'instruisit une fin plus cruelle,
Apprendra de ta bouche à quel prix tu fus belle,

Et tes pas guideront cet héroïque essaim,
Ces belles dont Homère a chanté le destin.

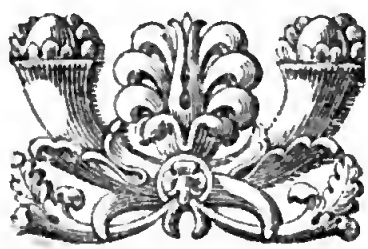
Ce jour est menaçant, les dieux te sont contraires,
Il faut céder, Cynthie, aux torches funéraires!
Junon ne se plaint pas, et de ta guérison,
Jupiter auprès d'elle obtiendrait le pardon.
Dans la flamme se tait le laurier fatidique,
Et le rhombe immobile est sourd au chant magique,
Un triste oiseau lamente un avenir affreux,
La lune a refusé de descendre des cieux!
Déjà le vent frémit dans la voile infernale,
Montons tous deux, montons dans la barque fatale;
Parques ayez pitié de deux amans en pleurs.
Si tu vis, je vivrai; je mourrai si tu meurs!
Rends-la moi, Jupiter, et ma lyre attendrie
Redira : *Jupiter a sauvé ma Cynthie.*

Elle-même voilée aux pieds de tes autels,
Viendra se rappeler des tourmens si cruels !

Proserpine, à mes pleurs sois une fois sensible,
Et toi Pluton aussi, ne sois pas inflexible ;
Tant de belles, hélas ! peuplent les sombres lieux !
Qu'il en reste une au moins sous la voûte des cieux !
Eh quoi ! n'avez-vous pas sur votre rive obscure
L'épouse de Minos, aussi belle qu'impure,
Tyro, la blonde Europe, Iole et ces beautés
Qu'enfanta l'Achaïe, et ces bords si vantés
Où du vieux roi Priam s'est écroulé l'empire,
Et ces murs que bâtit le maître de la lyre.
N'avez-vous pas encor ce jeune et tendre essaim
De ces belles que Rome a vu naître en son sein :
De l'avare bûcher toutes furent la proie !
La beauté, d'ici-bas l'ornement et la joie,

Ainsi que la Fortune, hélas! a ses revers :
Tôt ou tard il nous faut partir pour les enfers.

Lumière de mes jours par les dieux ranimée,
Cours parer de festons Diane désarmée :
Dix nuits il te faudra veiller aux pieds d'Isis,
D'Isis chaste déesse, et génisse jadis :
Surtout songe aux dix nuits qui sont à ton amant,
Tels furent près du Styx tes vœux et ton serment!



Digitized by Google

A Cynthie.

Dans Rome, et sans esclave, ô ma douce lumière!
Ivre, les yeux troublés, j'errais la nuit dernière;
Bientôt sur mon chemin je vis venir à moi
Une foule d'enfans; mon ivresse, l'effroi,
De leur essaim léger me dérobaient le nombre;
Tous étaient nus; les uns, demi-cachés dans l'ombre
Agitaient des flambeaux, d'autres des traits aigus;
De chaînes contre moi d'autres s'étaient pourvus :
Le plus mutin d'entre eux, courant à moi, s'écrie :
« Saisissez ce parjure, à mes yeux qu'on le lie;
» Vous le connaissez trop; c'est lui, ce fol amant
» Que nous livre Cynthie en son ressentiment. »

Il dit : autour du cou l'on me passe une chaîne :
L'un me pousse au milieu de la troupe inhumaine ;
« Qu'il périsse, dit l'autre, impie, audacieux
« Qui semble encor douter si nous sommes des dieux !
« Insensé, que l'on trouve indigne d'une amante
« Qui languit jusqu'au jour dans une vaine attente,
« Dans Rome, ivre, et heurtant aux portes des voisins !
» Et cependant Cynthie a, de ses douces mains,
« Délié pour toi seul sa mitre tyrienne,
« Et, te cherchant d'un œil qu'elle entr'ouvre avec peine,
« Te verse des parfums de Memphis ignorés,
« Des parfums que l'Amour dans Gnide a préparés !
« Grâces, amis, il veut être à jamais fidèle ;
« Mais voici la maison où sa couche l'appelle. »
Puis me jetant soudain un manteau sur le corps,
« Va, que jamais la nuit ne te trouve dehors ! »
Me dirent-ils : Le jour commençait à paraître,
D'un sentiment jaloux mon cœur ne fut point maître :

J'approchai de sa couche et m'assurai des yeux
Si Cynthie était seule ; elle était seule ! O dieux,
Quel éclat, quels attraits ! Elle eût paru moins belle
Sous la pourpre et sous l'or d'une robe nouvelle.
A la chaste déesse elle allait retracer
Des songes qui tous deux semblaient nous menacer :
Telle Cynthie alors s'est offerte à ma vue.
Ah ! quels charmes n'a pas la beauté demi-nue
Qui vient de s'arracher des bras du doux Sommeil !
« Quels soupçons, me dit-elle, ont hâté ton réveil !
« Penses-tu que mes mœurs à tes mœurs soient semblables !
« Ah ! crois-moi moins facile ! A des feux véritables
« Dont un autre, ou toi-même aurais brûlé pour moi,
« Contente d'un amant, j'eusse gardé ma foi :
« Ne crains pas en voyant ma couche solitaire,
« Qu'elle soit tiède encor d'un baiser adultère.
« Vois si mon corps, mes yeux, si mon sein agité,
« Vois si mon front respire une infidélité. »

Elle dit : puis sa main, de sa bouche charmante
Me repousse, et le pied dans sa mule élégante,
Du lit s'élance : objet d'un si pudique amour,
Je languis, de ses bras rejeté dès ce jour.

A Cynthie.

Insensée, où fuis-tu? Quoi, tu ne sais donc pas
Qu'aux bords du Tanaïs l'Amour suivra tes pas!
Lors même que pour fuir, tes ardeurs infidèles
A Persée, à Mercure emprunteraient leurs ailes,
Quand sur Pégase aussi plus léger que l'éclair
Tu fendrais dans ton vol les campagnes de l'air,
L'Amour plus prompt encor, du vol, de la pensée
Sans relâche poursuit l'âme qu'il a blessée.
Infatigable Argus, son œil impérieux
Sur le sol immobile attachera tes yeux :
Mais ce dieu si cruel n'est point impitoyable,
Il se laisse fléchir aux vœux d'un cœur coupable.

Laissons les froids conseils à nos vieillards grondeurs,
La vie est un chemin qu'il faut semer de fleurs :
Berçons-nous aux doux airs de l'instrument si tendre
Que Pallas autrefois jeta dans le Méandre.
Aux vagues d'Hircanie, aux rochers Phrygiens
Tu cours ensevelir et tes jours et les miens,
Car peut-être mon sang aux foyers domestiques
Coulera sur l'autel de nos lares antiques !
De ma fidélité je rougis à mon tour,
Si c'est un crime enfin, c'est un crime d'amour,
Ne m'en accuse pas ! Que ne viens-tu, Cynthie,
Fouler de nos coteaux l'herbe tendre et fleurie ;
Dans nos bois pleins de mousse, au fond des antres frais,
Un doux sommeil t'attend sur nos gazons épais.
Tu verras aux sommets de nos vertes collines
Les Muses, préludant sur leurs lyres divines,
Chanter de Jupiter les larcins amoureux,
La tendre Sémélé victime de ses feux,

Io long-temps errante, et la charmante proie
Que son aigle ravit dans les remparts de Troie.
Si de l'enfant ailé nul n'évita les traits,
De quoi suis-je coupable! et toi, crains-tu jamais
De voir à ton aspect rougir les neuf déesses;
Les Muses des Amours ont connu les caresses;
Aux bras du bel Æagre une d'elles, dit-on,
De Cythérée apprit l'amoureuse leçon,
Aux antres de l'Hémus Echo le dit encore.
Muses, je suis à vous! que mon front se décore
Du lierre de Bacchus, du laurier d'Apollon;
Entre-t-on sans Bacchus dans le sacré vallon!
Lui-même un thyrse en main, conducteur de vos danses,
Marquera de vos airs les diverses cadences,
Et votre favori près du dieu des raisins
Ira mêler ses pas parmi vos chœurs divins.

Digitized by Google

A Cynthie.

Tes regards font faillir la vertu du plus sage,
Son crime est dans tes yeux : perfide, qui t'engage
A fréquenter Préneste, aux oracles douteux,
Ces murs que de Circé bâtit le fils fameux,
Et la fraîche Tibur dont tu fais tes délices,
Tibur qu'illustre Hercule et ses saints sacrifices?
Sur la voie Appienne on te verra vieillir,
Puise-t-elle fixer ton ardeur de courir!
Mais bravant le public dont la voix te condamne
La torche en main, tu cours aux bosquets de Diane!
Ce portique où Pompée attacha son beau nom,
Où jamais du midi ne pénètre un rayon,

Où le platane frais s'aligne en double allée,
Où la laine ou la soie est sous nos pieds foulée,
Et cette urne d'airain d'où le fleuve endormi,
D'une onde murmurante échappée à demi,
Dans Rome fait courir la Naïade égarée
Que reçoit un Triton dans sa conque azurée,
Tous ces aspects charmans n'ont plus pour toi d'attraits.
Je ne suis point ta dupe et je vois tes filets,
C'est moi seul que tu fuis et non Rome, perfide:
Au loin, et hors des murs ta flamme est moins timide.
Un bruit très peu flatteur courait hier sur toi,
Et bientôt de la ville il vint jusques à moi:
Je puis m'en consoler; mais toi, mais toi Cynthie,
Tu pleureras un jour sur ta pudeur ternie.
« La beauté, me dis-tu, se fait trop d'envieux
« Pour n'être point en butte aux traits calomnieux. »
Eh! quoi! d'un noir poison penses-tu qu'on t'accuse?
Ce Soleil qui voit tout lui-même est ton excuse:

Digitized by Google

A de plus pures mains verse-t-il ses rayons ?
Mais ces nuits qu'on me vole, et ces excursions,
Et ces jeux clandestins à mes yeux sont des crimes!
Hélène, je le sais, de feux illégitimes
Brûlant pour un berger, repassa de ses bras,
Sous les yeux d'Argos même, au lit de Ménélas;
Amante du dieu Mars, Vénus quoique adultère,
Est l'éternel respect des cieux et de la terre;
Dans l'ombre des forêts et parmi les troupeaux
Ida de ses amours allumait les flambeaux,
Ida qui pour Pâris brûlait d'un feu si tendre.
Malgré sa folle ardeur près d'elle on vit se rendre
Les Dryades ses sœurs : les Faunes, les Sylvains,
Les Pans aux pieds fourchus, jusqu'au dieu des raisins,
Du haut des verts coteaux et des grottes voisines,
Faisaient pleuvoir des fruits dans ses mains enfantines.

Dans ce flux et reflux de nos vices divers,

On ne s'informe point, dans ce siècle pervers,
Quelle main, quelle source enrichit une belle :
Si nos murs ne comptaient qu'une seule infidèle,
Notre sort serait doux ; mais Lesbie, à nos yeux,
Dans Rome avait déjà prostitué ses feux :
Quand un crime est commun, un crime n'est plus crime.
Ceux qui cherchent ici quelque reste sublime
Du sang des fiers Sabins et du vieux Tatius
Dans nos murs pervertis sont de nouveaux venus.
La blanche Chasteté redescendra dans Rome,
Quand l'Olympe tremblant verra la main de l'homme,
Détacher les soleils dont brillent ses lambris,
Quand des profondes mers les flots seront taris.
Déjà cette vertu languissait sous Saturne,
Aux belles de ce temps elle était importune
Même avant que Pyrrha repeuplât l'univers,
Lorsque des flots du ciel les monts furent couverts.
En ce siècle, dis-moi, quel lit est chaste encore ?

Ce Dieu maître du monde, et que le monde adore,
De la belle Junon ne s'est point contenté.
En vain d'un mur de fer, et de sa chasteté
Contre ce dieu puissant Danaé s'est munie,
Il pleut de l'or, elle ouvre à la brillante pluie !
On vit même une reine avouer pour amant
Un taureau monstrueux au front éblouissant :
Pour toi, suis dans tes mœurs la Grèce ou l'Ausonie,
Jy consens, mais au moins sois libre, ô ma Cynthie !

Digitized by Google

A Cynthie.

Ah ! ne revenez plus, tristes fêtes d'Isis,
Où Cynthie à ma couche a dérobé six nuits :
Malheur à toi, déesse à qui notre Ausonie
Des mystères du Nil doit la grave folie !
A toi même fatale, et fatale aux amans,
De tous les tendres cœurs tu causes les tourmens ;
Sans asile autrefois, et clandestine amante,
Tu connus le malheur, ta vie était errante ;
Depuis long-temps, Junon avait, au fond des bois,
En un mugissement changé ta douce voix,
Et de dards tortueux armé ton front coupable.

Combien de fois ta bouche, en une obscure étable,
S'est blessée en prenant ses verdoyans repas!
Parce que Jupiter t'a rendu tes appas,
Des déesses du ciel crois-tu marcher la reine?
Gouverne aux bords du Nil ton peuple au teint d'ébène,
Entre le Nil et Rome il est trop peu de mers!
Pourquoi venir ici rendre nos lits déserts?
Fuis de nos murs, barbare, ou sur ton front encore
Crains de voir ressortir ces cornes qu'il abhorre;
Le Tibre de tout temps du Nil fut l'ennemi.
Et toi, qui de mes maux n'es touché qu'à demi,
Par un triple baiser répare ton absence!
Jouet des airs, ma voix se perd dans le silence:
Réponds au moins; déjà sur le penchant des cieux
D'Icare redescend le char silencieux.
Mais non: la coupe pleine, et les lèvres vermeilles,
Tu tiens tête à Bacchus et tu braves les veilles;
Les dés enfin sont las de rouler sous tes mains!

Périsse le premier qui foula des raisins,
Et de leur doux nectar rougit une naïade!
Toi qu'aux champs de Cécrops une agreste peuplade
Égorgea justement, Icare, tu connais
Des pampres de Bacchus les perfides bienfaits;
C'est ivre qu'Eurytus descendit au Tartare;
Polyphême tomba près des coupes d'Ismare;
Des plus jeunes beautés Bacchus fanna la fleur,
Il abuse les yeux, il abuse le cœur;
Il fait qu'un tendre amant méconnaît sa maîtresse.
Que je suis malheureux! par sa liqueur traîtresse,
A mes yeux ma Cynthie est embellie encor!
Bois toujours, bois, Cynthie, et dans ta couped'or,
Dont le nectar vermeil réfléchit ta couronne,
En redisant les vers dont ma lyre résonne,
Du pétillant falerne épuise tous les flots.
Quand Bacchus des Amours allume les flambeaux,
Quelle femme se plaît dans un lit solitaire?

Je ne sais quoi la pousse aux doux jeux de Cythère ;
L'absence d'un amant les rend encor plus doux :
L'amour rassasié fait naître les dégoûts !

Au Poète Lyncée.

D'une amante adorée osez donc désormais
Aux regards d'un ami confier les attraits :
En d'autres bras ainsi mon imprudence extrême
A failli voir passer la moitié de moi-même,
Ma Cynthie ! Ah ! l'amour rit de la bonne foi !
A l'aspect d'une belle, un cœur bat, mais pour soi !
De l'amitié, du sang, l'Amour souille les chaînes ;
Dix ans il sait armer deux nations lointaines,
De Médée à Jason ouvre soudain les bras,
Et met un hôte infâme au lit de Ménélas.
Ah ! Lyncée ! ah ! perfide ! ô dieux ! tu l'as touchée,
Et ta main sur le champ ne s'est point desséchée !
Sans sa fidélité, traître, c'en était fait.....

Et tu survis, Lyncée, à ce lâche forfait!
Médite contre moi le fer, le poison même,
Tu le peux; mais du moins respecte ce que j'aime!
Dispose de mon cœur, de mon bien, de mes jours;
Ami, tout est à toi, tout, hormis mes amours!
Mes rivaux, Jupiter fût-il même du nombre,
Connaîtront ma fureur; je crains jusqu'à mon ombre:
Qu'est-ce qu'une ombre? Eh bien, mes soupçons insensés,
Au plus vain des aspects troublent mes sens glacés.
Mais sur l'intention l'offense est mesurée:
Ta langue par Bacchus fut alors égarée.
Le doux besoin d'aimer est si commun à tous,
Que des rides du sage on me verrait jaloux.
Lyncée en cheveux blancs encense mon idole;
Voilà tous mes rivaux, ce penser me console.
Parle donc, insensé, que te sert cette fois
Et Socrate, et les vers de ton sage Crétois,
Et cet esprit profond qui sonde la nature?

Peuvent-ils de l'Amour guérir une blessure ?
Laisse là Callimaque et ces esprits rêveurs,
Imite Philétas, cet ami des neuf Sœurs.
Quand tu dirais comment sur la plaine poudreuse
Du tendre Achéloüs coula l'onde amoureuse,
Et quel fleuve, fameux par ses mille replis,
Dans les champs phrygiens trompent ses flots surpris;
Le fier coursier d'Adraste, au tombeau d'Achémore,
Dans tes vers belliqueux parlerait-il encore,
Peindrais-tu Capanée atteint par Jupiter,
Et ce char que les dieux promirent à l'enfer,
L'Amour rit d'une Muse à son culte inutile.
Insensé, quitte aussi le cothurne d'Eschyle;
Il te faut essayer la couche des plaisirs,
Et détendre ta lyre au feu de tes soupirs.
Laisse les tons pompeux d'Antimaque et d'Homère,
Le dieu de la beauté n'est point un dieu sévère.
Tel, s'il n'est point au joug par la corne enchaîné,

Un fier taureau mugit de son soc indigné;
Tel, si l'on n'eût dompté sa muse trop hautaine,
Du tendre Amour Lyncée eût secoué la chaîne.

Les belles, dans leur vie ont mille soins divers,
Elles s'informent peu des lois de l'Univers,
Si le deuil de Phébé vient du char de son frère,
Ou si ce sont les dieux qui lancent le tonnerre,
Ou sur les bords du Styx, après notre trépas,
Si quelque ombre de nous descendra d'ici-bas.
Vois mon sort : qu'une belle aux Amours donne fête,
Roi du banquet, de fleurs on couronne ma tête,
Et cependant jamais dans les fastes de Mars
Le nom de mes aïeux n'attira les regards.
Malgré le peu de biens qu'on laisse à mes pénates,
De marcher le premier vainement tu te flattes,
Ma muse est mon trésor : blessé par les amours,
Sur des roses couché je veux languir toujours.

Celui qui dans ses vers, gloire de l'Hespérie,
Ressuscita chez nous Énée et Lavinie,
Dans les murs d'Actium, chers au dieu de Délos,
Peut ramener vainqueur César et ses vaisseaux.
Cédez, chantres romains, et vous, Grecs, faites place,
L'Iliade est vaincue, une œuvre enfin l'efface.
D'abord, heureux Virgile, au pied d'un chêne assis,
Aux bords du Mincio ta voix chante Thyrsis,
Comment d'un tendre amour Ménalque l'âme atteinte
Par deux pommes charma le cœur du bel Amynte,
Et comment Alexis, insensible à tout don,
Délices de son maître, évita Corydon.
De tes pipeaux encor le dernier son soupire,
Que la verte Dryade à tes chants vient sourire,
Que du vieillard d'Ascrée épurant les leçons,
Tu fais fleurir la vigne et jaunir les moissons,
Quand bientôt les tons fiers de ta lyre éclatante
Font croire à nos Romains que c'est Phébus qui chante.

Pour moi, de mes doux airs tous les cœurs sont bercés,
Et ceux qu'Amour épargne et ceux qu'il a blessés.
Ah ! quels que soient tes chants, ô cygne de Mantoue,
En luttant près de toi l'ignare oison s'enroue.

Oui, sur deux tons divers la lyre de Varron
Célébra tour à tour Leucadie et Jason ;
Aux sons voluptueux de sa lyre amollie
Catulle, près d'Hélène, a placé sa Lesbie,
Et de sa Quintilie, expirée en sa fleur,
Les doux vers de Calvus consacrent le malheur ;
Et toi de qui le Styx lave encor la blessure,
Tendre Gallus, tes airs font vivre une parjure !
Daignez, chantres divins, m'admettre à vos concerts,
Et nous bravons l'oubli, moi, Cynthie et mes vers.

Livre Troisième.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉGIES

DE PROPERCE.

LIVRE TROISIÈME.

Aux mânes de Callimaque.

Philétas, Callimaque, au fond de vos bois sombres
Laissez-moi pénétrer et consulter vos ombres :
Dans une source pure enfin désaltéré,
Le premier sur vos pas, pontife révéré,
J'introduis dans le sein de l'aimable Italie
Les chœurs voluptueux de la Grèce amollie.
Dites, chantres divins, quels bocages fleuris,
Quel antre obscur et frais vous prêtaient leurs abris ;

De quel ruisseau sacré puisâtes-vous les ondes,
Lorsque naissaient les vers sous vos plumes fécondes?
Eh! qu'un autre retienne Apollon dans les camps,
Moi, je polis sans art des vers doux et coulans;
Seuls à ma renommée ils ont donné des ailes,
Seuls ils ont couronné de roses immortelles
Ces élégans coursiers dont ma muse en naissant
Attela sous mes yeux son char éblouissant,
Ce char léger qui porte et l'Amour et les Grâces,
Ce char dont mille auteurs suivent de loin les traces.
Insensés, à ces jeux n'osez point vous fier,
La route du Parnasse est un étroit sentier.
Par vingt burins fameux nos annales transcrites
Joindront la Bactriane à nos vastes limites;
Moi, je rapporterai du temple des neuf Sœurs
Des vers qui dans la paix délassent les vainqueurs.
Muses, ornez mon front de guirlandes légères,
Il ploîrait accablé sous les palmes guerrières.

Certe, un beau nom grandit dans la postérité,
Vole de bouche en bouche, et se rit du Léthé :
Méconnu de mes jours, illustre après ma vie,
Le mien d'un double éclat aveuglera l'envie.
Qui saurait, sans les airs de nos chantres divins,
Quelle ruse a de Troie achevé les destins?
A Jupiter enfant quel mont servit d'asile?
Quel fleuve osa lutter contre le fier Achille?
Et si trois fois le char de ce chef furieux
D'Hector ensanglanté traîna le corps poudreux?
Ainsi Polydamas, Hélénus, Déiphobe,
Ainsi l'obscur Pâris à l'oubli se dérobe ;
Par le dieu de l'OEta mise en cendres deux fois
Ainsi revit Pergame, Ilion, et ses rois;
Ainsi l'écho lointain de leur chute dernière
Retentit d'âge en âge avec le nom d'Homère :
Des flammes du bûcher le mien victorieux
Ira, je le pressens, à nos derniers neveux.

Apollon ne veut pas qu'un nom bas ni vulgaire
Révèle sur ma tombe une cendre ordinaire.

Reviens, Muse, reviens aux vers accoutumés
Par qui de nos beautés les loisirs sont charmés.
Orphée, on dit qu'au son de tes cordes plaintives
Les fleuves attentifs s'arrêtaient sur leurs rives;
Sur les remparts thébains, aux accords d'Amphion,
D'eux-mêmes se rangeaient les rocs du Cythéron;
Toi, Polyphême, aussi vers ta grotte écartée
Tes chansons attiraient l'humide Galatée.
Est-ce un si grand prodige? Ainsi sur l'Hélicon,
Élevé par Bacchus, instruit par Apollon,
Epiant des amours les jeux et les querelles,
Je compose des vers si recherchés des belles.
Les marbres du Ténare, en colonne arrondis,
Ne portent point l'orgueil de mes riches lambris;
Sur l'or de mes plafonds, au poli de l'ivoire

L'ébène n'a jamais mêlé sa teinte noire ;
Mes vergers à grands frais dans Rome entretenus
Ne font point honte aux bois du noble Alcinoüs ;
On n'y voit point d'un roc jaillir, à pleine source,
Ces flots dont Marcius emprisonna la course ;
Mais sous mon humble toit fréquenté des neuf Sœurs
De leurs longs entretiens je goûte les douceurs ;
C'est là qu'aux sons vantés de mes molles cadences
Calliope se lasse à conduire des danses.
Heureuse la beauté dont Properce est l'amant !
Mes vers de ses attraits sont un sûr monument.
L'obélisque élancé, la haute pyramide,
Ce temple magnifique, Olympe de l'Élide,
Où le maître des dieux croit revoir ses palais,
La tombe où d'Artémise éclatent les regrets,
Sont de la mort, hélas ! comme nous tributaires !
Les orages, les flots, les feux incendiaires,
Le temps et l'homme même ensemble conjurés,

Minent ces monumens, débris défigurés;
Mais le Temps, ni la Mort, sous leur faux ennemie,
N'abattent point un nom étayé du génie.

Songe de Properce.

Un songe m'abusant de son image heureuse,
Je me croyais assis sur la cime fameuse
Où Pégase autrefois, fier coursier d'un héros,
De la fraîche Hippocrène a fait jaillir les flots.
Rome, j'allais déjà confier à ma lyre
La gloire de tes rois et de ton vaste empire;
J'allais boire à la source où l'antique Ennius
Vint étancher sa soif, quand les Albains vaincus,
Quand Émile chargé du butin de l'Asie,
Flaminius défait, les revers de Trébie,
Du prudent Fabius les savantes lenteurs,
Quand Annibal en fuite, et nos lares vainqueurs

Poursuivant ses débris qu'a dévorés Éole,
Et quand l'oiseau sacré, sauveur du Capitole,
D'un héroïque amas de mille faits divers,
De ce chantre célèbre éternisaient les vers.
Mais du haut d'une grotte aux Muses consacrée,
Apollon, s'appuyant sur sa lyre sacrée,
Me dit : « Eh quoi ! Properce aux poétiques eaux
« Prétend aussi puiser ; insensé ! les héros
« Confîraient-ils leur gloire à ta voix peu hardie?
« Laisse voler ton char sur la molle prairie ;
« Que sur le lit d'amour ton livre feuilleté
« Des délais d'un amant console la beauté ;
« Crains de donner l'essor à ta Muse infidèle,
« De ton génie étroit charge peu la nacelle ;
« Loin de la haute mer, théâtre affreux des vents,
« Glisse le long du bord sur des flots plus constans. »

A peine il achevait cette douce menace,

De son archet d'ivoire il m'assigne ma place :
De loin à mes regards s'offre un antre riant;
La mousse d'un sentier m'y conduit mollement;
Là, je vis suspendus aux voûtes rocailleuses
Les tambourins bruyans, et ces flûtes nombreuses
Que Pan forma jadis d'un fragile roseau;
Au milieu des neuf Sœurs, chefs-d'œuvre du ciseau,
S'enivre à pleine coupe un Silène d'argile;
Les oiseaux de Vénus que j'élève par mille
Y rasaient l'Hippocrène, et leurs becs empourprés
Effleuraient le cristal de ses flots azurés.

La troupe des neuf Sœurs, sur le mont dispersée,
Composait d'une main délicate, empressée,
Les présens qu'attendaient leurs doctes favoris;
L'une tresse en guirlande et la rose et le lis,
Aux thyrses de Bacchus une autre unit le lierre,
L'autre accorde sa lyre à sa voix douce et fière.

L'une d'elle m'aborde ; à sa taille, à ses traits,
Je connus Calliope : « En nos bocages frais,
« Me dit-elle, aux accens des trompettes guerrières,
« N'assemble point de Mars les troupes meurtrières;
« Crains la fougueuse ardeur d'un coursier frémissant,
« A ton char convient mieux le cygne éblouissant ;
« Ne va point célébrer dans quelles vastes plaines
« Le Teuton succomba sous les aigles romaines,
« Ni le Rhin débordé, dans ses flots gémissans,
« Roulant du fier Germain les bataillons sanglans ;
« Peins les amans chassés de la couche des belles,
« Leur fuite que trahit la voix des chiens fidèles,
« Ou quel charme puissant fait tomber les verroux,
« Et ravit la beauté sous les yeux des jaloux. »
Elle dit : et ma soif se rafraîchit à peine
Dans l'onde où Philétas puisait à coupe pleine.

Triomphe de César.

De l'Inde et de son or méditant la conquête,
Déjà du dieu César toute la flotte est prête
A sillonner des mers les gouffres opulens :
Digne prix d'un héros, des triomphes brillans
Sont préparés pour nous aux bornes de la terre;
Le Tygre enfin soumis, l'Euphrate tributaire,
Vont couler sous nos lois, et les Sères lointains
Viendront courber leurs fronts sous les faisceaux romains,
Puis du Parthe vaincu les haines étouffées
A notre Jupiter soumettront leurs trophées.
Partez, flottes, partez; sur les flots écumans
Déployez la terreur de vos mâts conquérans :

Coursiers romains, du Parthe apportez la dépouille,
Je prédis vos succès! Plus d'affront qui nous souille!
Purifiée enfin dans le sang des vaincus,
Rome a lavé sa honte et la mort de Crassus :
Partez, flottes, partez; de victoires nouvelles
De nos fastes chargez les pages immortelles.
O toi, Mars, protecteur et père des Latins,
Feux sacrés de Vesta qui réglez nos destins,
Ah! protégez mes jours jusqu'à ce jour de gloire
Où je verrai César sur un char de victoire,
Du peuple ivre d'amour fendant les flots pressés,
Ralentir ses coursiers par nos mains caressés :
Je le contemplerai des bras de ma Cynthie;
Je lirai par son nom chaque ville asservie;
Je compterai les traits du Parthe fugitif,
Et les arcs recourbés de l'Indien captif,
Et leurs chefs enchaînés sur un long amas d'armes.
O Vénus, si jadis, objet de tes alarmes,

Ton Enée à César transmit ton sang divin,
Protéges-en le reste et veille à son destin.
Jouissent les vainqueurs du fruit de leurs conquêtes !
Mes vœux au Capitole accompagnent leurs fêtes.

L'Amour, le tendre Amour est le dieu de la paix,
De la paix les amans encensent les attraits ;
Et cependant autour d'une maîtresse altière
Je soutiens des assauts et suis toujours en guerre.
L'or ne me tente point : sous de riches lambris
On ne m'aura point vu boire dans un rubis,
Ni dans la Campanie, en une même plaine,
Mille arpens fatiguer mes taureaux hors d'haleine,
Ni par un fol achat de cent vases d'airain
Aux débris de Corinthe associer mon bien.

O du fils de Japet argile infortunée !
De son art matériel notre âme dédaignée,

Accessoire du corps, de la droite raison
Pour se guider sur terre eut à peine un rayon :
Amoureux d'ennemis, de dangers, de tempêtes,
Nous courons entasser conquêtes sur conquêtes :
Nous n'embarquerons pas notre or sur l'Achéron,
Nu, l'on n'a qu'une obole à donner à Caron :
Là, seront confondus les lâches et les braves,
Et les Romains vainqueurs et les Parthes esclaves ;
Là, le roi de Lydie est assis près d'Irus,
Et Jugurtha captif non loin de Marius.
La mort dont la Nature en ses lois toujours stable
Nous a marqué le terme est la plus souhaitable :
Pour moi, mêlé tout jeune aux danses des neuf Sœurs,
Du paisible Hélicon j'aime à cueillir les fleurs ;
Si mon chagrin noyé dans les coupes repose,
J'aime un léger sommeil sur des feuilles de rose.
Quand, chassant devant soi les amours et les jeux
L'âge pesant viendra ravager mes cheveux,

Alors je sonderai les lois de la Nature,
Je saurai qui du monde ordonna la structure,
Sur quel rivage naît et meurt l'astre des jours,
Et pourquoi de la Lune, inégale en son cours,
En disque tous les mois les croissans s'arrondissent;
Sur la face des mers pourquoi les vents frémissent;
Quelles lois dans les airs retiennent suspendus
Ces flots qu'a bus cent fois le souffle de l'Eurus;
De l'arc pourpré des cieux quel doigt traça la route,
Et si du monde un jour doit s'écrouler la voûte :
Je saurai qui du Pinde ébranle les sommets,
Et du Soleil en deuil fait mourir tous les traits;
Du char de Bootès qui retarde la course
Et des feux de Maïa qui fait pâlir la source;
Quelle main dans leur lit emprisonna les mers,
Et divisa l'année en quatre temps divers;
Si des dieux souterrains donnent des lois aux ombres;
S'il gémit des géans en des cavernes sombres;

Sur le front d'Alecton s'il siffle des serpens ;
Si Phinée est à jeûn ; et de fouets déchirans
Si Tisiphone frappe Alcméon parricide ;
S'il est un malheureux qui sur un mont rapide
Roule une lourde roche ; et dans de noirs roseaux
D'une éternelle soif qui brûle au sein des eaux ;
Si dans un antre affreux hurle un chien à trois têtes ;
Si, rongé d'un vautour aux griffes toujours prêtes,
Titye est attaché sur neuf vastes arpens,
Espace trop étroit pour ses membres sanglans ;
Et pour le peuple seul si le sage veut feindre,
Que par delà la tombe il est des dieux à craindre.

A Lygdamus.

PROPERCE.

Toi dont par dessus tous Cynthie aime l'office,
Si tu veux, Lygdamus, que ma main t'affranchisse,
Trace-moi de ses mœurs un fidèle tableau,
Montre-le (rejetant un séduisant pinceau)
Tel qu'il est, non point tel que mon cœur le souhaite.
L'esclave a du mensonge une terreur secrète,
Il respecte sa foi, garde mieux un serment,
Puisqu'il voit sur ses pas marcher le châtiment.
Parle donc, mon oreille a si soif de t'entendre,
Qu'à ta bouche aujourd'hui je voudrais la suspendre:

De longs ruisseaux de pleurs coulaient-ils de ses yeux?
Laissait-elle à leur gré flotter ses blonds cheveux?
La vis-tu consultant une glace mouvante,
Du feu des diamans orner sa main charmante?
Ou bien de ses appas laissant le soin si doux,
Fouler aux pieds miroirs, fard, parfums, et bijoux?

LYGDAMUS.

Dans un triste réduit moins triste qu'elle encore,
Près d'esclaves, hélas! qu'un même ennui dévore,
Elle filait; de pleurs je la vis mille fois
Tremper le fil léger qui roulait sous ses doigts;
Sur moi levant les yeux, d'une voix presque éteinte,
Enfin, c'est en ces mots qu'elle exhala sa plainte :
« Voilà donc ses sermens? toi qui les entendis,
« Lygdamus, de ma flamme était-ce là le prix?
« Je te prends à témoin, tu suffis quoique esclave.

« Dans mon triste abandon l'infidèle me brave.
« Quel crime ai-je commis? sous quel ciel, dans quels lieux
« Trouvera-t-il un cœur si constant dans ses feux?
« Il veut me voir mourir dans mon lit solitaire,
« Je mourrai, Lygdamus, si ma mort peut lui plaire.
« Si ma rivale a su me ravir mon amant,
« Ce n'est point par ses mœurs, c'est par enchantement,
« C'est par le bruit affreux de son rhombe magique;
« De l'aile d'un hibou, sur une tombe antique
« Une plume tombée, une dent de dragon,
« Du courroux d'un crapaud l'infect et noir poison,
« Le bandeau déchiré d'une pâle momie,
« Ont fait seuls à Properce oublier sa Cynthie.
« Si mes songes sont vrais, s'ils ne me trompent pas,
« Déjà le châtiment se traîne sur ses pas;
« Arachné sur leur lit viendra tendre ses toiles,
« Ils dormiront glacés sous un ciel sans étoiles! »

PROPERCE.

Ah ! si ses pleurs sont vrais, si tel est son ennui,
A l'instant, Lygdamus, va, cours, vole, et dis-lui
Que douze nuits mes yeux trempés des mêmes larmes,
Tout absente qu'elle est, ne voyaient que ses charmes;
Écarte tout soupçon d'une infidélité,
Montre-lui seulement un amant irrité.
Si par tes soins la paix succède à nos querelles,
Sois libre, Lygdamus, et sois cher à nos belles.

Le Naufrage de Pœtus.

Or funeste, fléau de cette courte vie,
Toi par qui dans sa fleur elle nous est ravie,
Éternel aliment des vices des humains,
Qui traînes après toi le crime ou les chagrins :
Quand, pour te conquérir sur les rives du Phare,
Pœtus aux vents jaloux tendit sa voile avare,
C'est toi qui dans le sein des gouffres écumans
L'engloutis à jamais à la fleur de ses ans.
Ah ! des monstres lointains jeune et tendre pâture,
Il nage encor ; sa voix, malgré l'affreux murmure
Du flot qui sur sa bouche est brisé par les vents,
Sa voix peut exhaler ces regrets si touchans :

« Noirs orages, par qui ma tête est assiégée;
« Arbitres de ces mers, dieux de l'humide Egée,
« Où vont s'ensevelir mes jours à peine éclos,
« Mes mains, mes faibles mains s'élèvent sur les flots;
« Attaché par Neptune à des roches stériles,
« Des alcyons plaintifs effroyables asiles,
« Je mourrai! c'est sur moi qu'il lève son trident!
« Flots, exaucez les vœux de Pœtus expirant,
« Portez du moins mon corps aux rives d'Hespérie :
« Que ce débris console une mère chérie! »
La vague tournoyante à ces mots l'engloutit;
Ce fut son dernier jour et sa dernière nuit.
Infortuné Pœtus, à la vague en colère
Pourquoi donc rappeler ta jeunesse et ta mère!
La vague, sourde, hélas! ne connaît point de dieux!
Dans l'horreur de la nuit, par les vents orageux
Ton vaisseau déchiré voit rompre le cordage
Qui l'enchaînait au roc, théâtre de leur rage.

Ta mère, de ses pleurs honorant tes débris,
Voudrait en vain mêler les cendres de son fils
Aux cendres d'un aïeul, au sol de la patrie.
Ah ! ta tombe est ouverte aux flots de Carpathie :
Les oiseaux de Neptune en leur course lassés
Percheront sur tes os dans les mers dispersés.
Cruel Borée, effroi de la jeune Orithye,
Quel prix t'est revenu d'une telle furie ?
Toi, Neptune, pourquoi montrer un front joyeux ?
Sa nef ne recelait que des mortels pieux !
Nymphes des flots amers, filles du vieux Nérée,
Et toi, tendre Thétis, jadis mère éplorée,
Pœtus, du sein des flots soulevé par vos mains,
N'eût point lassé l'effort de vos secours divins !
A la rive du moins rendez votre victime,
Qu'elle ait un peu de sable aux bords de votre abîme ;
Le nocher côtoyant ce tombeau malheureux,
Dira : *Voilà l'effroi des cœurs audacieux !*

Allez humains, allez, pour vous-mêmes cruelles,
Que vos mains avec art recourbent les nacelles;
Pour vous frayer au Styx mille chemins nouveaux,
C'était peu de la terre, il vous fallait les flots.
L'ancre fixerait-elle en des ondes mobiles
Qui n'a pu se fixer sous ses lares tranquilles?
Qu'il est digne à mes yeux des maux les plus cruels
Ce volontaire exil de ses champs paternels!
Lorsque la mer sourit aux poupes de l'avare,
La nature trompait sa passion bizarre,
Pour qu'aux flots mensongers, se confiant encor,
Il fît enfin Neptune héritier de son or.
Jamais, jamais vaisseau n'a vieilli sur les ondes;
La tempête l'atteint dans les rades profondes:
Témoin ce bord funeste où resta sous les eaux
Le charmant Argynus si cher au roi d'Argos:
Dès lors la flotte en deuil que le zéphyre oublie,
Paya son long délai du sang d'Iphigénie:

La flotte part enfin, revient après dix ans
Couvrir les vastes mers de ses mâts triomphans;
Mais Neptune la brise aux rocs de Capharée,
Et montre aux flots lointains la Grèce naufragée.
Ulysse, ta prudence est vaine sur les mers,
Tu pleures chaque Grec qui boit les flots amers.
Tout conspira, Pœtus, à ta fin malheureuse,
Et ton fragile esquif, et la nuit orageuse;
Un cable pesait trop à tes bras délicats,
Ton oreille des vents redoutait le fracas.
Dans le cèdre poli, dans le noir térébinthe,
Dans la plume émaillée ou que la pourpre a teinte,
Sur le sein d'une amante il te convenait mieux
D'incliner mollement ton front voluptueux:
Mais, hélas! englouti dans les gouffres liquides,
La vague maintenant rompt tes ongles humides.
Si docile à ma voix, ton bras laborieux
Eût sillonné ton champ du soc de tes aïeux,

Peu riche, mais sans soins, chez tes dieux domestiques
Leurs mains en ce moment, à tes banquets rustiques
De ton petit domaine étaleraient les fruits !
Esclave d'une amante, hélas ! moi qui ne puis
Qu'à sa porte expirer, sur la foi des étoiles,
Jamais, noir Aquilon, tu n'enfleras mes voiles.

A Cynthie.

Cynthie, ô mes amours ! qu'il eut pour moi de charmes
Ce souper où Bacchus te fournissant des armes,
Contre moi déchaînée, un sein nu, l'œil ardent,
De mots injurieux tu vomis un torrent,
Et jetas à mes pieds d'une main incertaine
La table, les flambeaux, ta coupe demi-pleine :
Point de trève, il fallait m'assaillir de tes coups,
Et sillonner mon front de tes ongles jaloux,
T'en prendre à mes cheveux, arracher ma couronne,
Et bien plus il fallait, transformée en Bellone,
Mettre en pièces ma robe, en semer les lambeaux,
Et menacer mes yeux du feu de tes flambeaux :

A ces coups on connaît des flammes véritables,
L'amour n'habite point en des cœurs raisonnables.

O Vénus! quand livrée aux feux les plus cruels,
Une belle se roule aux pieds de tes autels,
De ses esclaves même encore environnée;
Quand, dans Rome, on la voit pâle, désordonnée,
Et tout entière en proie au trouble de ses sens,
Des flots de sa colère effrayer les passans;
Si dans les traits qu'un songe, ou que la toile étale,
Elle croit voir en eux une heureuse rivale,
C'est alors qu'un amant est sûr d'être adoré:
L'amour est chancelant dans un cœur modéré.
Ces fureurs, ces transports, ces tourmens qu'elle endure,
De sa fidélité sont le plus doux augure:
Me préservent les dieux d'une froide beauté.
Qu'un rival, en voyant le trait ensanglanté
Qu'a laissé sur ma bouche un baiser de Cynthie,

Frémisse, et sur mon teint dont la rose est flétrie,
Qu'il lise ton amour et surtout mon bonheur ;
Je me fais un orgueil de ma triste pâleur.
Il nous faut tour à tour, l'un des deux fondre en larmes,
Soit que des feux cachés dans tes yeux pleins de charmes
S'explique devant moi le langage muet,
Soit que ton doigt charmant m'impose un dur secret ;
Je hais une beauté dont les nuits sont paisibles,
L'amour se reconnaît à des marques visibles.

Ah ! qu'aux baisers d'Hélène il trouvait de douceurs,
Ce Pâris, qui du sein des combats et des pleurs,
Volait sanglant encore aux bras de sa maîtresse,
Tandis qu'aux murs de Troie, Hector bravait la Grèce.
Point de trève aux amours, je veux toute ma vie
Être en guerre avec eux, mes rivaux et Cynthie

Nulle belle en nos murs n'efface tes attraits,

Sois fière des présens que les Grâces t'ont faits!
Pourrais-tu sans dépit te savoir une égale?
Que celui dont la main à lui-même fatale
Autour de notre couche a tendu ses filets,
Au joug d'une marâtre obéisse à jamais!
Il ne doit les faveurs de cette nuit heureuse,
Qu'à Cynthie offensée et non pas amoureuse.

L'anniversaire de Cynthie.

L'AUBE venait d'éclore et déjà les neufs Sœurs
Environnaient mon lit; trois fois de sons flatteurs
Leurs mains frappant leurs mains charmèrent mes oreilles,
Et les chants qui coulaient de leurs lèvres vermeilles
Du jour où tu naquis m'annonçaient le retour.
Nuages, respectez l'azur d'un si beau jour,
Faites silence, ô vents, et toi, mer menaçante,
Laisse mourir sans bruit ta vague caressante.
Ce jour assoupira les plus noires douleurs;
Le roc de Niobé verra sécher ses pleurs,
L'Alcyon cessera de gémir sur les ondes,
Et Progné d'attrister nos retraites profondes.

O toi, qui vis le jour sous des astres heureux,
Lève-toi, ma chère âme, et rends grâces aux dieux,
A ces dieux immortels, amis de la justice.
Des Naïades d'abord que le cristal propice
Épure ton sommeil, et qu'ensuite ta main,
Aux flots de tes cheveux, sur ton front si serein,
Entremêle avec art les dons brillans de Flore;
Parais dans cette robe où ton Properce encore
Te retrouve plus belle, où la première fois
Je te vis, quand d'amour je demeurai sans voix.
Demande au ciel le don d'éterniser tes charmes,
Et de courber ma tête au pouvoir de leurs armes.
De vin, d'encens, de fleurs, parfume cet autel,
Puis, quitte envers les dieux, qu'un banquet solennel,
Aux propices lueurs de vingt torches sacrées,
Offre un vin écumant en des coupes dorées;
Et que loin dans la nuit se prolongent des chœurs,
Où parmi les parfums de la myrrhe et des fleurs,

Nos pas fatigueront la flûte harmonieuse ;
Qu'alors coule à ton gré ta voix licencieuse,
Que les ris du banquet chassent le noir sommeil,
Puis, avant que le jour monte en son char vermeil,
Nous irons, folâtrant sur les places publiques,
Danser de joie autour de leurs autels antiques ;
Le dé révèlera lequel d'entre nous deux
A de l'enfant ailé mieux ressenti les feux.
Quand Bacchus, épuisé de cette nuit sacrée,
Aura cédé le reste aux jeux de Cythérée,
D'autres solennités ton lit sera l'autel ;
Qu'ainsi s'écoule un jour par mes vers immortel !

L'empire des Femmes.

De faiblesse de cœur cesse de m'accuser,
Si je meurs en des fers que je ne puis briser :
Hélas ! c'est à jamais qu'une femme me lie
Au joug impérieux qu'elle impose à ma vie.
Dans mon printemps aussi je bravais les amours,
Vois mon sort, et contre eux sois en garde toujours.
Le seul nocher prévoit le calme ou la tempête,
Et le soldat le trait qui menace sa tête.

Afin que son héros dans les palais d'Eson,
Suspendît l'or brillant de la riche toison,
D'un noir dragon, Médée abaissa la paupière,

De ses dents fit éclore une moisson guerrière,
Et de taureaux armés de foudres et de feux,
D'un joug de diamans chargea les fronts fougueux.

Sur un coursier sans frein on vit Penthésilée,
Sur les vaisseaux des Grecs lancer la flèche ailée,
Et de son casque d'or dépouillant la terreur,
Aux lis de son beau front soumettre son vainqueur :
Mais l'orgueilleuse Omphale, ah! faut-il le redire,
Des belles bien plus loin a reculé l'empire;
Quand parmi les roseaux du beau lac de Gygès,
Ses doux appas goûtaient un bain tranquille et frais,
Elle voyait filer aux bords fleuris de l'onde
Cette main qui posa les colonnes du monde.
D'une argile endurcie aux fourneaux de Vulcain,
Sémiramis a vu sous sa puissante main
Eclore Babylone, et ses murs, vaste enceinte
Où, près d'un char qui roule, un char roule sans crainte;

Reine aussi de Bactra, de menaçantes tours,
De l'Euphrate écumant elle borda le cours.
Quand l'Olympe rougit de son maître adultère,
Sur les héros, les dieux, Muses il faut se taire.
Que dis-je? on vit l'opprobre habiter dans les camps,
Lorsque sortant des bras d'eunuques caressans,
Une reine pour prix de sa flamme impudique
Demandait Rome même et son sénat antique,
Ce sénat qu'à Memphis promettait son amant!
Nil perfide, tes bords ont bu tout notre sang:
Pompée y vint, hélas! trahi par la victoire
De son triple triomphe ensevelir la gloire.
Dieux! que n'est-il tombé dans les champs Phlégréens;
De quel affront sa mort eût sauvé les Romains!
Et plus heureux encor si sa valeur trompée
A César qui l'aimait eût remis son épée!
Du sang que bu Pharsale un opprobre éternel,
Une reine adultère, osa sur son autel

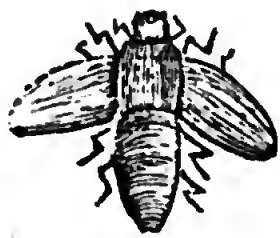
Renversant Jupiter, le souiller de l'image
De ses dieux aboyans, du Nil impur ouvrage.
Elle osa menacer des chaînes de Memphis
Ce Capitole auguste à ses charmes promis.
Des sons aigus du sistre on la vit la première
Couvrir de nos clairons la musique guerrière,
Quand ses esquifs creusés pour transporter les morts,
De nos vaisseaux guerriers bravaient les vastes bords.
Sur le roc Tarpéien, faut-il le dire, ô Muse!
On vit flotter dans l'air les tentes de Péluse,
Et des lois qu'au Forum l'Égypte allait donner,
Du sombre Marius les marbres s'indigner.
C'était donc pour languir sous le joug d'une reine,
Que l'on vit autrefois la liberté romaine
Du superbe Tarquin exiler les faisceaux?
Mais sur tes murs, ô Rome, ont lui des jours plus beaux;
Rends grâces à César, au joug il t'a ravie;
Dieux, prolongez le cours d'une si noble vie!

Le Nil épouvanté, dans son lit tortueux,
Recueillit cette reine, elle, et ses fers honteux.
Lorsque son sein, où siffle un horrible reptile,
Boit lentement la mort que sa langue distille,
Elle s'écrie : « O Rome ! ou d'Antoine ou de moi,
« Qu'avais-tu tant de peur ! César veillait sur toi ! »
Et c'est toi, reine impure, et c'est toi qui domines
Sur la ville de Mars et sur nos sept collines !
O champ de Lucanie à Pyrrhus si fatal,
Flotte de Scipion, dépouilles d'Annibal,
Enseignes de Camille, et toi double Bosphore,
Qu'au seul nom de Pompée on voit frémir encore,
Toi Syphax, qui pleuras aux genoux des vainqueurs,
Êtes-vous à jamais effacés de nos cœurs !

Et c'est chez nous qu'on vit, volontaire victime,
Curtius s'élancer au fond d'un noir abîme,
Décius se jeter dans les rangs ennemis,

Coclès d'un pont rompu défendre les débris,
Et Corvus immoler ce Gaulois plein d'audace,
Que combattait l'oiseau cher au dieu du Parnasse.

Rome, un dieu t'a fondée, et c'est encore un dieu
Qui, de ton Jupiter par fois te tenant lieu,
Sous le nom de César veille aux soins de ta gloire;
C'est au dieu de Leucade à chanter sa victoire;
Il vit se dissiper, en un tour de soleil,
De ses fiers ennemis l'effroyable appareil.
Nocher, quand tu fais voile, ah! que ton cœur retienne
Le doux nom qui soumit la vague ionienne.



Avarice des Femmes.

On se plaint qu'un baiser se vend au poids de l'or,
Que de l'état Vénus a tari le trésor :
De ce désordre, hélas ! on connaît trop la source :
Notre luxe sans frein corrompt tout dans sa course.
C'est pour nous que la mer de ses ports voit sortir
Et les perles d'Ormus et la pourpre de Tyr,
Et l'or que l'Indien en des plaines fécondes
Tire du sein brillant de ses mines profondes,
Et ce bois qui, rival de l'haleine des fleurs,
De la molle Arabie enrichit les pasteurs.
Nos Pénélope, hélas ! à l'aspect de ces armes,
Soumettent leur vertu, leur orgueil et leurs charmes ;

Digitized by Google

Le front de vingt beautés, de nos fils sans pudeur,
Étale l'héritage et notre déshonneur;
Elles s'offrent sans honte, et sans honte demandent;
Leur pudeur combat-elle, à l'or elles se rendent.

Rivages fortunés, où, sur son char vermeil,
L'aurore vient au monde annoncer le soleil,
Que vos hymens sont purs! qu'un époux doit s'y plaire!
Sitôt qu'en un bûcher la torche funéraire
A promené la flamme, on voit de toutes parts
Des épouses en deuil, et les cheveux épars,
D'un époux adoré se disputant les restes;
N'apercevant qu'un lit dans ces brasiers funestes,
Sur ce lit enflammé s'élancer à l'envi;
A qui craint de mourir tout honneur est ravi.
Leur mort est un hymen où leurs lèvres brûlantes
Baisent de leurs époux les reliques fumantes.
Mais pour nous, en nos murs, pour toute chasteté

De la chaste Évadné le nom seul est resté.
Du monde à peine éclos, ô pieuse jeunesse!
Vos moissons, vos vergers, faisaient votre richesse;
Des paniers où brillait la mûre des buissons,
Des coings dorés mûris sur le penchant des monts,
Étaient tout votre luxe, ainsi que des corbeilles,
Où, parmi des bluets et des roses vermeilles,
Une main virginale entremêlait des lis:
On y joignait parfois des pampres frais cueillis,
Et des raisins pourprés sur qui roulaient encore
Les perles de la nuit ou les pleurs de l'Aurore.
Quelques oiseaux des bois, peints de vives couleurs,
Étaient les seuls présens que faisaient les pasteurs:
Quel prix en tiraient-ils? Aux antres solitaires,
Quelques baisers cueillis aux lèvres des bergères.
S'endormaient-ils, leur lit était l'herbe des champs,
Et leur dais un vieux chêne aux rameaux verdoyans.
La peau d'un blond chevreuil composait leur parure;

Les nymphes devant eux détachaient leur ceinture.
Le bélier, dans ces temps, seul, des vallons fleuris
Aux grottes de l'Ida ramenait les brebis.
C'était peu : de nos champs tous les dieux tutélaires
Conversaient avec nous dans nos humbles chaumières,
Et Pan venait s'asseoir à nos joyeux banquets.
« Cher hôte, disait-il, soit que dans vos filets
« Vous attendiez dès l'aube, ou le ramier rapide,
« Ou l'oiseau du bocage, ou le lièvre timide ;
« Soit que l'arc à la main, sous la voûte des bois,
« De vos chiens vous suiviez et la trace et la voix,
« Cher hôte, appelez-moi du haut de la colline,
« Et j'irai vous rejoindre à la forêt voisine. »

Tous nos bois aujourd'hui sont déserts de leurs dieux;
Nos dieux c'est l'or ! C'est l'or qui fit fuir dans les cieux
L'antique bonne Foi ; c'est l'or qui règne à Rome ;
L'or seul fait le sénat, les lois, l'honneur et l'homme !

Monstre d'impiété, Brennus, la torche en main,
Arracha la Pythie à son trépied divin;
Mais son dieu secouant ses tresses immortelles,
Du Parnasse ébranla les cimes éternelles,
A leurs lauriers émus donna d'étranges voix,
Et sous des rocs de glace écrasa les Gaulois.

Le collier d'Ériphyle aux Grecs montrant son crime,
Sous Amphiaraüs ouvre le noir abîme;
Dans ses foyers cruels l'affreux Polymnestor
A Polydore arrache et la vie et son or.

O Rome (justes dieux, détournez mon oracle,
A nos fiers ennemis n'offrez point ce spectacle),
Tes richesses, ton or, sont le brillant écueil
Où viendront se briser ton nom et ton orgueil!
Mes oracles sont sûrs, mais le vent les emporte!
Ainsi, quand Ilion ouvrit sa vaste porte

A ce monstre où campaient Ulysse et ses soldats,
Cassandre s'écria : « Quoi ! ne voyez-vous pas
« Qu'au destin de Pâris votre destin s'enchaîne ?
« Insensés ! c'est la mort que ce colosse traîne ! »
Elle n'eût pu sauver Priam, ni les Troyens ;
Les oracles des dieux dans sa bouche étaient vains !

Les Jeux de Sparte.

Gloire à Sparte, à ses jeux, à son gymnase antique!
Là, nue, et sans rougir, fière autant que pudique,
Une vierge luttait; là, son bras délicat
Provoquait un athlète au rude pugilat.
Tantôt on la voyait, dans des flots de poussière,
Ou tromper en son vol une balle légère,
Ou du sabot dormant flageller la lenteur,
Ou, le corps tout couvert d'une noble sueur,
Tantôt toucher la borne, ou d'un bras intrépide
Faire siffler les airs sous un disque rapide;
Quand d'autres avec joie armaient leur tendre main
Du glaive étincelant, ou du ceste inhumain.

Celles-ci d'un coursier à la bouche écumante,
En cercles redoublés poussaient la fougue ardente,
Et d'un casque de fer pressaient leurs cheveux blonds;
Celles-là du Taygète assiégeant les vallons,
Des larmes du matin la chevelure humide,
A travers les rochers suivaient leur meute avide.
Comme on voit l'amazone aux bains du Thermodon
Toute nue inviter son poudreux escadron,
Telle Hélène sans voile, et montrant tous ses charmes,
Aux bords de l'Eurotas vint mesurer ses armes
Avec les fiers enfans de la blanche Léda.
Au ceste de Pollux Hélène enfin céda;
La victoire trahit ses coursiers si fidèles,
Car au char de Pollux le ciel donna des ailes.
Ont-ils jamais rougi, quoique dieux et vainqueurs,
D'avoir contre une femme exercé leurs grands cœurs?

Redoutant des amours les guerres instestines,

Sparte qui poursuivait les flammes clandestines,
Aux théâtres, aux jeux, voulait que librement
L'amante vint s'asseoir à côté de l'amant.
Point d'époux aux aguets d'un soupir adultère;
Comme on aimait sans crainte, on aimait sans mystère.
L'amour ne livrait point au message indiscret
Ses feux enveloppés des voiles du secret;
Il s'expliquait lui-même : au pied de sa maîtresse,
Sans délai, sans obstacle, il mettait sa tendresse;
Point de boudoirs fumant de parfums précieux,
Ni de robes de Tyr, pièges brillans des yeux.
Tant d'esclaves chez nous environnent nos belles,
Qu'à peine un seul soupir se fait jour auprès d'elles.
D'ombres enveloppé l'amour marche en nos murs;
Son visage, sa voix, ses gestes, sont peu sûrs.
O Rome! imite Sparte et ses luttes guerrières,
Et tu seras toujours mes amours les plus chères!

Google

A Cynthie.

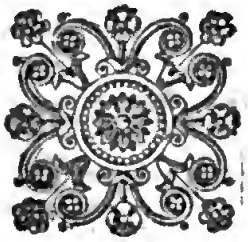
Qu'a l'avenir nos feux et sans trouble et sans bruit
Naissent avec le jour et redoublent la nuit!
Je venais de quitter la robe de l'enfance,
Aux routes du plaisir j'entrais en espérance,
Quand bientôt Lycinna, sans frais, sans aucun don,
M'enseigna des amours la première leçon.
Depuis trois ans entiers que je suis dans tes chaînes,
Si j'ai d'un mot ou deux payé ses tendres peines,
C'est beaucoup; dans tes feux je confonds tous mes feux :
Je veux vivre et mourir dans tes bras amoureux.
Crains le sort de Dircé, de cette aveugle épouse,
Qui, rêvant l'adultère en sa fureur jalouse,

Crut voir près de Lycus Antiope en son lit.
Que de fois sur ce teint que la douleur pâlit
D'un ongle déchirant elle laissa les traces !
Que de fois sur ce front qu'embellissaient les grâces
Dans l'or de ses cheveux elle porta la flamme !
Que de fois d'une tâche affreuse, rude, infâme,
Esclave infortunée, elle chargea ses mains,
Et lui donna pour lit quelques rochers voisins !
Dans la nuit d'un cachot, à sa langue embrasée
L'eau commune aux mortels fut même refusée.
Tu la vois, Jupiter, et tu ne descends pas
Briser les fers pesans qui meurtrissent ses bras,
Ton amante est esclave, et tu lances la foudre !
Qui peut, si ce n'est toi, mettre ses fers en poudre ?
Ingratitude ! ô honte ! après un long effort
Antiope sans toi fuit sa chaîne et la mort !
Au haut du Cythéron elle court éperdue ;
Il était nuit : son lit est une roche nue.

Dans les flots, dans les vents, dans la feuille des bois,
Elle écoute des pas, elle entend une voix.
Vainement elle implore en cette nuit horrible
L'indifférent Zéthus, Amphion si sensible :
Telle, quand fatigué de la lutte des vents,
Neptune par degré calme les flots grondans,
La vague en gémissant sur le rivage expire,
Telle enfin de ses maux Antiope respire,
Tels ses genoux tremblans vont toucher le gazon.
Mais bientôt d'Antiope apprenant le doux nom,
Les fils de Jupiter, qu'au sein de sa chaumière
Un berger recueillit pour les rendre à leur mère,
Ont reconnu leur sang. Barbare piété!
Aux cornes d'un taureau furieux, indompté,
Ils suspendent Dircé. Sur l'arène sanglante
On vit le corps poudreux d'une reine expirante!
Antiope, à ces coups reconnais ton amant,
De ta rivale enfin la plaine a bu le sang :

Du meurtre de Dircé sa lyre encore teinte,
Amphion le raconte aux rochers d'Aracynthe.

Epargne, ô ma Cynthie! épargne Lycinna,
Elle n'est point coupable. Un démon déchaîna
De la pâle Dircé la jalouse furie:
Laisse sur nos amours glisser la calomnie;
Je n'aime que toi seule, et je veux sous tes yeux
Aux feux de mon bûcher mêler mes derniers feux.



Invitation à Cynthie.

Minuit sonne : un billet et m'ordonne et me presse
De me rendre à Tibur ; il est de ma maîtresse :
On m'attend à l'endroit où de leurs blancs sommets
Deux tours fendent la nue, où, de son antre frais,
Tombant de roc en roc, l'Anio moins rapide
N'est plus qu'un lac, et forme une nappe limpide.
Que faire? De la nuit affrontant les terreurs
M'en irai-je braver l'audace des voleurs?
Si je crains d'obéir, mon repentir, mes larmes,
M'assailliront bientôt plus cruels que leurs armes.
Aux ordres de Cynthie indocile une fois,
Banni pendant un an je perdis tous mes droits,

Et j'appris que sa main n'était pas toujours tendre.
Quelles vaines frayeurs! d'où vient me faire attendre?
Les amans sont sacrés! Sciron sur le chemin
Leur épargnait les coups de son bras assassin.
Un amant dort en paix aux déserts de Scythie;
Quel barbare oserait attenter à sa vie?
Pour guider les amans la lune brille aux cieux;
Son flambeau dans la main l'Amour marche près d'eux;
Nul d'eux, des chiens cruels ne sentit les morsures.
Pour ces seuls voyageurs toutes routes sont sûres.
Quel monstre de leur sang pourrait être altéré,
A peine en reste-il en leur cœur déchiré!
L'Amour veille sur eux, Vénus est leur gardienne.
Parmi tant de périls si ma mort est certaine,
Elle me sera douce achetée à ce prix!
Ah! ma Cynthie au moins, sur mes restes chéris,
Près de ma tombe assise et négligeant ses charmes,
Répandra des parfums, des roses et des larmes.

Cynthie, au nom des dieux, loin des sentiers battus
Dépose mes débris ! Alors qu'ils ne sont plus,
On insulte aux amans si l'on foule leur cendre.
Va cacher cet amant si fidèle et si tendre
Dans les sables lointains d'un tertre infréquenté,
Ou sous les frais abris d'un bocage écarté :
Je ne veux point offrir, sur la route bruyante,
Et ma tombe et mon nom à la foule insolente.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Bacchus.

Volupté de l'Olympe, ô père des mortels,
Divin Bacchus, je tombe aux pieds de tes autels !
Ouvre à ma voile heureuse une mer calme et sûre !
De l'amour insensé tu guéris la blessure,
Ton nectar est un baume aux maux les plus cuisans,
Tu formes et tu romps les chaînes des amans.
Des poisons de Vénus viens épurer mon âme ;
Tu connais les tourmens d'une amoureuse flamme,
Témoins le char brillant et les lynx lumineux
Qu'Ariadne conduit sur la voûte des cieux.
Le repos de la tombe, ou ta coupe enivrante
Pourront éteindre seuls le feu qui me tourmente ;

L'amant sobre, isolé, dans le calme des nuits,
Et de crainte et d'espoir nourrit ses longs ennuis.
Si tes douces vapeurs, à tout mon sang mêlées,
Font couler le sommeil dans mes veines enflées,
Sentinelle assidue au penchant des coteaux,
Je défendrai tes ceps de la faim des oiseaux.
Si mes pieds sans relâche, en la cuve empourprée,
Font bouillonner le jus de ta grappe sacrée,
Je serai ton poëte, et te voue à jamais
Les débris de mes jours sauvés par tes bienfaits.
Je chanterai le dieu qui, des flancs de ta mère,
Te tira tout noirci des feux de son tonnerre,
Un roi contre tes ceps follement déchaîné,
Par sa mère en fureur Penthée assassiné,
Et comment un seul mot de ta voix souveraine,
Par un prodige heureux, dans les flots de Thyrrhène,
De leur esquif impie, où naissent tes raisins,
Jeta les durs nochers recourbés en dauphins.

C'est peu : ma muse encor te suivant dans ta route,
Mettra devant tes chœurs l'Indien en déroute.
Pourrais-je aussi te taire, ô charmante Naxos!
Toi qu'un fleuve de vin traverse de ses flots,
Fleuve odorant et doux qui sans tarir s'écoule,
Et de tes habitans abreuve au loin la foule?
La mitre, aimable dieu, ceindra ton front poli,
Et sur ton cou d'ivoire, un pampre frais cueilli,
Courbé par le doux poids de ses grappes pendantes,
Descendra mollement de tes tresses brillantes;
Arrosé chaque jour de parfums précieux,
Doit luire par mes soins l'or de tes blonds cheveux;
Sur tes pieds nus, le long de ta jambe élégante,
Doivent couler les plis de ta robe flottante;
Mille bruyans tambours, sous les lois des Thébains,
Résonneront ensemble à tes honneurs divins;
Des cymbales d'Ida l'éclatante harmonie
Par Cybèle elle-même y sera réunie,

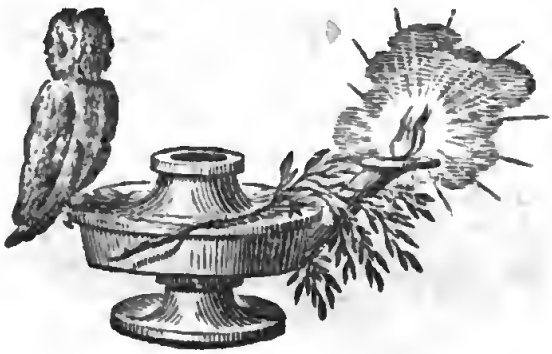
Tandis qu'à tes côtés, les Pans aux pieds fourchus
Enfleront à l'envi leurs chalumeaux aigus.
Versant ton pur nectar d'une coupe dorée,
Un prêtre de ton temple occupera l'entrée;
D'un cothurne exhaussé pour dire tes exploits,
J'imiterai Pindare et sa tonnante voix :
Mais au moins viens briser mes importunes chaînes,
Et fais que ta liqueur m'endorme avec mes peines.

Des Femmes.

L'HOMME, as-tu dit cent fois, est tout incontinence;
Je crois que sur ce point ton sexe a pris l'avance;
Quand vous avez rompu le frein de la pudeur,
Votre esprit suit sans loi les désordres du cœur;
Des flammes dans le chaume on suspendra la course,
Les fleuves à leur gré reviendront vers leur source,
Les syrtes offriront un asile aux vaisseaux,
Et les rocs de Malée un port aux matelots,
Avant que de pouvoir arracher de vos âmes
Ces brûlans aiguillons de passions infâmes:
Témoin Pasiphaé, qu'un fol amour poursuit,
Qui trompant les dédains d'un taureau qui la fuit,

Court s'enfermer aux flancs d'une blanche génisse
Que d'un savant ciseau lui créa l'artifice;
Éprise d'Énippée, aveugle dans ses feux,
Tyro se plonge au sein de Neptune amoureux;
La coupable Myrrha, brûlant pour son vieux père,
Voila son front honteux d'une écorce légère;
La fille d'Aëtès, dans le sang de ses fils,
Aux yeux de son époux, vengea ses feux trahis,
Et la reine d'Argos, adultère et cruelle,
Laisse au nom de Pélops une tache éternelle;
Et toi surtout Scylla, qui, vendue à Minos,
Cours apporter pour dot aux charmes du héros,
Ce cheveu dont la chute entraîna ta patrie,
Et qu'au front paternel coupa ta main impie.
Nisus, un lâche amour livra tes murs nouveaux!...
Vierges, qui de l'hymen recherchez les flambeaux,
Hélas! allumez-les sous un plus doux auspice!
Suspendue à la poupe (effroyable supplice),

Scylla tombe épuisée, et roule dans les flots.
Cependant les enfers ont pour juge Minos :
C'est qu'aux yeux des mortels, pour le soin de sa gloire
Il montra la justice auprès de la victoire.



Digitized by Google

Digitized by Google

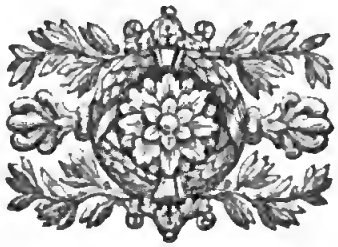
A Cynthie.

Je pars, et dans le sein de la savante Athènes,
D'un indomptable amour je vais briser les chaînes!
Ah! de ses propres feux lui-même est l'aliment;
L'aspect de ma maîtresse accroît mon long tourment.
Que n'ai-je point tenté pour éteindre ma flamme!
Mais Vénus en tout sens presse, assiége mon âme.
Sur ma couche muette, objet de son dédain,
Si je retiens Cynthie, elle s'endort soudain:
De mes yeux, de mon cœur je chasserai tes charmes;
Contre l'absence au moins les amours n'ont point d'armes.

Chers compagnons, lancez le vaisseau loin du port;

Vous, rameurs qu'a choisis le caprice du sort,
Prenez vos rangs; nochers, tendez d'heureuses voiles;
Tout nous rit, les zéphyrs, Neptune et les étoiles.
Adieu, superbes tours, adieu, jeunes amis,
Adieu, Cynthie, adieu, quelques soient tes mépris!
Sur les flots d'Adria, navigateur novice,
Du dieu puissant des mers je fais un dieu propice;
Au doux port de Leschée ouvert non loin de nous,
De l'onde ionienne oublions le courroux;
Bientôt, rasant les bords de la terre fameuse
Qui d'une double mer rompt la vague écumeuse,
Dans l'antique Pirée où je descends enfin,
De Thésée à grands pas je gravis le chemin.
Dans le divin Platon, là mon âme s'épure,
Ou cherche la sagesse aux jardins d'Épicure;
Là, le fier Démosthène au style foudroyant,
L'ingénieux Ménandre, au sel fin et piquant,
Et le tendre Euripide, et le tonnant Eschyle,

Le pur et doux Sophocle, aux règles plus docile,
De leurs nombreux écrits fécondent mes loisirs;
Dans les temples, mes yeux épris d'autres plaisirs,
Admirent l'art brillant de la riche peinture,
Et l'ivoire et l'airain, rivaux de la nature.
L'intervalle des ans, de la terre et des flots,
De mon âme blessée adoucira les maux;
Comptable aux seuls destins d'une innocente vie,
Que de lâches amours ne m'auront point ravie.



Digitized by Google

A Cynthie.

D'illusoires appas, femme jadis trop fière,
A mes yeux fascinés comment ont-ils su plaire?
J'en rougis maintenant; ma muse et mon amour,
Te présentant vingt fois sous un aimable jour,
Ont fait ta renommée, et s'ils te peignaient belle
Dans leur aveuglement, c'est qu'ils te croyaient telle.
L'Aurore dans mes vers avait moins de fraîcheur
Que ces roses d'emprunt qui couvraient ta pâleur.
Un reproche, un conseil des amis de mon père,
Ou la magique voix qui sous la vague amère
Épure les amans, n'eût qu'irrité mes feux.
On ne m'eût point jadis arraché ces aveux,

Sous le fer, dans la flamme, et si le dieu d'Égée
Eût roulé les débris de ma nef naufragée.
Je portais dans mon cœur Vénus et ses flambeaux,
Esclave, sous le joug je fléchissais le dos ;
Enfin j'ai jeté l'ancre, et ma nef fortunée
Repose dans le port de festons couronnée.
Aux syrtes échappé, de leurs soleils brûlans
Les zéphyrs de Tibur vont rafraîchir mes sens :
Puisque les dieux sont sourds, au moins à ma prière,
Raison, ô ma déesse, ouvre ton sanctuaire.

Livre Quatrième.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉGIES
DE PROPERCE.

LIVRE QUATRIÈME.

Le Dieu Vertumne.

Des formes que je prends ne t'étonne donc plus,
Je suis Vertumne; écoute, et vois mes attributs :
Ennemi des combats, et né dans l'Étrurie,
J'ai quitté sans regret mon antique patrie.
L'autel d'ivoire ou d'or ne m'a jamais tenté;
La foule m'importune; aimant la liberté,
Sur le marché romain je me suis mis en vue.
Là, du Tibre inconstant l'onde en lac étendue

Sous la rame bruyante écumait autrefois.
Dès qu'en faveur de Rome interrompant ses lois,
Notre fleuve eut changé de lit et de rivage,
On m'appela Vertumne : ou peut-être l'usage
Qui consacre à moi seul les fruits de la saison,
Et la changeante année ont-ils dicté ce nom.
Pour moi noircit la grappe au penchant des montagnes,
Pour moi l'épi laiteux jaunit dans les campagnes,
Pour moi du cerisier brille le fruit vermeil,
Pour moi rougit la mûre aux rayons du soleil,
Et se dore la prune aux regards de l'Automne.
Le laboureur joyeux pour tout vœu me couronne
Des branches d'un poirier qui courbe sous le faix
De doux fruits où la greffe a porté ses bienfaits.
La Renommée en vain veut me taire en ses courses;
Il faut en croire un dieu, mon nom a d'autres sources.
Ma nature est flexible, et prend avec succès
Des dieux et des mortels et la taille et les traits :

Coquette, je souris sous la gaze légère,
Romain, je sais marcher sous la toge sévère;
Donnez-moi cette faux, couronnez mes cheveux
De ce foin verdoyant, vos yeux même, vos yeux
Croiront que je reviens de faucher la prairie;
L'épée aussi sied bien à ma main aguerrie;
Sous la gerbe courbé, je suis un moissonneur.
Quoique ami du repos, du lierre du buveur
Couronnez-moi : Bacchus me souffle alors sa rage,
Et le vin en rubis monte sur mon visage.
Sous la mitre indienne on me prend pour Bacchus,
Une lyre à la main, je suis le blond Phébus,
Un filet sur le dos, aux daims je fais la guerre,
Une autre fois lançant une flèche légère,
Je suis un faune, et tends des piéges aux oiseaux.
J'excelle, autre Myrtile, à joindre deux chevaux
Au joug d'un char rapide, et dans l'art difficile
D'échanger deux coursiers pendant leur vol agile.

Pêcheur, la ligne en main, au crédule poisson
Du haut d'un roc je jette un perfide hameçon ;
D'un riche habit couvert, marchand je vends, j'achète ;
Berger, l'on me surprend courbé sur ma houlette,
Ou portant à travers les sillons rembrunis
Un panier tout chargé de roses et de lis.
Les fruits, s'il est besoin de me vanter encore,
Naissent pour moi, pour moi le soleil les colore.
J'ai pour mes attributs la courge au large flanc,
Le concombre verdâtre, et le choux jaunissant ;
Et la première fleur qui brille en la prairie
Vient mourir sur mon front, pour mon front seul cueillie.
Le pouvoir de changer de formes et de traits
M'a valu dans ma langue un nom grand à jamais.

O Rome, ces Toscans dont tu fus l'ennemie,
Aujourd'hui dans tes murs, de leur douce patrie
Portent encor le nom. Ce fut non loin du temps

Où Lucmon à ton bras joignant ses combattans,
Du fier roi des Sabins abattit la puissance,
Que tu versas sur nous ta noble bienfaisance.
J'ai vu leurs traits brisés, j'ai vu leurs bataillons
Fuir la mort, ou tomber dans tes sanglans sillons.
Jupiter, et vous, dieux, rendez Rome éternelle,
Et que de siècle en siècle elle se renouvelle.
Huit vers encor, c'est tout : si le juge t'attend,
Ce qui me reste à dire à huit vers seuls s'étend.

Pauvre divinité d'une ville bien chère,
Avant Numa j'étais une souche grossière
Que la faux recourbée à la hâte ébaucha.
Honneur à Mamurus! Et toi, terre d'Osca,
Sois légère à ses mains dont le naissant génie,
Aux métaux dans ces temps a su souffler la vie,
Et put au froid airain donner mes traits divers;
Cet œuvre seul l'illustre aux yeux de l'univers.

Digitized by Google

Aréthuse à Lycotas.

Lis, mon cher Lycotas, cette lettre est pour toi,
Si tant de fois absent Lycotas est à moi!
Ces lignes que tu vois pâles, demi-tracées,
Hélas! ce sont mes pleurs qui les ont effacées:
Ne cherche point pourquoi ces mots sont imparfaits,
De ma mourante main ce sont les derniers traits!

Quoi! la riche Bactra, voisine de l'aurore,
Et le noir Indien que le soleil dévore,
Et le Sère qui guide un coursier cuirassé,
Et le Breton lointain, et le Gète glacé,
T'enlèvent tour à tour à mon ardeur jalouse!

Digitized by Google

Où sont les douces nuits qu'attend ton épouse !
De ma défaite enfin est-ce donc là le prix ?
Ah ! d'un bûcher croulant les feux mal assoupis
Ont sans doute allumé ma torche nuptiale,
Le Styx à cette fête a fourni l'eau lustrale,
L'Hymen en mes cheveux plaça mal son bandeau,
Il ne fut point absent, mais il vint sans flambeau.

Dans l'ardeur de mes vœux, de peintures sacrées,
O Rome, en vain j'ornais tes portes révérées :
Quatre fois mon aiguille a, pour mon Lycotas,
Brodé de pourpre et d'or un habit de combats.
Périsse le premier dont la hache tranchante
Mutila pour les camps la forêt innocente,
En forma des remparts, et dont l'art malheureux,
Dans un os recourbé trouva des sons affreux :
Nouvel Ocnus, il faut que de sa main cruelle
Il file à reculons cette corde éternelle,

D'un âne insatiable éternel aliment.
Dis, l'airain n'a-t-il pas blessé ton sein charmant?
Le glaive a-t-il meurtri ta main si jeune encore?
Que serait-ce, grands dieux, si ce sein que j'adore,
Des baisers d'une amante étalait la fureur?
Je mourrais, Lycotas, je mourrais de douleur!
Ton teint languit, dit-on; sa rose pâlissante
Demande-t-elle aux dieux ton Aréthuse absente?
Quand Vesper, dans le ciel, ramène avec les nuits,
Aux mortels le repos, à mon cœur ses ennuis,
Je dis ton nom; ma bouche est collée à tes armes,
Je les baise cent fois, je les trempe de larmes,
Je querelle ma couche et ses voiles brûlans,
L'Aurore et les oiseaux endormis trop long-temps.
Près du foyer, l'hiver, de toi seul occupée,
J'ajuste de Sidon l'étoffe découpée.

Sur les tableaux, où l'art traça cet univers

Qu'une immortelle main suspendit dans les airs,
De l'Araxe indompté mes yeux cherchent la source;
Je vois combien de jours un Parthe dans sa course
Peut sevrer son coursier des herbes et des flots;
Ici, le froid Borée enchaîne les ruisseaux;
Là, l'ardent Sirius met la glèbe en poussière.
Je m'informe surtout quelle haleine prospère
Doit rendre nos vaisseaux aux bords Hespériens.
Ma sœur auprès de moi mêle ses pleurs aux miens,
Et pâle de terreurs, ma nourrice me jure
Que ton retour attend le coucher de l'Arcture.

Trop heureuse Hippolyte! un javelot en main,
Le sein nu, tu t'offris aux yeux du camp troyen;
De tes cheveux dont l'air roulait les molles ondes,
Un casque affreux pressait les tresses vagabondes!
A nos belles du moins, si Rome ouvrait ses camps,
De ta tente gardienne, on m'eût vue en tout temps

A tes côtés gravir ces rocs hyperborées,
Où, des fleuves muets sur leurs urnes sacrées,
L'hiver tresse en cristaux les torrens suspendus.
Tout amour est sublime ; au souffle de Vénus
Si son divin flambeau doit l'éclat qui l'anime,
Elle double ses feux, quand il est légitime.

Pure image des eaux, ce cristal où tu bois,
Cette pourpre, cet or, ravis au roi des rois,
Sont muets ! valent-ils un seul mot de ta bouche !
Glaucis, toujours hurlant, tient ta place en ma couche.
Mes Lares à regret, quand l'an est de retour,
Entr'ouvrent seulement aux visites du jour.
Le verd laurier pétille en mes foyers antiques,
Dans les noirs carrefours, sur les places publiques,
Ma main offre à nos dieux, la verveine et des fleurs.
Soit que ma lampe expire, éteinte par mes pleurs,
Des bords d'un toit voisin soit qu'un hibou gémisse,

Ils n'annoncent que trop un prochain sacrifice !
Un jeune agneau tombé sous le couteau mortel,
D'un prêtre avide et dur doit enrichir l'autel.

Aux assauts de Bactra ne mets pas tant de gloire,
Lycotas ; quel sera le prix de ta victoire ?
De ravir à ses rois un lin éblouissant !
Crains le Parthe rusé qui fuit en menaçant,
De ses frondeurs surtout crains la grêle brûlante :
Rome t'attend, reviens ; que ta main triomphante,
Sur le char du vainqueur, près des Parthes défaits,
Agite doucement la lance de la paix !
Reviens, cher Lycotas, surtout reviens fidèle,
Aréthuse à ce prix veut te revoir près d'elle !
Et sous tes traits voués au fier dieu des combats,
J'écrirai : *Jupiter m'a rendu Lycotas.*

Tarpéia.

Tarpéia, son destin, son infâme tombeau,
Et Jupiter captif en son temple nouveau,
Ont réclamé mes chants : sur un antre où le lierre
Mêlait son noir feuillage à la mousse légère,
Des arbres verts formaient des bosquets fortunés,
De murmurantes eaux leurs pieds étaient baignés :
Retraites de Sylvain, vers leurs sources sacrées
Sa flûte rappelait ses brebis altérées.
Là, Tatius oppose à la grêle des dards
Le chêne et le gazon élevés en remparts.

O Rome! qu'étais-tu quand de Cures prochaine,

De ses sons prolongés la trompette lointaine
Ébranlait sur son roc les murs de Jupiter?
Alors, dans ce Forum, d'où ton peuple si fier
Dicte aujourd'hui des lois à la terre domptée,
Du rustique Sabin la pique était plantée.
De tous côtés ouverte à l'insulte des dards,
Forte des citoyens qui formaient tes remparts,
Tes murailles d'alors étaient les sept collines.
Aux lieux où du sénat tonnent les voix divines,
Une source abreuvait le coursier belliqueux :
C'est là que, digne, hélas ! d'un trépas moins affreux,
Tarpéia vint puiser, encor chaste prêtresse :
Son front jeune fléchit sous l'urne qui le presse ;
Elle voit Tatius, dans son camp sablonneux,
A de prochains combats préludant par des jeux :
L'or de ses cheveux blonds, l'éclat de son armure,
Son front noble, son air, sa royale stature,
Ont enchaîné ses sens : elle tremble, et soudain

Son urne, qu'elle oublie, échappe de sa main.
Que de fois, pour cacher le feu qui la tourmente,
Elle impute un présage à la lune innocente,
Et dit que, pour chasser ces sinistres tableaux,
Son corps de l'Albula sollicitait les eaux!
Combien de fois, de peur que la pointe des armes
Du charmant Tatius ne détruisit les charmes,
Aux nymphes elle offrit des lis éblouissans!
Le soir, elle gravit sur ces rocs menaçans
Où l'ancien Capitole avoisinait les nues;
Là, les bras déchirés par les ronces aiguës,
Non loin de Jupiter, de son foudre vengeur,
Elle montre en ces mots le trouble de son cœur:
« Objets chers à mes yeux, armes éblouissantes,
« Sabins, chefs et soldats, et vous poudreuses tentes,
« Puissé-je en ce moment, près de vos feux épars,
« Sur Tatius, captive, attacher mes regards!
« Adieu, naissante Rome; adieu, tes sept montagnes

« Adieu, tendres parens; adieu, chastes compagnes;
« Adieu, pure Vesta, qu'outrage ce discours!
« Le voilà le coursier qui porte mes amours!
« Ah! Tatius le flatte et de sa main guerrière
« Rejette sur son cou les flots de sa crinière!
« Ne vous étonnez plus si des chiens aboyans,
« De Scylla parricide enlaidissent les flancs,
« Et si du Minotaure on vit la sœur coupable,
« Du dédale crétois, par un fil secourable,
« Rouvrir à son amant les chemins tortueux;
« Une vestale, ô ciel, put céder à ses feux!
« Pour ton culte, Vesta, pourquoi m'as-tu choisie?
« Moi, l'opprobre éternel des vierges d'Ausonie!
« Ah! si le feu sacré mourut sur tes autels,
« Pardonne, mes pleurs seuls, mes pleurs sont criminels,
« Il était nuit et jour inondé de mes larmes!
« Demain Rome, dit-on, attend le sort des armes;
« Gravis, cher Tatius, cet humide coteau,

« Crains le sentier qui mène à son riant plateau ;
« Le sol en est glissant, et ses routes tournantes,
« Dans les rocs buissonneux cachent des eaux dormantes.
« Hélas ! que n'ai-je appris l'art des enchantemens !
« Jeune et charmant héros, ma langue à tous momens,
« Ou par un chant magique, ou par un sourd murmure,
« Rendrait vains tes périls, et ta lance plus sûre.
« Qu'à mes yeux te sied bien le long manteau des rois !
« Mieux qu'à ce chef obscur qui nous donna des lois,
« Qui, rejeté du sein d'une mère cruelle,
« D'une louve en naissant suça l'âpre mamelle ;
« Rome sera ma dot, Rome que dès ce jour,
« Avec ses fiers Romains te promet mon amour,
« Soit qu'amante en ton lit j'entre comme étrangère,
« Soit que de tes enfans, reine, je sois la mère :
« Que dis-je? enlève-moi! Rends, rends à ces Romains
« L'injure qu'ils feront aux filles des Sabins;
« Dans les rangs ennemis où seule je m'élance,

« Sur mon manteau royal cimentons l'alliance.
« Jeunes femmes, qu'Hymen enchaîne à son autel,
« Que ce dieu chante seul en ce jour solennel,
« Que la trompette cède à nos flûtes légères ;
« Peuples, n'en doutez plus, vos lances meurtrières
« Dormiront en repos sur mon lit nuptial.
« Mais j'entends le clairon : quatre fois son signal
« Annonce que la nuit va replier ses voiles,
« Que déjà sous les flots descendent les étoiles ;
« Mais Tarpéia s'endort... Jeune et charmant héros,
« Ah ! puisse ma pensée, au sein d'un doux repos,
« De ta riante image être long-temps bercée ! »

Tristes égaremens d'une amante insensée !
Une noire furie assise à tes côtés
Dispute au doux sommeil tes membres agités ;
La déesse qui veille au feu sacré de Troie
Joint leurs ardeurs aux feux dont tes os sont la proie.

Comme on voit, le sein nu, précipitant ses pas,
L'Amazone farouche, amante des combats,
Courir le long des bords du Thermodon rapide,
Ainsi tu disparais à travers l'ombre humide.

C'était fête dans Rome; en l'honneur de Palès,
Chargés de mets grossiers fumaient de longs banquets;
Les pasteurs y chantaient, au retour de l'année,
Ce jour où sous leurs mains naquit Rome étonnée.
Tour à tour par le vin ou la joie enivrés,
Sur des tas d'un foin sec à la flamme livrés,
Ils sautent, et tombant sur leurs tables agrestes,
De leurs mets renversés foulent aux pieds les restes.
La loi de Romulus suspendait les travaux,
Livrait sa garde même aux charmes du repos,
Et faisait taire au camp l'éclatante trompette:
Avide des momens que le hasard lui prête,

Tarpéia court, descend, se mêle aux ennemis;
Dans un traité vend Rome, y demande pour prix
La main de Tatius, qu'on promet à son crime;
Du mont dont la nature a défendu la cime,
Et la fête et la nuit ont ouvert les accès:
Seule, le fer en main, certaine du succès,
Elle égorge des chiens la garde vigilante.
Tout dormait: mais du haut de la voûte éclatante,
Seul, sur ces murs naissans, tenant les yeux ouverts,
Jupiter lui promet une dot aux enfers:
Devant le Capitole, et dans Rome indignée,
La vestale fixait l'heure de l'hyménée;
Mais Tatius: « Reçois cet honneur qui t'est dû,
« Prends mon sceptre, en mon lit apporte ta vertu. »
Il dit: l'infortunée a, sous le poids des armes,
Perdu dans un instant et la vie et ses charmes!
Ce roc dont nuit et jour son père était gardien,

De son nom détesté s'appela Tarpéien.
O père infortuné, ta fille criminelle
Te valut cet honneur, honte affreuse pour elle !

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ombre de Cynthie.

Les manes et l'enfer ne sont point mensongers,
L'ombre victorieuse échappe aux noirs bûchers.
Non loin de l'Anio, la cendre de Cynthie
Au bruit des flots dormait à peine refroidie;
Je la quittai! Bientôt un pénible sommeil
M'offrit de son bûcher le funeste appareil.
Seul, dans le lit glacé dont elle fut la reine,
Je sentais sur ma bouche errer ma plainte vaine,
Quand son ombre vers moi se baissa lentement.
Ses cheveux, de son front périssable ornement,
Ses immobiles yeux qu'avaient éteints les Parques,
Du bûcher dévorant ne portaient point les marques;

La flamme avait noirci l'anneau de ses amours,
Doux gage qu'à son doigt elle portait toujours;
Sa robe sur son corps flottait demi-brûlée.
Des pâles eaux du Styx sa bouche était souillée,
Et ses mains se croisaient avec un triste bruit;
Mais son esprit, vainqueur de l'éternelle nuit,
Reparut tout entier dans sa voix menaçante :
« Volage adorateur d'une nouvelle amante,
« Perfide! me dit-elle, est-il vrai? le repos
« A sitôt sur tes yeux répandu ses pavots!
« Et cependant les sons de la flûte plaintive
« N'ont point conduit mon ombre à l'infernale rive;
« D'une tuile brisée un dur et vil débris
« Soutenait seul ma tête, objet de tes mépris.
« L'insensible Zéphyre emporta sur son aile
« De mes secrets amours le serment infidèle.
« Si j'eusse vu ta main prête à fermer mes yeux,
« Si ta voix, consolant mon chevet douloureux,

« Eût de quelques sanglots honoré ta Cynthie,
« Une aurore de plus eût éclairé ma vie!
« As-tu suivi le char? tout mouillé de tes pleurs,
« Un vêtement de deuil montrait-il tes douleurs?
« Ah! si tu rougissais d'accompagner ma cendre,
« Dis, d'un peu de pitié, t'es-tu laissé surprendre?
« Quand le char de la mort m'emportait loin de toi,
« T'a-t-on vu retarder la marche du convoi?
« Des vents sur mon bûcher appelas-tu l'haleine?
« Sur mes os, que la flamme a consumés à peine,
« As-tu versé le nard? ou les as-tu rougis
« De quelques flots d'un vin qu'on achète à bas prix?
« Et ton avare main, sur mes cendres éteintes,
« Daigna-t-elle jeter d'obscures hyacinthes?
« Mais quelle est ma rivale? un monstre d'impudeur,
« Qui livrait ses appas au plus vil acheteur,
« Et maintenant dans Rome, en sa marche insolente,
« Salit l'or précieux de sa robe traînante.

« Qu'une esclave lui vante un seul de mes attraits,
« Sa corbeille se rompt sous un injuste faix;
« Si Pétale à mon ombre effeuille quelques roses,
« Au vil poteau liée, aux verges tu l'exposes;
« Qu'elle invoque mon nom, criminelle à tes yeux,
« Lalage par ton bras est traînée aux cheveux.
« Je bus la mort au fond d'une coupe livide;
« Tu le sais, Lygdamus, et toi, nomade avide,
« Que de l'airain rougi les feux accusateurs
« Démasqueront, malgré tes charmes imposteurs.
« Ce cercle d'un or pur où vivait mon image,
« Que ma cendre attendait pour dernier héritage,
« En collier se transforme; attaché par ta main,
« De ma rivale, hélas! il décore le sein!
« Mais grâce aux vers si doux dont il me fit la reine,
« L'ingrat Properce échappe à la plus juste haine.

« Je jure les Destins, aux arrêts sans retour,

« Que je te fus fidèle ; au seuil du noir séjour,
« Qu'à ce prix, contre moi, Cerbère à peine gronde!
« Si Cynthie est parjure, ah! qu'un reptile immonde
« Siffle autour de sa tombe, et couve sur ses os!
« Par delà l'Achéron et ses dormantes eaux
« Sont deux champs opposés ; fendant les vagues sombres,
« Par deux chemins divers, là descendent les ombres ;
« Quand la barque infernale emporte d'un côté
« Clytemnestre agitant un fer ensanglanté,
« Et la reine de Crète, et jusqu'à la génisse,
« Que d'un ciseau fameux lui vendit l'artifice,
« De l'autre, un riche esquif de roses couronné,
« Porte vers l'Élysée un groupe fortuné,
« Vers l'heureux Élysée, où des fleurs immortelles
« Parfument des zéphirs et l'haleine et les ailes,
« Où la lyre, le chant, l'airain mélodieux,
« Sur le ton lydien guident des chœurs nombreux.

« Deux ombres en ces lieux, du parjure ennemies,
« Andromède, Hypermnestre y racontent leurs vies.
« L'une redit la roche où d'horribles liens
« Par l'orgueil de sa mère avaient flétri ses mains ;
« L'autre redit souvent, pure de si grands crimes,
« De ses coupables sœurs l'hymen et les victimes ;
« Car l'Amour laisse aux morts le charme de ses pleurs !
« Moi seule je me tais sur tes vagues ardeurs.

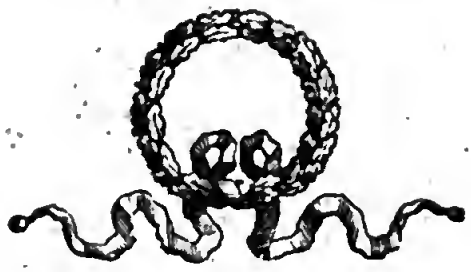
« Aux philtres de Chloris si ton âme asservie
« Ne l'est pas tout entière, exauce ta Cynthie !
« Prends soin de ma nourrice, elle dont les vieux ans
« Se hâtaient pour t'ouvrir sans espoir de présens ;
« Que ma chère Latris, dont le nom peint l'office,
« Refuse mon miroir aux yeux dont l'artifice
« T'a, malgré tes sermens, fait violer ta foi ;
« Brûle jusques aux vers que tu traças pour moi;

« L'encens déplaît aux morts! Seulement de la pierre
« Dont l'on couvrit ma tombe écarte un peu le lierre;
« Déjà ses bras rampans serpentent sur mes os !
« Aux bords où du cristal de ses limpides eaux
« L'Anio rafraîchit les beaux vergers d'Alcide,
« Où l'ivoire plus blanc peut braver l'ombre humide,
« Grave sur mon tombeau ces vers en mon honneur,
« Qu'en glissant sur les flots lise le voyageur :
« *Au vallon de Tibur dort la belle Cynthie,*
« *Par sa tombe, Anio, ta rive est ennoblie.* »

« Recueille avec respect tous ces songes pieux,
« Par la porte sacrée envoyés par les dieux;
« La nuit, Cerbère échappe à sa pesante chaîne,
« Et des ombres, la nuit, erre la troupe vaine;
« Le jour, la loi des morts les rappelle au Léthé,
« Et par le vieux Caron ce noir peuple est compté.

« Amante de Properce, il faudra me le rendre!
« Sa cendre doit bientôt se mêler à ma cendre. »

Là, sa voix, exhalée en longs gémissemens,
Meurt, et son ombre échappe à mes embrassemens.



Hercule et Cacus.

Quand des prés d'Erythie, où gisait Géryon,
Les bœufs suivaient les pas du fils d'Amphitryon,
Ils foulèrent enfin la colline superbe
Où bientôt nos palais vinrent usurper l'herbe;
Lieux chéris des pasteurs, c'est là que le héros
Et ses bœufs fatigués cherchent le doux repos,
Sur ces bords où depuis, enfermé dans la ville,
Le Vélabre à la rame offrit son lac tranquille :
Mais leur repos fut court; hôte cruel et fier,
Cacus par leur larcin outragea Jupiter;
Ce monstre, sous l'abri de rocs inaccessibles,
De son triple gosier poussait trois voix horribles :

Son bras, pour tromper l'œil sur son vol odieux,
Les traîne à reculons dans ses antres affreux.
Jupiter, qui le suit sous sa roche perfide,
Fait mugir les taureaux; à cette voix Alcide,
De l'antre où se cachait leur pâle ravisseur,
Brise la porte infâme, et, l'œil plein de fureur,
Entre, et de sa massue enfant du verd Ménale,
Abat sa triple tête aux humains si fatale.
Triomphant, il s'écrie : « Allez, allez, taureaux,
« Taureaux deux fois conquis, dernier de mes travaux,
« Allez, et consacrez de vos voix mugissantes
« Ces pâturages frais, ces plaines fleurissantes,
« De Rome qui doit naître, un jour, marché fameux: »
Il dit : et de la soif il ressent tous les feux;
(Phébus de ces vallons avait tari les ondes):
Mais il entend de loin, sous les voûtes profondes
Qu'un bois sacré formait de ses rameaux fleuris,
De féminins accens qu'accompagnent des ris;

Dans ce bois reculé se cache une déesse
Aux femmes dévouée ; et quand la soif le presse
Si quelque homme souillait ses limpides ruisseaux,
Soudain un sacrifice en épurait les eaux.
Là, s'élève un vieux temple où sur l'autel errante
Resplendit nuit et jour une flamme odorante ;
De longs voiles de pourpre en décore le seuil ;
De ces bois révérés l'ornement et l'orgueil,
Un peuplier touffu le couvre de son ombre,
Où chantent mille oiseaux, lorsque fuit la nuit sombre.
Sur le seuil incliné, le héros demi-dieu,
En suppliant, s'adresse aux nymphes de ce lieu,
Et, la barbe et le front tout blanchis de poussière,
Ce fils d'un dieu descend jusqu'à l'humble prière :

« Vous, dit-il, qui riez à l'ombre de ce bois,
« Ayez pitié d'un homme ; entr'ouvrez à ma voix
« La porte hospitalière : ah ! ces lèvres arides

« Du murmurant cristal de vos sources limpides
« N'ont besoin que du peu qui tiendra dans ma main.
« Ah ! si la Renommée, errante en son chemin,
« Vous a dit qu'un mortel avait porté le monde,
« Eh bien ! c'est moi, c'est moi, qui de ce globe immonde
« Terrassai les fléaux, car Alcide est mon nom :
« Moi seul fis voir au jour le palais de Pluton;
« Qui n'a de ma massue ouï les faits terribles,
« Et les monstres tombant sous mes traits invincibles?
« L'ardeur du jour m'accable; à son libérateur
« La Terre d'un peu d'eau refuse la faveur !
« Permettez que j'approche aux bords de vos fontaines,
« Junon même, Junon, au cœur pétri de haines,
« Oui, ma marâtre enfin m'en ouvrirait l'accès,
« Si son culte eût ici consacré ces bosquets.
« Ce front noir qu'ont brûlé les soleils de Libye,
« Au lion Néméen la dépouille ravie,
« Vous font-ils peur? Sachez que ces robustes mains

« Ont tourné les fuseaux aux palais lydiens,
« Et qu'esclave, aux genoux d'une reine charmante,
« Une robe de Tyr, une écharpe élégante,
« Paraient ce sein velu, quand Omphale à sa cour
« Enchaîna ma valeur, ma gloire et mon amour. »
Il dit : mais du bocage une antique prêtresse :

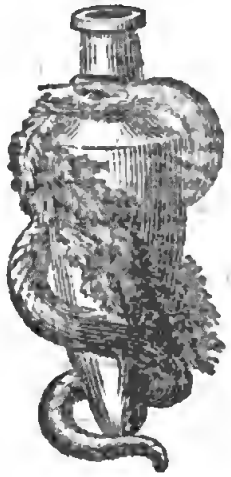
« Étranger, fuis ces lieux, fuis, dis-je, le temps presse;
« Ce bocage est sacré, tout homme en est banni,
« Et qui franchit ce seuil est à l'instant puni;
« Les dieux et nos autels ont soin de la vengeance.
« Eh! quoi, Tirésias et sa folle imprudence
« Ne t'instruisent donc pas? Lui qui paya si cher
« Une vue ineffable, alors qu'en un bain clair
« Il eut surpris Pallas sans voile et sans égide.
« Puissent les dieux t'offrir quelque source limpide!
« Mais celle qui jaillit sous ces abris heureux
« Est toute consacrée aux nymphes de ces lieux. »

Elle dit : sur son front sa blanche chevelure
De son bandeau de pourpre agite la parure.

Le dieu, de qui la soif irrite les transports,
S'élance, et fait céder la porte à ses efforts,
Entre, et sa soif tarit une source profonde.
Sa bouche humide encor du pur cristal de l'onde
Fit tonner cet arrêt : « A mon vague destin
« Puisque ce coin du monde offre un asile enfin,
« Et que le doux repos m'attend dans cette terre,
« J'élève un vaste autel en ce lieu solitaire,
« Souvenir du troupeau que ce bras m'a rendu ;
« Qu'aux femmes à jamais soit aussi défendu
« L'accès de cet autel que mes mains élevèrent,
« Et que l'on dise : Alcide et sa soif se vengèrent. »

Dieu protecteur, salut à ta gloire, à ton nom !
Déjà sourit, au ciel, l'implacable Junon ;

Je t'offre ici mes chants, daigne aussi leur sourire!
C'est Cures qui d'abord, dans son petit empire,
Des monstres de la terre honorant le vainqueur,
D'un temple saint dota ton nom libérateur.



Digitized by Google

Jupiter Férétrien.

Viens, Muse, gravissons sur le roc sourcilleux;
La gloire éclairera nos pas audacieux.
Dédaignant un moment les fleurs de la colline,
Du dieu Férétrien célébrons l'origine.

Le premier qui, chargé des dépouilles d'un roi,
Retourna dans nos murs, Romulus, ce fut toi,
Quand, châtiant d'Acron la menace hardie,
Aux pieds de son coursier tu le couchas sans vie:
Ainsi de Cécina tomba jadis le roi,
Ce roi du sang d'Hercule, et de Rome l'effroi.

De dépouilles chargé, Romulus, dans un temple,
D'une offrande, aux Romains, donna d'abord l'exemple,
Lorsque, marchant à nous, trop vain de ses aïeux,
Au fer de Quirinus, qu'il ravissait des yeux,
Acron courut livrer sa brillante dépouille
Que des flots d'un sang noir en expirant il souille.
A l'aspect de ce roi qui, devant nos remparts,
Faisait pleuvoir sur Rome une grêle de dards,
Romulus court, s'écrie : « O dieu du Capitole,
« Ta victime est Acron, c'est moi qui te l'immole ! »
Il prononçait encor ce vœu terrible et fier,
Que tomba la victime aux yeux de Jupiter :
Ainsi ce Romulus, père de notre gloire,
Nous montra le chemin qui mène à la victoire ;
Au milieu des frimas, ou sous les feux du jour,
Sans cesse, dans les camps, il donnait tour à tour
Aux lourds taureaux un joug, aux fiers coursiers des rênes.
Le poil dur, hérissé des louves inhumaines,

Couvrait horriblement son casque rembruni ;
Le feu de l'escarboucle aux peintures uni
Sur son noir bouclier n'éclatait point dans l'ombre,
Son baudrier n'était qu'un cuir épais et sombre.
Quand Cossus immola Tolumne de sa main,
Lorsque Veies encor bravait le nom romain,
Le Tibre n'avait pas bien avant sur ses rives
Entendu nos clairons, car deux villes captives,
Et Nomente et Cora seulement, dans ce temps,
A notre sol étroit ajoutaient quelques champs.
Royaume des Véiens, et vous, Volsques antiques,
Dans vos bruyans forums, des trônes magnifiques
Brillaient, jadis dressés à vos chefs insolens ;
Sur vos murs désertés les pâtres indolens
Accordent aujourd'hui leur flûte monotone,
Et sur vos ossemens le laboureur moissonne !
A l'abri de ses tours, du plus haut des remparts,
Tolumne de la voix, du geste et des regards,

Défiait les Romains, lorsque des toits mobiles
Couvraient de nos mineurs les manœuvres habiles,
Et que le lourd bélier, à la tête d'airain,
De ses coups redoublés battait le mur prochain.
Mais Cossus : « Tous les deux combattons dans la plaine;
« Ce combat plaît au brave. » Il dit, et dans l'arène,
Soudain, le fer en main, tous deux sont descendus;
Mais les dieux du même œil ne les avaient pas vus!
La tête du Véien tombe, et s'en va roulante,
Des noirs flots de son sang, dont la terre est fumante,
Baigner de nos chevaux les pieds impatiens!
En vain, Viridomar, du Rhin aux flots bruyans
Tirais-tu ta naissance; en vain ton bras habile
Faisait voler des traits du haut d'un char agile;
Sous un sayon gaulois, qu'émaillaient vingt couleurs,
En vain du noir trépas semais-tu les horreurs;
Marcellus, dans le Rhin rejetant tes phalanges,
Malgré ton arc affreux, malgré tes cris étranges,

A ses pieds fit rouler ta tête, ton collier,
Et ton corps gigantesque et ton lourd bouclier.
Nous voyons de nos jours ces armes suspendues
Dans un temple superbe; à deux sources connues
Ce temple prit son nom: soit que d'un coup certain
Le chef frappe le chef par l'ordre du Destin,
Soit que le seul vainqueur dût porter cette armure,
Du mot Férétrien voilà la source pure.

Digitized by Google

L'ombre de Cornélie à Paulus.

Cher Paulus, à ma tombe épargne tes regrets :
Les portes de Pluton ne se rouvrent jamais ;
Le mur de diamant qui clôt l'empire sombre
Jamais ne s'amollit aux prières d'une ombre.
Quand tes cris frapperaient l'oreille de Pluton,
Que t'en reviendrait-il, si du sourd Achéron
Les sables altérés s'abreuvent de tes larmes ?
Ah ! les seuls dieux du ciel aux vœux trouvent des charmes !
Sitôt qu'une ombre est quitte envers le vieux nocher,
Pluton l'appelle, et l'herbe a couvert son bûcher.
Ah ! c'était mon entrée au séjour des ténèbres
Que sonnaient à ma mort les trompettes funèbres,

Quand, placé près de moi, le lugubre flambeau
Éclairait le chemin qui mène à mon tombeau.
Hélas! que m'ont servi tant de titres de gloire,
Mes vertus, mes aïeux, et leur char de victoire?
Que m'a servi, Paulus, que tu sois mon époux?
Mon nom n'a pu fléchir les Parques en courroux!
Ce qu'une main soulève, au gré de son envie,
Un peu de cendre, hélas! est toute Cornélie!
Marais dormans du Styx, triste nuit des enfers,
Dont, avant ma saison, je sens mes yeux couverts,
Fleuves, qui m'entourez d'une onde assoupissante,
Je descendis vers vous, jeune, mais innocente.
Que Pluton pour mon ombre adoucisse sa loi!
Qu'Éaque un sceptre en main, que Minos l'œil sur moi,
Tous deux assis non loin de leur frère inflexible,
Tirent mon sort caché dans leur urne terrible,
Que les filles d'enfer assistent à l'arrêt,
Je ne tremblerai point, tout mon courage est prêt!

Digitized by Google

Infortuné Sisyphe, endors-toi sur ta roche;
Tantale, bois les flots de l'onde qui s'approche;
Que ta roue, Ixion, cesse enfin de gémir;
Que sous tes yeux, Cerbère, aujourd'hui sans frémir,
Erre à son gré des morts la foule pâlissante;
Et toi, dors dégagé de ta chaîne pesante;
Je plaide ici ma cause : en ce lieu redouté,
Si ma langue un moment blesse la vérité,
Dévouée aux tourmens des vierges homicides,
Pèse alors sur mon cou l'urne des Danaïdes!
De nos aïeux, sur nous, si l'éclat rejaillit,
Au nom des miens, le Nil tremble encore en son lit :
Captive enfin, Numance a proclamé leur gloire.
Si j'ai besoin d'aïeux d'une antique mémoire,
Du côté maternel je compte les Libons;
Mon nom marche appuyé sur ces nobles maisons.
A peine eus-je quitté la robe de l'enfance,
Que du bandeau d'Hymen, ornée en ta présence,

Paulus, à la lueur de ses flambeaux brillans,
Je montai dans ta couche, hélas! pour peu d'instans!
Je veux que sur ma tombe on lise : « *Cornélie,*
« *Epouse une fois seule, à Paulus fut unie* ».
Vous que respecte Rome à l'égal de ses dieux,
Je vous prends à témoins, cendres de mes aïeux,
Qui donnâtes jadis des chaînes à l'Afrique,
Et toi, Persée aussi, trop fier d'un trône antique,
Que de mon noble aïeul vint briser la valeur,
Toi, du grand cœur d'Achille indigne imitateur,
Que femme d'un censeur, bravant ses regards justes,
Je n'ai point fait rougir ses pénates augustes.
Loin d'apporter de l'ombre à l'éclat de son nom,
Mon exemple est un lustre à toute sa maison:
Des flambeaux de l'Hymen aux torches sépulcrales,
Mes jours ont coulé purs sous des parques égales;
Le sang seul m'a donné l'éclat de ma vertu,
Par la crainte des lois je ne l'ai point accru.

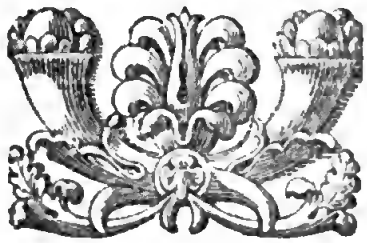
Quels que soient les arrêts de cette urne fatale,
Sans honte, à mes côtés, peut s'asseoir la vestale,
Et cette Claudia qui, maîtresse des flots,
De sa molle ceinture, aux yeux des matelots,
Sur une mer long-temps à la rame rebelle,
Jusqu'au Tibre amena le vaisseau de Cybèle;
Et la vierge qui, grâce à son voile enflammé,
De l'autel de Vesta vit le feu ranimé.
Je t'en prends à témoin, tête chère et sacrée!
Scribonia, ma mère, à ta fille adorée
Voudrais-tu donc (hélas! si ce n'est son destin!)
Qu'à ses jours écoulés le ciel eût changé rien?
Si dans tes pleurs mon ombre a trouvé mille charmes,
Rome, César surtout, la défend de ses larmes;
Oui, ce dieu gémissant, vaincu par la douleur,
Atteste à l'univers que, digne de ma sœur,
De ma sœur, que les dieux lui donnèrent pour fille,
Je n'ai jamais trahi le sang de ma famille.

Tout rempli des honneurs de ma fécondité,
De l'avide héritier mon toit est respecté.
Paulus, et toi, Lépide, espoir de votre mère,
Vos mains, vos tendres mains m'ont fermé la paupière!
Mon frère enfin, deux fois appelé par nos vœux,
Dans la chaise curule est monté sous mes yeux;
Je mourus dans ce temps, mais témoin de sa gloire!
Heureuse mère aussi, j'ai passé l'onde noire,
D'aucun de mes enfans je n'ai porté le deuil,
Car ma famille entière entourait mon cercueil!
Hélas! il est un soin qui survit à ma cendre,
C'est vous seuls, mes enfans; d'un hymen pur et tendre,
Protège, cher Paulus, ces gages précieux;
Sois leur mère: à ton cou suspendus tous les deux,
Les yeux noyés de pleurs, qu'aux baisers de leur père
Ils trouvent la douceur des baisers de leur mère.
Caresse-les pour moi, répète-leur mon nom!
Sur toi pèse en entier le poids de ma maison.

Ah ! quand tu donneras quelques pleurs à mon ombre,
Éloigne mes enfans ; que ton visage sombre
Semble toujours sourire à leurs embrassemens ;
Il est assez de nuits qui servent d'alimens
A tes tristes regrets ; il est assez de songes
Où mon ombre à tes yeux offre de doux mensonges,
De tes maux, de tes biens, dans tes fréquens discours,
Quoique toujours muette, entretiens-la toujours.
Vous, mes enfans, si même à ma couche infidèle,
Votre père y mettait une épouse nouvelle,
De son second hymen respectez le flambeau :
Hélas ! quoique allumé presque sur mon tombeau,
Vantez-en les douceurs : qu'ainsi sur votre enfance
Ces soins, d'une marâtre appellent l'indulgence.
Louez peu votre mère ; un sentiment si doux
Ne serait qu'une injure à son amour jaloux ;
Mais si mon cher Paulus estime assez mes cendres

Pour leur garder sa foi, que vos soins les plus tendres
De sa triste vieillesse endorment les douleurs;
Sur un si long veuvage effeuillez quelques fleurs!
Puisse joindre à vos jours, la Parque que j'implore,
Les jours qu'à me filer il lui restait encore!
Qu'à ce prix seul le ciel protège tes vieux ans,
Paulus; ils seront doux au sein de mes enfans,
Et toi, le pur miroir des vertus de ton père,
Ma fille, suis toujours l'exemple de ta mère;
Ne forme qu'un hymen; par ta fécondité
Affermis ta maison dans la postérité.
De mes tristes destins je ne me suis pas plainte;
Dans la barque des morts je montai sans contrainte!
L'estime avec mon nom s'assied sur mon tombeau,
Est-il pour une femme un triomphe plus beau?
Mais ma cause est plaidée. A l'heure où ma patrie
Est toute pleine encor des traces de ma vie,

Vous qui pleurez ma mort, soyez tous mes témoins :
Si toujours, aux vertus seuls objets de leurs soins,
Les dieux ouvrent l'Olympe, au moins qu'un char de gloir
Porte mes os sans tache au temple de Mémoire.



REGISTRATO

5466

TABLE.

A Monsieur de Larochefoucault..... page v
Notice sur Properce. vii

LIVRE PREMIER.

A Tullus..... 3
A Cynthie..... 7
Idem.. 11
A Bassus..... 15
A Gallus..... 17
A Tullus..... 21
A Cynthie..... 25
Idem..... 29
A Tullus..... 33
A Cynthie..... 35
Idem..... 39
Idem..... 43

LIVRE SECOND.

A Mécènes..... 47
Louanges de Cynthie..... 53

A un ami..... page 59
A Cynthie..... 61
Sur son Rival..... 65
Sur l'Amour..... 69
A Cynthie..... 71
Idem..... 75
Idem..... 79
Idem..... 83
Idem..... 87
De la Servitude de l'Amour..... 89
A Cynthie..... 93
Idem..... 97
Idem..... 101
Idem..... 103
Que la Mort est inévitable..... 107
A Jupiter..... 111
A Cynthie..... 117
Idem..... 121
Idem..... 125
Idem..... 131
Au poëte Lyncée..... 135

LIVRE TROISIÈME.

Aux Mânes de Callimaque..... 143
Songe de Properce..... 149

Triomphe de César..... page 153
A Lygdamus..... 159
Le Naufrage de Pœtus..... 163
A Cynthie..... 169
L'Anniversaire de Cynthie..... 173
L'Empire des Femmes..... 177
Avarice des Femmes..... 183
Les Jeux de Sparte..... 189
A Cynthie..... 193
Invitation à Cynthie..... 197
A Bacchus..... 201
Des Femmes..... 205
A Cynthie..... 209
Idem..... 213

LIVRE QUATRIÈME.

Le Dieu Vertumne..... 217
Aréthuse à Lycotas..... 223
Tarpéia..... 229
L'Ombre de Cynthie..... 239
Hercule et Cacus..... 247
Jupiter Férétrien..... 255
L'Ombre de Cornélie à Paulus..... 261

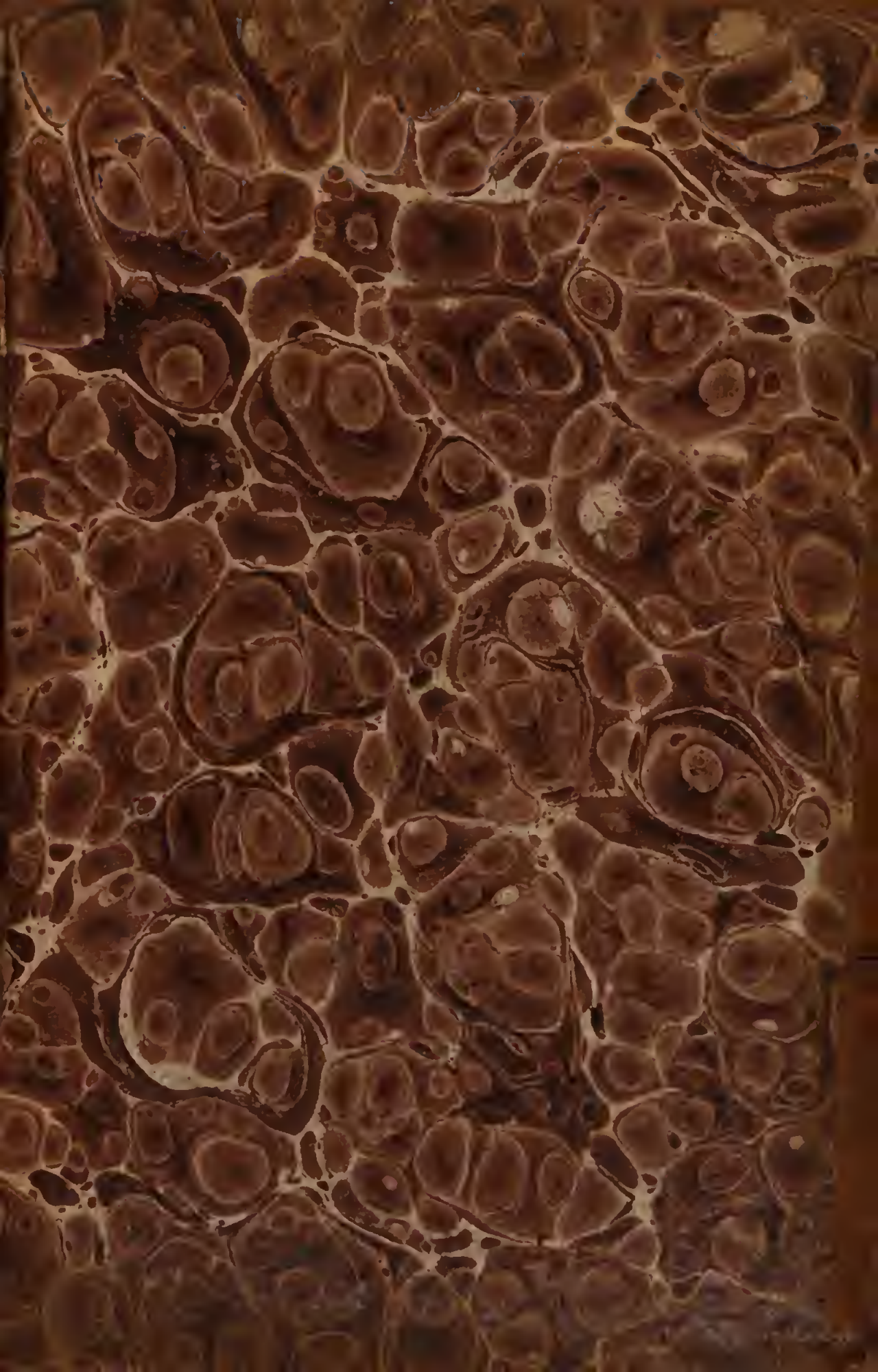
FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBL